5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 2
MONTREAL, 12 JUIN 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

COUCHER DE SOLEIL

LE VEILLE DES NOCES.

Le Samedi

(Journal Hebdomadaire)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, $2.50 ; SIX MOIS, $1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numero, 5 Centins

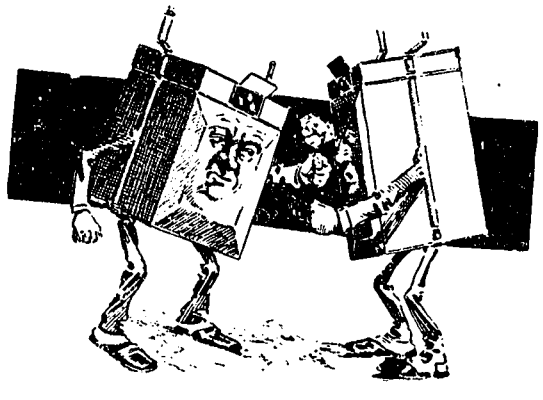
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 Rue Craig, Montréal

MONTRÉAL, 12 JUIN 1897

TOUS LES DEUX DISAIENT VRAI



Premier compteur à gaz.—Vous êtes un menteur, monsieur, un cynique menteur.
Deuxième compteur à gaz.—Vous en êtes un autre, monsieur, et je n'ai qu'à vous suivre dans cette voie.
Premier compteur à gaz.—Me précèder, vous voulez dire ?
Et la discussion continua.

BOUQUET DE PENESÉS

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société : celui qui aime le travail a assez de soi-même.—La Bruyère.

×

Les fous sont plus utiles aux sages que les sages ne sont aux fous, car les sages profitent des sottises des fous, et les fous ne profitent pas de l'exemple des sages.—Caton.

×

L'on ne peut pas aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.—La Bruyère.

×

Les hypocrites seront condamnés dans l'autre vie à prier Dieu sans qu'on les voie.—Scarron.

×

On craint de se voir tel qu'on est, parce qu'on n'est pas tel qu'on devrait être.—Fléchier.

×

Aux élévations de la pensée, correspondent souvent les déchirements du cœur.—E. Bellé.

×

Beau à vingt ans, fort à trente, sage à quarante, riche à cinquante, ou jamais.—***

×

Le rire vaut souvent mieux que les médicaments.—Mme E. de Genlis.

×

Chaque victoire de la conscience nous conquiert une liberté.

Mme A. de Gasparin.

×

Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent.

Condorcet.

×

Voulez-vous connaître vos défauts ? Écoutez vos ennemis.

Jules Sandeau.

×

C'est participer à une bonne action que de la louer.

La Rochefoucauld.

×

Le monde a beau vieillir, il ne change pas.—Diderot.

×

Ce sont les naïfs qui voient le plus juste.—Coppée.

Chercheur.

L'HOROSCOPE D'UNE FILLE A SA NAISSANCE

Lundi.—Elle aura beaucoup de goût pour s'habiller.
Mardi.—Elle aura du trouble avec ses servantes.
Mercredi.—Elle aura peur des souris.
Jeudi.—Elle prendra plus de 360 mois pour atteindre l'âge de 30 ans.
Vendredi.—Elle montera à bicyclette.
Samedi.—Elle souffrira toute sa vie de son habileté à comprendre la distinction précise entre "oui" et "non".
Dimanche.—Elle ne trouvera jamais de chaussures assez petites pour son pied.

IL PRÉFÈRAIT SON ÉTAT

Le visiteur.—Je parie, Freddie, que tu pense à l'avenir et que tu voudrais être arrivé au jour où tu seras grand et fort comme ton père ?
Freddie.—Je pense pas ! Croyez-vous que je sois si pressé que ça de me faire chicaner comme papa par sa femme ?

ELLES LES AVAIT ACHETÉES

Le médecin (grincheux).—Mais enfin, madame, si vous souffrez c'est bien de votre faute ; vous devriez mastiquer davantage ce que vous mangez. Pourquoi vous a-t-on donné des dents !
La dame (furieuse).—On ne me les a pas données, monsieur ; je les ai bel et bien achetées.

A QUAND LE PROCHAIN

Freddie.—Dis, maman, est-ce que tous les méchants hommes ont été détruits par le déluge ?
La mère.—Oui, mon garçon, tous.
Freddie (qui venait de recevoir une rigoureuse correction de son papa).—Et quant est ce qu'il va y avoir un autre déluge.

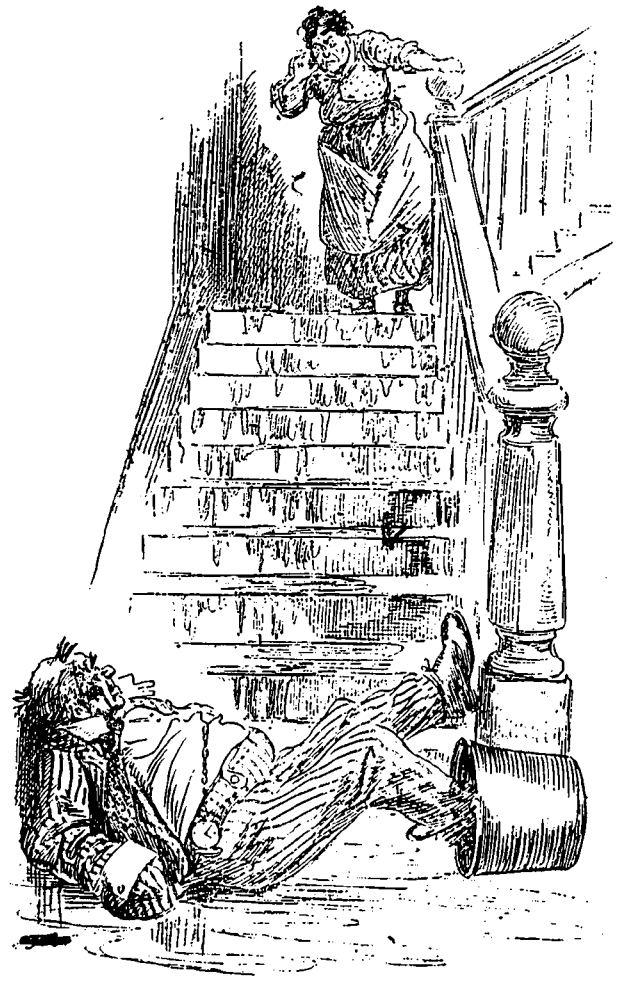
LE MEILLEUR HOMME

Le maître d'école.—Voyons, mes enfants, quelqu'un de vous pourait-il me nommer le meilleur homme qui ait vécu sur cette terre ?
Oscar (levant la main).—Moi, m'sieu !
Le maître d'école.—Bien, mon ami, et quel est-il ?
Oscar.—Le premier mari de maman.

LE POUVAIT-IL ?

Mr Critique.—Qui donc a persuadé à Mlle Grinçant de chanter ce soir ?
La maîtresse de la maison.—C'est Mr Sourd.
Mr Critique.—Pensez vous qu'il pourrait lui persuader de s'arrêter ?

PEU DE CHOSE



Monsieur (furieux).—Brigitte, vous avez encore laissé ce seau d'eau au pied de l'escalier, j'ai marché dedans et... voyez le résultat.
Brigitte.—Ne vous désolez pas, monsieur, c'est bien peu de chose pour moi d'en aller chercher un autre au puits.

ÉTUDE DE MŒURS

LE TRAMWAY DE LA RUE ST DENIS.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXVIII

TU NE T'EN SOUVIENS PLUS

A GEORGE SAND

Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus
De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse,
Quand dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse,
Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus !

La mémoire en est morte, un jour te l'a ravie,
Et cet amour si doux qui faisait sur la vie
Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus,
Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus.

1834 ALFRED DE MUSSET.

Fantaisies Lipogrammatiques[1]

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans E

Un gardon voit un asticot ! Il fond sur lui, car, au cours d'un " raid " accompli il y a un mois, il a au moins vu mourir, par suffocation, dix asticots dans son palais glouton !

Sans F

Pareille aubaine a toujours été saisie par lui avec empressement et il n'a jamais eu à s'en plaindre ! Quoi de plus naturel alors que de cèder à son penchant, l'entraînant violemment vers ce morceau de roi ? Sans doute il a vaguement entendu parler d'accidents causés par des asticots, mais, quand la passion vous pousse, on ne songe plus aux périls exceptionnels ; d'autre part, on s'habitue au danger et, quand il a englouti dix asticots sans inconvenients pour lui, avec un grand plaisir même, tout poisson en arrive, insensiblement, à se persuader que les récits des catastrophes, dont on a bercé sa jeunesse, sont des histoires de revenants ; il se jette inconsidérément sur les asticots sans la moindre inquiétude et, un beau jour, — pas pour lui, — il y reste accroché.

Telles ces populations entières qui périssent empoisonnées par les champignons, après tout ce que l'on sait du danger de ces cryptogammes !

(A suivre.) LOUIS PERRON.

(1) *Lipo* : je laisse ; *gramma* : lettre.

HISTOIRE PUÉRILE

Tô a eu hier six ans, et moi trente et un.

Ma petite fille a, jour pour jour, un quart de siècle de moins que moi : cette coïncidence chronologique, évidemment fortuite, est célèbre dans toute la famille qui s'en vante comme d'une curiosité.

Pour sa fête, j'ai acheté à Tô, dans un grand bazar de la rue de Rivoli, une superbe ferme en bois peint, pleine d'animaux comme une arche de Noé — avec étable, hangar, écurie, deux marronniers devant la porte — un de ces jouets qu'on ne trouve qu'ici, et qu'on appelle justement " l'article de Paris ". — Pourtant une étiquette oubliée portait encore la marque de fabrique : *Otto Oppeinheimer, von Nürenberg.*

Et même temps, pour ma fête à moi, Tô avait en grand mystère appris une fable de La Fontaine que depuis deux mois, sa maman lui serinait chaque matin, mémoire, ton et geste.

Après dîner on monte Tô sur la table. Je feins la plus extrême surprise et l'écoute bouche bée.

Elle récite imperturbablement sa petite affaire :

Maître Corbeau sur un arbre perché

jusqu'à la moralité qu'elle souligne d'une voix futée :

...Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Ce n'est pas amour-propre de papa, mais je vous jure qu'elle était étonnante de naturel et de justesse. On sentait qu'elle comprenait.

Alors, de dessous ma chaise, j'ai sorti ma surprise. On a déballé la ferme. Tô poussait des hurlements de joie. Après avoir admiré comme il convenait toutes les bêtes enluminées, le mouton rose et le bœuf chocolat, elle s'est extasiée sur les marronniers.

Le fait est qu'ils ont vraiment de l'allure, solides et droits sur leurs palets bien ronds. Et Tô s'excite si fort qu'elle prend un arbre et l'embrasse.

Sa petite tête, pleine encore de l'apologue débité tout à l'heure, se penche vers moi ; elle me consulte, d'un clin d'œil connaisseur :

" N'est ce pas, papa, ça doit être *un arbre perché ?* "

WILLY.

COMME LUI

Mr Poseur (d'un ton dogmatique).—Je suis, moi, un *self made man.* Je suis parvenu par moi-même, à force de travail, car j'ai commencé ma vie les pieds nus.

Mr Loustic.—Exactement comme moi, car ma mère m'a toujours dit que j'étais venu au monde sans chaussures.

Pour améliorer et augmenter la pousse des cheveux et les ramener à leur couleur naturelle, le Renovateur des Cheveux, de Hall, doit être appliqué et aucun autre. Recommandé par les médecins.

QUALIFICATION

L'institutrice.—A présent que je vous ai suffisamment expliqué la différence qu'il y a entre le bien et le mal, ce qui est bon et ce qui est mauvais, dites-moi quels sont les petits garçons qui vont au ciel ?

Le petit Louiset (vivement).—Ceux qui sont morts.

L'INCONVÉNIENT DES BLOOMERS

Pat.—Enfin ! Je vais donc pouvoir chercher à mon aise l'argent de Bridget !

IL N'A PAS COMPRIS !

(Pour le SAMEDI*)*

Souvent, il est vrai, je me ris
D'un doux aveu ; mais cette fois
A l'émotion de ma voix
Je croyais qu'il avait compris.

Je fuyais son regard surpris,
Car j'avais, sous son œil tremblant,
Dans l'âme un émoi enivrant.
Oh ! pourquoi n'a-t-il pas compris ?

De lui mon cœur était épris.
Et ne doit-on pas fuir encore
Ceux-là même que l'on adore ?
Mais lui, hélas ! n'a pas compris !

Joliette, mai 1897.

JULIA.

MON COUVENT

(Pour le SAMEDI*)*

Présentation Aimée
Ma chère Alma Mater,
Retraite parfumée
D'amour et de prières
Où je vécu longtemps
Auprès de cœurs amis
Des souvenirs d'antan
Tu m'es le plus chéri.

Le souvenir des années de couvent, eussent-elles été plus ou moins semées de pensums, conserve à travers la vie un parfum suave, qui va s'accentuant à mesure que le sentier s'allonge dernière nous.

La route parcourue par moi depuis ces années d'insouciance n'est pas longue encore, et des êtres aimés en ont écarté les épines, mais les jours de là bas furent si calmes et si beaux que j'en garde une souvenance pleine de fraîcheur, douces senteurs des muguets de mai, réminiscences des folies de quinze ans.

Merci au couvent de la Présentation de St Hyacinthe d'avoir abrité mes années d'adolescence, années de travail fructueux, de joyeuse insouciance, de calme serénité.

Il est très beau mon couvent, le voyez-vous, là-bas, superbe à travers les grands arbres ? Une haie d'aubépine, où jasent rossignols et fauvettes, l'enserre de ses replis verdoyants. J'aime sa masse imposante qui me rappelle les abbayes du moyen âge ; j'aime à voir sous les allées ombreuses glisser la silhouette sombre d'une religieuse, cela me fait aussi rêver de Chelles et de Fontevrault. Le parterre en avant est vaste et superbe, mais pour moi l'endroit fécond en souvenirs c'est la cour des récréations, formée d'allées bordées d'érables, et de plates-bandes où s'épanouissent les roses et les iris.

A l'extrémité des allées commence un bois à l'aspect suffisamment sauvage pour qu'il ait du cachet ; la madone en garde l'entrée et sous sa puissante égide nous ne craignions pas d'affronter les mystères *de la forêt ;* d'ailleurs les génies de ces solitudes, gnomes et farfadets, sont de bons petits sorciers qui ne jouent jamais de mauvais tours aux sages fillettes de la Présentation.

La communauté de la Présentation de Marie, dont la maison-mère est à Bourg St-Andéol, France, fut fondée lors de la Révolution par la vénérable Mère Rivier.

Il y a environ quarante-cinq ans, Monsieur Prince, évêque de St-Hyacinthe, revenait au Canada avec quatre de ces religieuses françaises, ce furent les fondatrices de la Présentation Canadienne.

Je me fais une singulière idée des couvents où l'on nous reçoit dans de superbes salons, dont les tapis mœlleux, les rideaux de soie et de fines guipures, les candélabres en bronze, les sièges de riche velours, sont plutôt le décor de somptueux hôtels. Je me sens froissée de ce que des religieuses, qui ont promis d'imiter le Christ, jusque dans son dénuement, permettent un tel luxe dans leur maison. O mon *parloir* de la Présentation ! que je t'aime bien mieux avec ton parquet ciré, tes murs à la chaux et ton long alignement de chaises roides et étroites, qu'avec ce brillant étalage.

Nous n'avons pas à la Présentation de chambres privées, les dortoirs sont communs ; nous n'avons pas de mets *extras*, la table est la même pour toutes, cependant, je vous assure, les joues n'en sont pas moins roses et les yeux moins brillants. Les améliorations modernes jugées favorables à la santé et au comfort des pensionnaires ont leur place dans le couvent, seul le luxe n'a pu en franchir le seuil.

Les traditions d'humilité, de charité, d'égalité de la vénérable Rivier ont trouvé une observatrice fidèle dans la Mère provinciale du pays, sœur Marie du Bon-Pasteur.

Les études sont sérieuses et soignées, le cours anglais y est aussi complet que le cours français ; ce sont des religieuses d'origine anglaise qui nous apprennent le jargon britannique, pardon, la musicale langue d'Albion.

Dans mes rêves je vois souvent passer les figures religieuse aimées, j'en vois une surtout, pâle et triste sous son voile noir ; celle là, toutes les nuits, se penche sur moi, et dans ses yeux brillants de fièvre, je crois lire une supplique : Amies c'est pour nous que sa santé s'est usée, que sa jeunesse s'est flétrie, prions Dieu de la guérir.

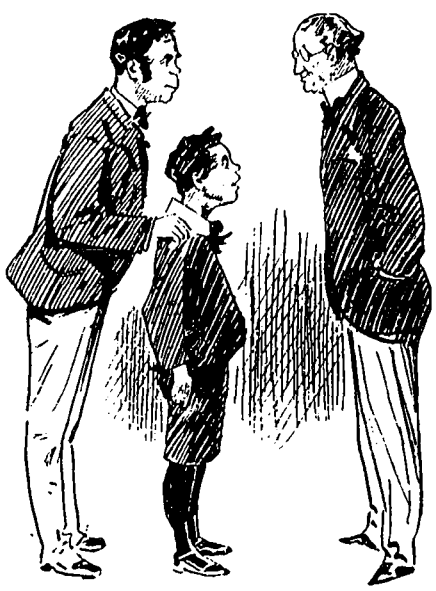
Derrière les sombres murs du monastère se cachent de sublimes talents : poètes qui font pleurer, artistes qui, comme Fra. Angelico, puisent à la table sainte leurs plus touchantes inspirations, musiciennes ravissantes, nouvelles Céciles, dont les mélodies merveilleuses font rêver de l'Infini.

Une des raisons pour laquelle j'aime tant la Présentation c'est qu'on y respire un quelque chose de l'ancienne mère Patrie, la France, la belle et chère France. Presque chaque année arrivent des religieuses françaises qui nous parlent de là-bas, vivent avec nous, et nous apprennent à aimer la terre de nos aïeux.

KAROLI.

Yamaska, mai 1897.

BONNE PROFESSION



Le docteur.—Et quelle direction allez-vous faire prendre au petit ?
Mr Boulean.—Dans la profession médicale, surement. Là, qu'on guérisse ou qu'on tue, on est toujours payé.

Le dude myope et le peintre complaisant

I

Le dude.—Pardon, mon ami, j'ai oublié mon lorgnon à la maison, et je n'y vois pas bien clair. Seriez-vous assez bon pour me lire cette adresse ?

LA DERNIÈRE D'UN POLICEMAN

I

DANS LA RUE

Un monsieur lisait paisiblement une affiche sur laquelle il y avait d'écrit : *Entrée interdite au public.* C'était son droit à cet homme et peut être essayait-il d'apprendre par cœur la susdite pancarte, car il y séjournait depuis cinq minutes au moins, quand un homme de police, que cette station prolongée semblait horripiler, l'interpella brutalement :

—Ah ça, vous... dites donc ? Vous ne voyez pas que cette entrée est interdite au public ?

—Je lisais précisément...

—Pourquoi que vous lisez... précisément ? Etes-vous seulement sénateur, conseiller législatif, juge de paix, journaliste... ou quelqu'un dans les légumes ?

—Je ne suis qu'un pauvre bourgeois, mon ami. Le pot de terre contre le pot de fer...

—Quoi ; j'suis pas votre ami et vous me traitez de pomme de terre ?

—Pas du tout, et vous vous trompez du tout au tout... vous ne comprenez pas un mot de ce que je vous dit...

—J'comprends pas un mot de c'qu'il me dit, à présent... Ah ça, espèce de malhonnête, est-ce que vous êtes payé pour m'insulter, vous ?

—Pas du tout ; mais enfin je vous explique...

—Pas d'explications... je veux pas.

—Mais, pourtant, à la fin...

—De la rébellion ?... Allons, ouste, au poste et vivement à présent.

—Mais, je...

—Au poste, que j'vous dit.

—Pardon...

—J'pardonne pas, au poste et allons plus vite que ça... *(il le bouscule.)*

—A l'assassin !... Au meurtre !...

—Ah... vous me traitez d'assassin, moi ! elle est bonne celle-là... Attends un peu que je te mette les menottes... et serrées encore.

—Aïe... Aïe...

—Oui, crie aïe... et chez le Recorder, vite... *(il l'emmène.)*

II

CHEZ LE RECORDER

—Votre Honneur, voilà, sans vous commander, un paltoquet d'philitin qui obstruait la rue, refuse de circuler, m'appelle pomme de terre... et assassin... j'vous l'amène.

—Votre cas est grave, monsieur. Pourquoi cette conduite vis à-vis de la police ?

—Mais, monsieur le Recorder, c'est une plaisanterie...

—Une plaisanterie ?... Mettez-moi vite cet individu dans les cellules, il verra si je plaisante, moi,. vous me l'amènerez demain matin, quand il aura renoncé à la plaisanterie. Allez.

— Allons, ouste, à l'ombre et tu vas voir si je suis une pomme de terre, vieux loustic *(et l'infortuné disparaît à l'horizon).*

KADIO.

II

Le peintre.—Mais certainement, monsieur. Donnez voir *(lisant) Mr Commesespieds, 5152 rue Enface.*

Le dude.—Merci bien.

POURQUOI ?

Bouleau.—Que faites-vous donc là ?

Rouleau.—Je suis en train de préparer un article sur la dépopulation de notre pays et j'examine le record des mariages pour l'année écoulée.

Bouleau.—Et pourquoi cela ?

Rouleau.—Pourquoi ! C'est pour savoir s'il y a plus d'hommes de mariés que de femmes.

III

Le peintre (monologuant).—Ah oui ! ils sont bien à plaindre ceux qui ont d'aussi mauvais yeux.

OÙ PENOUTE A EU DU PLAISIR

Le neveu.—Eh bien, mon cher oncle, il me semble que vous avez grand plaisir. Qui vous fait donc tant rire ?

Oncle Penoute.—Mais tu ne vois donc pas, là-bas, cette grosse affaire qui est crevée ? Le fou qui la conduit n'aura plus une seule goutte d'eau quand il arrivera chez lui. Il faut venir à la ville pour voir ça.

TROMPERIE SUR LA MARCHANDISE

Billenbois a vu chez un marchand de pianos, un tabouret avec cette écriteau :

"Tabouret de piano, $8." Il l'achète, persuadé que c'est un instrument de musique. Huit jours après, il fait appeler le vendeur devant le Recorder.

—Il y a, dit Billenbois, tromperie sur la marchandise. Voyez, je tourne le tabouret dans tous les sens ; il monte, il descend très bien, mais je ne puis en tirer un seul son.

FOLIE ÉVIDENTE

La maman.—Pourquoi n'étudie-tu pas tes leçons le soir comme le fait le petit Alphonse ?

Oscar.—Si j'étudiais comme Alphonse le fait, j'aurais peur d'avoir l'esprit troublé comme lui.

La maman.—Comment ! A-t-il donc l'esprit troublé ?

Oscar.—Il doit l'avoir, car il dit qu'il aime cela d'aller à l'école.

CES BONNES PETITES AMIES

Mlle Jeunette.—Quel bruit fait sans cesse Albertine avec sa brute de chien ! c'est agaçant, à la fin.

Bernadette.—Bien certainement. Surtout quand elle dit qu'elle ne peut le quitter, l'ayant avec elle depuis sa plus tendre enfance.

Mlle Jeunette. — Ça c'est absurde ! Nous savons bien que les chiens ne vivent tout au plus que quinze à vingt ans.

L'ÂGE DES POULES

Mme Bonnebille. — Dis, mon ami, pourrais-tu dire l'âge d'une poule ?

Mr Bonnebille.—Certainement.

Mme Bonnebille.—Et comment cela ?

Mr Bonnebille.—Par les dents.

Mme Bonnebille.—Mais voyons, une poule n'a pas de dents.

Mr Bonnebille.—Je veux te dire par les miennes.

POSSIBILITÉ

Le père (en colère). — Jules, tu es un méchant petit garçon.

Jules.—Ah, papa, je ne suis pas moitié aussi méchant que je pourrais l'être.

JAMAIS

La maman.—Louis, j'ai bien peur que tu ne sois pas allé à l'école, hier ?

Louis.—Je parie que c'est la maîtresse d'école qui te l'a dit ? Jamais les femmes ne sauront garder un secret.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU Dr FRED. J. DEMERS, contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

BATAILLE DE VÉLESTINO — CONVOI DE BLESSÉS SUR LE CHEMIN DE FER DE VOLO.

A L'HEURE actuelle, la parole est à la diplomatie et la malheureuse guerre Turco-Grecque semble virtuellement terminée, si quelque accroc imprévu ne vient interrompre les négociations. Un armistice de quinze jours a été consenti et les belligérants, l'arme au pied, se jettent des regards de chiens de faïence en attendant la paix définitive qui, il faut bien l'espérer, va intervenir.

Le moment des récriminations, des regrets amers est arrivé.

Combien, en jettant en arrière un regard attristé qui pourraient constater qu'avec un peu de patience la situation eut pu changer du tout au tout et qu'au lieu d'un double pas en arrière il eut été possible, sans plus de difficulté, d'en faire au moins un en avant !

Enfin ! C'est le soupir de soulagement qui s'échappe des poitrines.

Enfin nous avons fait faillite ! disait un célèbre prospectus. C'est un peu le mot, le dernier mot de la situation actuelle.

Nous reproduisons aujourd'hui une vue d'un coin de la bataille de Vélestino, cette suprême journée où s'est décidé le sort de la Grèce. C'est un convoi de blessés sur le chemin de fer qui conduit à Volo, à 20 kilomètres de Vélestino. Partout des blessés grecs en pitoyables théories se dirigent vers la voie — la voie douloureuse celle-là ; — ils s'y acheminent en civière, à cheval, sur de petits wagons-truks s'adaptant à la voie.

Quelques uns ont emprunté le bras d'un camarade et font, courageusement, le chemin à pied.

Tristes conséquences de la guerre. Revers terrible de la médaille frappée à la gloire (?) des peuples.

***

Les funérailles du duc d'Aumale ont été une trilogie funèbre et dont chaque épisode a eu son caractère propre, par la diversité même des cadres où se sont passés les trois actes : En Sicile, à Paris, à Dreux. C'est à Palerme que nous transportons nos lecteurs, au moment où le cortège funèbre déploie, le long du Corso, ses pompes rendues plus émotionnantes encore par le concours des troupes de la garnison, l'attitude recueillie de la foule.

La destinée a voulu que ce prince si français mourut loin de la France, en Sicile, loin de ce Chantilly si tendrement aimé et d'où tant d'événements, dans le cours de sa longue existence l'ont tenu écarté.

Mais du moins, cette fois, il n'était pas en terre d'exil et sa magnifique propriété de Zucco, où il s'est éteint, n'était pour lui qu'une retraite passagère où il venait goûter les bienfaits d'un doux climat.

Entouré là-bas du respect et de l'affection de tous, la population sicilienne s'est associée de grand cœur à l'hommage que le gouvernement italien a eu le bon esprit de rendre à son hôte illustre, avant que la France en reçut la dépouille mortelle.

Le 8 mai, de la villa jusqu'à la gare, les serviteurs du duc transportaient le lourd cercueil sur leurs épaules et un train spécial se dirigeait sur Palerme où, dans le palais ducal, une chapelle ardente avait été disposée.

De la gare au palais, le corps, placé sur une prolonge d'artillerie, escorté par les carabiniers et le Consul de France en uniforme, suit la voie bordée d'une foule immense et respectueuse.

Après avoir été exposé trois jours, il fut transféré en grande pompe à l'Eglise Saint-Joseph, toutes les troupes sous les armes. Le long du Corso, les bersagliers et l'infanterie de ligne font la haie, tandis que l'artillerie, la cavalerie et les carabiniers rendent au défunt les derniers honneurs.

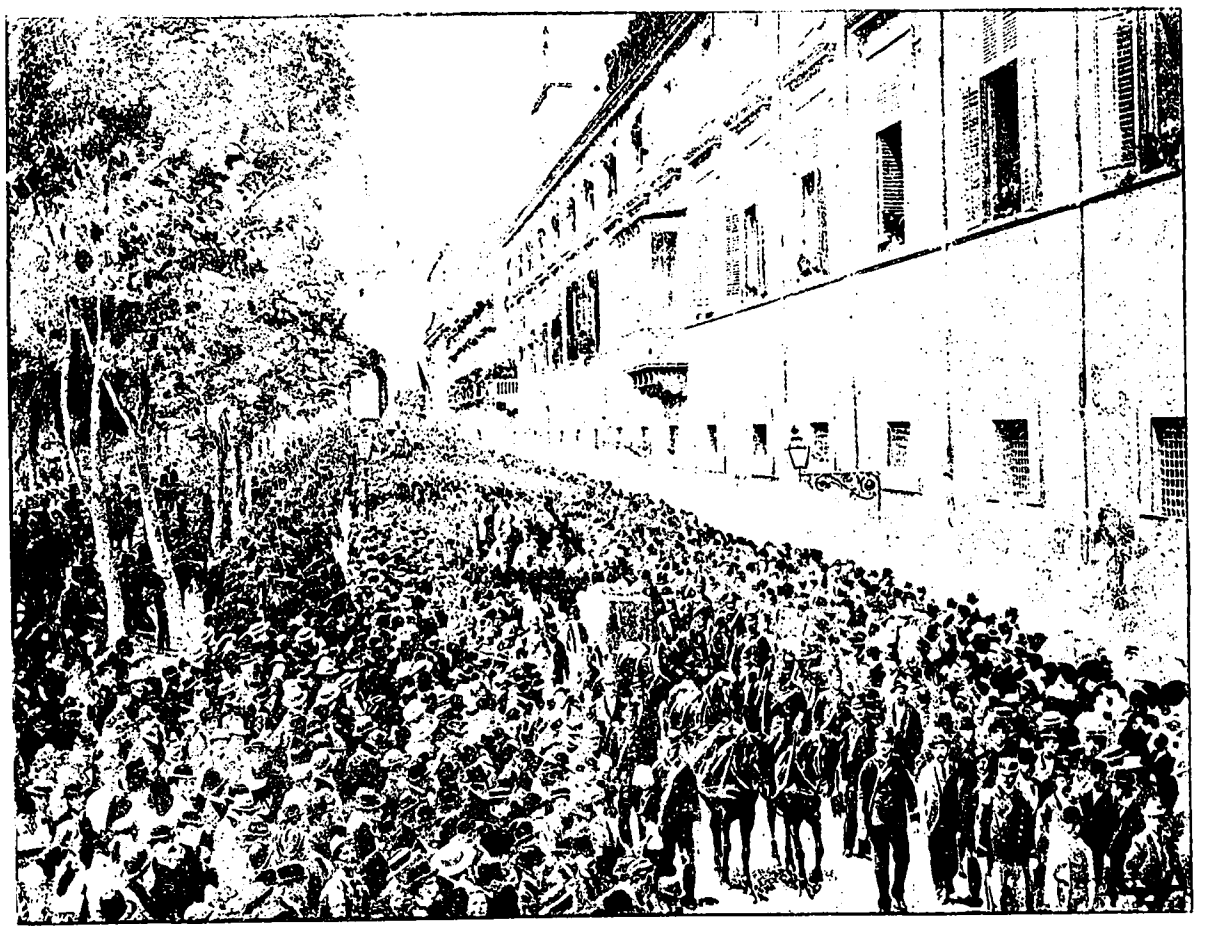
En tête, un peloton de cavalerie, le général commandant les troupes, une compagnie de carabiniers, la musique municipale avec la bannière et les valets municipaux en habit rouge et en bas noirs, le clergé, puis le char funèbre.

Ce char, que l'on aperçoit au premier plan de notre gravure, c'est celui réservé aux princes royaux et généraux en chef. Un simple affut de canon ! Des palmes, une couronne de laurier, le drapeau tricolore.

Des couronnes, fort nombreuses, s'amoncellent sur deux prolonges d'artillerie, décorées aux couleurs françaises.

Le deuil est conduit par le duc d'Orléans et plusieur des membres de la famille. A la suite, les hauts fonctionnaires de l'Etat, tenant les cordons du poêle, les délégations de tous les corps constitués, des associations, des écoles, forment le reste du cortège qui, après le service religieux, se dirige dans le même ordre, vers la gare en route pour Messine. A Messine, l'embarquement, la traversée du détroit, le départ de Reggio, le voyage rapide à travers l'Italie ; puis, à Modane, le passage de la frontière et... la France ?

***



LES FUNÉRAILLES DU DUC D'AUMALE A PALERME — LE CORTÈGE FUNÈBRE.

Dans ce moment les yeux sont tournés vers l'Abyssinie, sur l'empire du Négus, centre de tant de convoitises plus ou moins avouées.

Mr Lagarde, gouverneur d'Obok et envoyé plénipotentiaire du gouvernement français auprès de Ménélik est de retour à Paris, où il a rapporté une convention dument signée par l'empereur éthiopien. C'est un succès éclatant, tant par l'importance des conditions obtenues par ce traité que par l'accueil tout particulièrement aimable fait au représentant de la France par le monarque nègre vainqueur des Italiens.

Une autres mission, à la tête de laquelle est placé l'explorateur Bonvalot et qui a quitté la France en février dernier, est arrivée à Eutotto, peu de jours après le départ de Mr Lagarde et on vient de recevoir avis qu'elle aussi, a reçu de Ménélik le meilleur accueil et l'appui le plus efficace.

Le sympathique explorateur du Thibet est accompagné de MM. de Bonchamp, Potter, Bortholini, Michel, du colonel russe Maximoff qui se rendait au même moment en Abyssinie et de l'interprête abyssin Gabriel.

Ce sont eux que présente notre gravure exécutée d'après une photographie instantanée et montrant la mission en costume de route au cours d'une de ses étapes vers le pays noir.

LOUIS PERRON.

REMÈDE FACILE

M. Grandgoulot souffrait horriblement d'une molaire gâtée qui, depuis la veille, ne lui avait pas laissé un moment de tranquillité.

M. Grandgoulot gémissait, prenait, comme un désespéré, sa tête entre ses mains crispées, et jetait dans le calme de la nuit de grandes suffocations de détresse ; il se levait d'un bond, arpentait sa chambre comme un ours, s'emplissait la bouche de rhum et de fumée de tabac, et, par moments, au plus douloureux de ses élancements, saisissait sa dent entre le pouce et l'index, la secouait pour la desceller mais à tort, car après ces tentatives inutiles, le mal empirait.

Le lendemain, M. Grandgoulot était inabordable, répondant aux siens par des grognements de bouledogue, ne supportant rien, énervé de tout : d'un grincement de clef, du roulement des tramways, d'un bourdonnement d'insectes, du tic-tac des balanciers. Aussi prit-il le parti de s'habiller promptement et d'aller voir son dentiste.

Toujours maugréant, il héla un cocher et tomba sur un gros automédon bedonnant et placide :

—Cocher, vite, rue... No... (pas de reclame, hein !) à l'œil et au galop.

—Bien, bourgeois.

Et la voiture se mit en marche à une allure d'une désespérante lenteur ; et les passants riaient de bon cœur en voyant ce véhicule qui, mû par les gestes et les contorsions de membres extravagantes de M Grandgoulot, dansait sur ses essieus, s'en allant à la dérive comme un homme en ribote.

A la fin, n'y tenant plus, M. Grandgoulot, la moustache hérissée, sortit presque tout entier par la portière :

—Allez vous prandre une autre allure, espèce d'emplâtre, hurla-t-il en brandissant le poing.

—Emplâtre toi-même, impertinent, répondit l'autre, suffoqué ; qu'est-ce qui m'a bâti un oiseau pareil, qui suppose que je vais risquer de m'accrocher aux roues des p'tits chars et de briser mes brancards pour son bon plaisir !

M. Grandgoulot n'en put supporter plus long, il sauta sur la chaussée tandis que l'autre arrêtait son cheval.

—Vous allez voir de quel bois je me chauffe, vous, dit Grandgoulot ; descendez je vous prie, grossier personnage, que je vous mette à la raison.

Le gros automédon, la face déjà congestionnée par la colère, se laissa vivement glisser de son siège et décocha à ce pauvre M. Grandgoulot, un coup de poing terrible — à en ébranler un poteau de télégraphe — qui le coucha net dans le ruisseau. Chose inattendue ! Le cocher qui s'attendait à voir se relever un taureau, constata avec la stupéfaction la plus carabinée que la figure de M. Grandgoulot avait pris une tout autre expression et, de douloureuse était devenue sereine. Il se releva, cracha sa molaire gâtée et, tendant une main conciliante à son adversaire :

—Merci, mon brave, de m'avoir extrait ma dent à si bon marché, et, tandis qu'une grosse larme roulait lentement sur sa joue où s'estompait déjà la meurtrissure du coup, il paya son véhicule et partit lestement.

ALPHONSE CROZIÈRE.

PRÉCOCE INTELLIGENCE

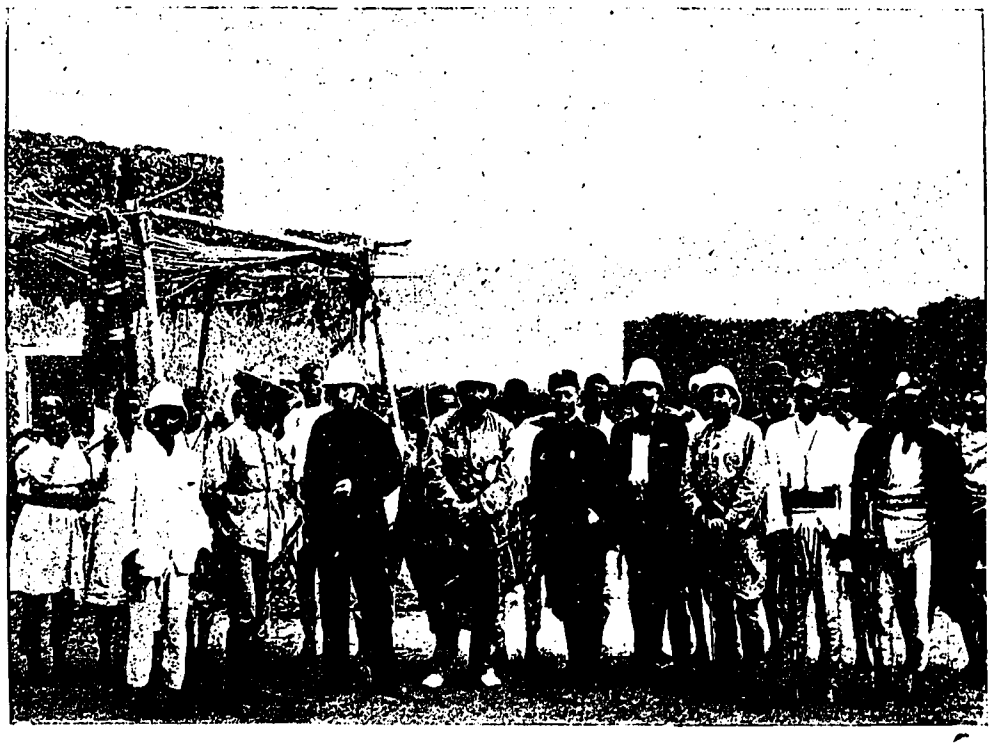
Le papa.—Eh bien, Freddie, es-tu, cette semaine, à la tête ou à la queue de ta classe ?

Freddie (après réflexion).—Je ne le sais pas bien, papa, les deux bouts se ressemblent tellement.

TEL PÈRE, TEL FILS

L'ami (examinant le bébé).—On peut dire, madame Bouleau, que votre bébé ressemble vraiment à son père. C'est frappant !

Mme Bouleau (soupirant).—Ah oui ! Il aime la bouteille autant que lui.



1. Gabriel, interprète. — 2. M. Potter. 3. Bartholin. 4. Bonvalot. — 5. Colonel Maximoff. 6. Ch. Michel. 7. M. de Bonchamp.

LA MISSION BONVALOT EN ABYSSINIE.

MODES PARISIENNES

ROBE DE FILLETTE DE 5 A 6 ANS, EN POPELINE DE SOIE BEIGE

Cette robe avec plis ronds devant et dans le dos est montée sur un empiècement carré, boléro en velours vert recouvert de dentelle devant, berthe de dentelle, choux ruban de satin beige avec pans retombant jusqu'au bas de la robe, gros nœud avec pans derrière. Col droit et rabat de dentelle. Manches ballon avec poignets velours vert recouverts de dentelle.

Matériaux : 5 verges ¾ bengaline, 1 verge ¼ velours.

ROBE DE BÉBÉ EN TOILE DE SOIE BLEU DE CIEL

Robe de forme droite décolletée en carré, garnie d'un entre-deux de guipure avec petite ruche de mousseline de soie. Petits plis lingerie au bas de la robe.

Matériaux : 4 verges ½ toile de soie.

Grandeur et Décadence d'un Parapluie

Et le malheureux " pépin ", disloqué et brisé, gémissait ainsi : Tel que vous me voyez, je ne suis pas le premier venu, oh non ! ma naissance a été des plus brillantes, je vous l'assure car, fabriqué avec amour, par des artistes éminents, j'ai été cédé, au poids de l'or, à une princesse authentique (rien de celle au tzigane) pouvant prouver je ne sais combien de quartiers de noblesse et habitant un des plus splendides hôtels du noble faubourg St Germain.

Ah ! mes amis, quel heureux temps que celui-là ! Toujours en voiture, car ma noble maîtresse sortait bien rarement à pied, mais quand elle s'y risquait, c'était sur sa poitrine qu'elle me serrait avec amour, tout comme son dernier bébé ou son petit griffon Toby.

Un jour !... jour néfaste, un affreux voyou, pâle et blême, aux haillons sordides, à la casquette ornée d'une quantité invraisemblable de " ponts", profita de ce que ma maîtresse, descendue de voiture et se promenant à pied dans une ombreuse allée du bois, m'avait laissé dans l'équipage, profita, dis-je, de cette occasion et de l'inattention du cocher pour me saisir subreptiscement, me mettre sous sa blouse... pouah ! et s'enfuir avec moi.

Après une course mouvementée et qui me parut de la durée d'un siècle, car j'étouffais dans le giron de mon ravisseur ; il me vendit à un personnage aussi sale que lui, au parler tudesque, au nez busqué, qui commença par arracher de ma tête les métaux précieux et les pierres qui l'ornaient, fit fondre les premiers, monta les secondes sur des anneaux d'or et d'argent dont sa sale boutique était pleine, puis me revendit, mais dans quel état, mon Dieu ! à une brave marchande de mourron pour les petits oiseaux qui ne me sortait que le dimanche, avait bien soin de moi, mais trouva néanmoins l'occasion de me perdre dans l'herbe un jour qu'elle était allée se promener sur les bords de la Seine.

Je fus recueilli par un pêcheur à la ligne, malpropre et sans soins, qui me fit subir le martyre, me cribla d'accrocs, de taches pour me laisser, un jour de grand vent, me retourner les baleines de telle façon que jamais je ne m'en remis.

Le vieux mourut et un de ses neveux m'emporta chez lui et me donna à sa petite fille, une vilaine gamine de 6 ans qui acheva de me mettre en pièces en se battant avec ses camarades d'école.

Puis je fus vendu par suite du départ de mon nouveau maître pour des pays lointains et inconnus et je devins la proie d'une vieille rentière, laquelle me convertit en canne à son usage car elle boîtait à faire pitié.

Enfin la bonne femme mourut sans héritiers et comme l'Etat fit vendre ses quatre nippes aux enchères et qu'on ne me jugea pas digne d'être mis en vente, je fus ignominieusement oublié dans une armoire pendant je ne sais combien de temps. J'y eu froid, j'y eu chaud, les rats et les souris me déchirèrent à belles dents. Et, hier soir, le concierge de la maison ayant fouillé dans l'armoire et m'ayant découvert me prit, me jetta aux ordures où les chiens errants me... manquèrent de tout respect. Une voiture, deux voitures m'écrasèrent et, dernière et humiliante douleur, un chiffonnier passant par-là, me repoussa du pied, me jugeant indigne de sa hotte. — Passants, ayez pitié d'un pauvre malheureux parapluie, mort au champ d'honneur. — Et le pépin expira.

PARISIEN.

CRUELLE ENFANCE

La maman.—Oh, Marie, que c'est vilain de votre part de faire ainsi souffrir un animal innocent comme ce ver de terre.

Marie.—Mais maman, c'est qu'il avait l'air de tant s'ennuyer tout seul. Alors je l'ai coupé en deux pour qu'il ait une compagne. Vois donc comme ils se tortillent de joie tous les deux.

DANS L'ESPOIR

Elle.—Tu sais, mon chéri, inutile de compter avoir de l'argent de papa tant qu'il vivra.

Lui (songeur).—Je le sais bien, mais comme il va rester avec nous et que tu vas faire la cuisine, il n'y a qu'à espérer.

Une période retranchée d'un ouvrage vaut un louis, et un mot vingt sous.—ME DE LA FAYETTE.

IL SAVAIT CALCULER

Mr Citadin.—Un dollar quatre centins, vo're poule ! Pourquoi pas un dollar juste ?

Le fermier.—Si vous voulez attendre un quart d'heure, ça sera $1. Elle n'a pas encore pondu et un œuf frais ça vaut en ce moment quatre centins pièce.

Les Distractions du Marquis d'Ambès

Le marquis d'Ambès était connu pour ses distractions, non qu'il eût, nouveau Ménalque, mis jamais dans sa poche la pantoufle d'un évêque, ni non plus enfermé son chien dans une armoire, croyant y serrer sa cassette. Mais il semait de tous côtés ses cannes et ses tabatières ; et parmi celles-ci, incrustées d'or et enjolivées de fines miniatures, il y en avait de précieuses, dont il déplorait amèrement la perte.

C'était un distrait de bonne compagnie : s'il perdait ses cannes et ses tabatières, il ne perdait point ses chausses et ses jarretières : il avait le plus beau mollet du monde, et des bas toujours parfaitement tirés.

Une seule fois, dans un souper, en racontant une histoire, il avait manqué aux convenances en gardant pour lui le plat qu'on lui passait, et il s'était fort étonné, sans remarquer les sourires de ses voisins, qu'on l'eût si copieusement servi.

Les dames l'aimaient pour ses phrases fleuries et ses comparaisons mythologiques : il célébrait leur haleine embaumée, leur teint de lis et de roses, et volontiers les traitait de déesses.

Un matin, assis dans son cabinet de travail, devant sa table à écrire surchargée de papiers, il s'occupait d'expédier des lettres. L'une d'elles était adressée à maître Paindavoine, fermier à la Malassise, en Bourgogne, une autre à Mme de Prévailles, au château de la Roche, près Versailles.

La poste avait alors de mourantes lenteurs. La réponse de Paindavoine se fit attendre.

De Mme de Prévailles, il reçut plus tôt un petit billet :

" Cher ami, lui disait-elle, que ne suis-je l'heureux maître Paindavoine, pour partager avec vous tout ce que vous lui commandez de vous envoyer au plus vite : la liste en est vraiment friande.

" Et nos projets, que deviennent-ils ? Hélas ! je crains bien que maître Paindavoine n'en ait reçu la confidence, au lieu de vos ordres. Ah ! cher ami, que vous êtes toujours jeune !

" Ci-joint la lettre à votre fermier.

" Maître Paindavoine,

" Envoyez-moi le plus tôt possible de ce fin miel qui sent la fleur de tilleul, plus un sac de poires tapées, plus un grand pot de raisiné, et deux ou trois bouteilles de ce cassis que dame Toinette confectionne d'une façon remarquable.

" Je vous salue cordialement tous les deux.

" Marquis d'Ambès.

" Ne manquez pas de joindre au tout un petit sac de farine de maïs : on ne peut manger de bonnes gaudes à Paris."

D'un autre côté, maître Paindavoine avait lu, avec une profonde surprise, la missive suivante, destinée à la douairière de Prévailles :

" Très vénérée et très charmante amie, j'ai peu de chose à vous communiquer au sujet de nos projets. Je croyais enflammer mon neveu au seul récit des charmes de Lucile ; et il me répond froidement qu'il n'est pas pressé de s'enchaîner. Jadis, pour conquérir un tel objet, on aurait affronté les dragons les plus redoutables et les flots les plus courroucés. Que les temps sont changés !

" Ah ! si mon neveu connaissait mieux l'incomparable Lucile, vermeille comme la rose et blanche comme le lis, je n'en doute pas, il lui rendrait aussitôt les armes.

" Accordez-moi quelques semaines, je vous l'amènerai, et aussitôt nous le verrons aux pieds de l'aimable enfant, percé de mille flèches et criant merci.

" Je baise respectueusement vos belles mains, et suis, ma noble amie, votre très humble et très obéissant serviteur. " Marquis d'Ambès."

Fort contrarié d'abord d'une telle distraction, le marquis sourit ensuite à la pensée de l'étonnement de maître Paindavoine à la lecture d'une missive d'un si beau style. Il lui renvoya sur-le-champ la lettre qui lui était destinée, et remit à plus tard sa réponse à Mme de Prévailles. Il avait son idée.

Dès qu'il eut l'envoi de son fermier, il saisit sa plume et, d'un trait, écrivit :

" Pour me faire pardonner mon inconcevable étourderie de l'autre jour, daignez, très chère amie, accepter un peu du doux nectar que distillent mes blondes avettes, et quelques fruits savamment conservés de mes vergers, ombreux et poétiques comme ceux d'Alcinoüs. J'ose y joindre une fiole d'une liqueur renommée en notre pays bourguignon, et une mesure de farine d'un blé qui nous vient de Turquie, et dont, préparée en bouillie, les dieux mêmes se délecteraient.

" Quant à nos projets, je dois vous instruire qu'ils font peu de chemin ; mais l'aimable Lucile, jeune et fraîche comme l'aurore, a tout le temps d'attendre que j'aie amené à ses pieds, percé d'un trait vainqueur, le chevalier si insensible aujourd'hui.

" Ne soyez pas blessée, ô noble amie, d'une indifférence qui paraît surprenante quand il s'agit d'un objet tel que Lucile : Didier ne l'a vue qu'une fois, au milieu d'une nombreuse assemblée ; et depuis cette unique entrevue, près d'un demi-lustre s'est écoulé. En cet espace de temps que de beautés se sont développées en elle ! On peut, et bien haut, proclamer Lucile la merveille des merveilles."

Tout en écrivant, le marquis d'Ambès consultait la lettre où son neveu repoussait ses projets, et assez vivement, il faut l'avouer. Au moment où il allait mettre sa missive sous enveloppe et la sceller, son valet de chambre vint l'avertir qu'un personnage de marque l'attendait dans le grand salon d'honneur. Il y courut.

Cette visite fut assez longue, on y effleura mille sujets, de sort que le marquis, quand il revint cacheter sa lettre, en avait l'esprit à cent lieues. Cependant, cette fois, il ne mit pas l'adresse de travers, et pour plus de sûreté, fit porter sa missive à Mme de Prévailles par un exprès. Arrivé au château de la Roche, celui-ci la remit à un vieux valet de chambre, qui le conduisit se restaurer aux cuisines.

Mademoiselle, ce n'est pas une lettre ordinaire, dit Brunois. (P. 9, col. 2)

La douairière n'était pas au château ; le matin même, appelée près d'une amie mourante, elle l'avait quitté, laissant sa petite-fille à la Roche.

Assise sous des marronniers, Lucile travaillait pour les pauvres ; car si c'était une merveille de beauté, c'était aussi un trésor de bonté.

Le vieux valet de chambre lui porta la lettre adressée à Mme de Prévailles.

" Eh bien, Brunois, dit Lucile, mettez la sur la toilette de ma grand'mère ; à son retour elle l'y trouvera.

Brunois se retirait, il revint sur ses pas.

—Mademoiselle me permettra de lui dire que ce n'est pas une lettre ordinaire ; elle a été apportée par un exprès, et voyez ce cachet : c'est quelque chose d'important et de pressé. Monseigneur l'évêque est en tournée ; peut-être, dans cette lettre, prévient-il Mme de Prévailles qu'il viendra ce soir coucher au château.

—Et je serais seule ici pour le recevoir ! s'écria Lucile.

—Il faudrait savoir ce qu'il en est : nous préparerions la grande chambre des tapisseries pour Monseigneur, et d'autres plus petites pour sa suite.

Lucile, considérant la lettre, réfléchit un instant.

—Je ne puis, Brunois me permettre d'ouvrir une lettre adresssée à ma grand'mère, portez-la où je vous ai dit. Mais, j'y pense, l'exprès nous apprendra de quelle part il vient."

Mais l'exprès déjà était reparti. La situation se compliquait.

Une heure après, Lucile montait à la chambre de sa grand'mère, en se disant que ce cas exceptionnel, et presque de force majeure, l'autorisait à briser le cachet de la lettre, pour en prendre connaissance.

Elle était bien émue, mais aux premiers mots elle se mit à rire, amusée de la phraséologie employée par le marquis pour annoncer un pot de miel, des poires tapées, du cassis et de la farine de maïs. Aux derniers, elle devint toute rose de plaisir et se rengorgea : ce n'est pas rien d'être proclamée merveille des merveilles.

Elle replia la lettre et s'aperçut qu'une autre, contenue dans celle-ci, était tombée à ses pieds ; elle la ramassa et lut :

" Très cher oncle,

" A peine ai-je en poche mon brevet de lieutenant que déjà vous me parlez mariage, c'est-à-dire chaînes, car toutes les fleurs dont vous les tressez ne les empêchent pas de paraître telles à mes yeux. De grâce, avant de m'en charger, accordez moi deux ou trois ans de liberté, et ne parlons de Lucile de Prévailles ni pour le présent, ni pour l'avenir. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais c'est assez pour ne vouloir jamais l'épouser. Cette petite personne courte et grasse, au teint sans éclat, n'est pas du tout la femme de mes rêves.

" Comment, cher oncle, pouvez-vous voir en elle une déesse ?

" Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'avoir contrarié vos projets, le jour où je vous présenterai une jeune femme à la taille élevée, à la démarche légère, pareille à la divine chasseresse de l'antiquité, et dont vous serez fier d'être l'oncle.

" En attendant, je suis toujours votre très respectueux et très affectionné neveu.

" Didier d'Ambès."

Lucile était devenue écarlate, et un violent dépit contractait son ravissant visage. Pour n'être pas celui de Pâris, le jugement de Didier sur sa personne ne l'en touchait pas moins au vif.

Un instant après, debout devant une grande psyché ovale, elle se contemplait de la tête aux pieds ; et l'image qui se réfléchissait dans la glace était si flatteuse que, consolée, elle sourit en murmurant : " Le sot ! "

Elle remit la lettre du marquis d'Ambès dans son enveloppe, et la posa sur la toilette de sa grand'mère. Quant à celle de Didier, elle la garda pour elle : c'était une arme.

Mais qu'était devenu le nectar des blondes avettes et autres friandises annoncées, et que l'exprès aurait dût apporter ? Le marquis d'Ambès avait complètement oublié de les lui faire remettre, et maintenant se frappait le front à la pensée de cette nouvelle distraction.

Lorsque Mme de Prévailles revint après une courte absence, Lucile lui remit la lettre du marquis, en lui expliquant pour quelle raison grave elle s'était permis de l'ouvrir.

" Eh bien, lui dit la douairière après avoir lu, vous voici au courant de nos projets. Que pensez-vous de Didier de Prévailles ? "

Lucile répliqua vivement :

" Je l'ai bien peu vu, mais il est resté dans mon souvenir sous les traits d'un grand garçon mal bâti, à déplaisant visage.

—Le portrait est joli ! Comme vous vous animez, Lucile, en le traçant ! Mais j'espère que vous reviendrez sur une impression déjà lointaine, presque d'enfant, car, mon vieil ami et moi, nous tenons beaucoup à vous unir."

Habituée à l'obéissance, Lucile n'osa rien répliquer ; mais elle se jura d'entrer plutôt au couvent que d'épouser un malappris qui la trouvait courte, trop grasse et sans éclat, alors qu'elle avait précisément la taille déliée, et un teint pétri de lis et de roses.

Quelques mois après, le distrait marquis et son neveu débarquèrent, en bel équipage, au château de la Roche. L'oncle fut logé en la grande chambre des tapisseries, Didier en une plus petite et toute coquette, dont le plafond peint représentait des amours portant des torches, et se jouant avec des chaînes de fleurs.

Parti sans méfiance avec son oncle, il n'avait pas soupçonné l'embûche dressée au but du voyage. Il se promit de résister jusqu'à la mort.

Mais à peine eut-il vu Mlle de Prévailles que, percé de mille flèches, comme le marquis l'avait prévu, il ne traitait plus Lucile que de divine, d'adorable, d'incomparable : pour la richesse des épithètes, il égalait maintenant et dépassait même parfois son oncle. Lucile restait de glace... tout en le trouvant, au fond du cœur, un cavalier accompli.

Il serait reparti désespéré, si, se jetant un jour à ses pieds, il n'était parvenu à éclaircir le mystère de son refus.

" Moi une déesse, moi fraîche comme l'aurore !... Je suis courte, et mon teint...

—O Lucile, adorable Lucile, qui a pu dire !...

—Vous même !

—Moi, divine Lucile ! Comment, cruelle, vous rire ainsi de moi au moment où, désespéré, je suis prêt à me transpercer de mon épée à vos pieds !

—Vous-même, vous dis-je, et en voici la preuve."

Et de son corsage, elle tira, toute chiffonnée par son dépit, la lettre gardée comme une arme contre ce mariage.

" Renierez vous votre signature ?

—Non, Lucile, mais je vous avais vue une seule fois, enfant encore, et depuis vous vous êtes parée de toutes les grâces de la jeune fille, et quelles grâces !... "

Il parla tant et si bien que, la main dans la main, ils se présentèrent devant la douairière et le marquis.

Celui-ci jura que la fatale distraction qui avait failli désunir deux cœurs faits l'un pour l'autre, serait sa dernière. Il repartit du château sa tabatière dans sa poche, et sa perruque sur ses oreilles. C'était bon signe.

Mais un mois après, ayant oublié le jour du mariage de son neveu, et qu'il devait conduire la douairière, il arrivait bride abattue à la Roche.

Il n'eut que le temps de secouer la poussière du voyage et de se précipiter pour lui offrir la main. Ce fut sa dernière grande distraction, enregistrée par l'histoire anecdotique du commencement de l'Empire.

Louise Mussat.

FEUILLETON DU *SAMEDI*

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

Les Etapes d'un Million

XXVI

(Suite)

—Je vous le demande comme une grâce, car si l'on s'apercevait que vous avez pour moi plus d'égards que pour les autres, l'éveil serait vite donné et mettrait ma vie en danger.

—Nous ferons pour le mieux de vos intérêts, Monsieur de Vaunaye, ajouta le patron ; à partir de ce jour, je vais laisser Bruck tranquille et ne plus le taquiner sur les futures défaites de sa nation ; par exemple, il ne perdra rien pour attendre ; vous parti, et en lieu sûr, je me rattraperai largement ; je déteste les Allemands.

—Tais-toi donc, repartit d'un air suppliant dame Catherine ; il nous arrivera malheur, c'est certain, par ton verbiage. Il est neuf heures, tout le monde à la chambre.

Maître Berthoud et Gaston se serrèrent cordialement la main, et chacun alla prendre un repos bien mérité.

Le lendemain, chacun se remit au travail avec une ardeur nouvelle ; Frantz Raab abattait de la besogne comme deux.

A un moment donné, se trouvant seul avec Bruck, ce dernier l'interpella :

—Dites-moi, camarade, est-ce que le patron vous a mis aux pièces, que vous prenez à peine le temps de respirer ?

—Je n'en sais rien, répondit Gaston ; mais ce travail me plaît et je m'y donne sans réserve.

—Il ne vous donnera pas un sou de plus par journée.

—C'est probable,

—Eh bien, à quoi bon s'esquinter de la sorte ?

—Affaire d'habitude.

—Oui, mais cette habitude porte préjudice à ceux qui vous entourent.

—Mon travail vous gêne.

—Sans doute ; avant trois jours, le patron aura remarqué que ma besogne ne vaut pas la vôtre, et vous, Autrichien, vous serez préféré au Prussien : on vous gardera, et moi, je serai invité à chercher de l'ouvrage ailleurs.

—Camarade Bruck, je puis vous assurer qu'il n'en sera pas ainsi ; je suis de passage dans ce pays, simplement ; mon intention est de rentrer dans le mien le plus tôt possible, dès que j'aurai gagné quelques marcks ; tranquillisez-vous donc à ce sujet et n'en prenez point ombrage.

—Tout cela est superbe ; mais j'en reviens à mon idée : les ouvriers menuisiers de l'Autriche devraient rester chez eux, et ne pas venir manger le pain des compagnons allemands, qu'ils ont tant de mal à gagner.

Maître Berthoud, qui rentrait à l'atelier sur les derniers mots, et comprenant que Bruck essayait de chercher querelle à son compagnon, intervint aussitôt.

—Eh bien, qu'est-ce encore ? dit-il d'une voix brève et forte.

—Rien, répartit Frantz Raab ; nous causons entre nous.

Dominé par la voix impérative du patron, Bruck ne souffla mot ; mais à la manière dont il remuait ses lèvres, il était facile de s'apercevoir qu'il se livrait à un monologue intérieur qui n'avait rien de gracieux pour ceux qui l'entouraient.

C'est à peine s'il prit la parole le reste de la journée ; à table même, il répondait à peine aux questions qui lui étaient faites ; il n'y avait pas à se le dissimuler, Frantz Raab lui était antipathique.

Cette antipathie s'accentua davantage encore les jours suivants : malgré la convention prise, le premier soir, de traiter sur un pied parfait d'égalité, Gaston et Bruck ; maître Berthoud et surtout dame Catherine s'oubliaient parfois, et semblaient avoir des égards particuliers pour le nouveau venu ; Bruck s'en aperçut vite et devint tout songeur.

" C'est singulier, pensa-t-il, voilà un étranger installé depuis quelques jours seulement dans cette maison, et les maîtres ont l'air d'être ses domestiques ; jamais le patron ne lui parle d'un ton autoritaire ; à table, dame Catherine lui donne les meilleurs morceaux. Etrange, vraiment, cette manière de faire ; est-ce parce qu'il est Autrichien ? Peut-être. Ce Suisse n'aime pas l'Allemagne, il y a longtemps que je m'en suis aperçu, et s'il a deux ouvriers à prendre, il choisira toujours l'étranger à ce pays. Plusieurs fois déjà, il a occupé des compagnons menuisiers venant d'au-delà des frontières, cependant, il n'avait pas pour eux cette déférence voilée que je remarque depuis que Raab s'est installé ici. Tout cela me paraît louche et bien singulier ; allons, Bruck, si tu n'es pas une bête, il faut le prouver, en trouvant le mot de cette énigme."

Quelques jours plus tard, une grande nouvelle parvint jusqu'à Offenbourg : à la suite de la bataille de Buzenval, le gouvernement français avait demandé un armistice ; celui-ci était signé, on pouvait donc considérer la paix comme prochaine.

Bruck, en lisant un des premiers la dépêche, qu'on venait d'afficher à la gare, accourut à l'atelier.

—La paix est faite, cria-t-il, ne vous en déplaise, maître Berthoud.

—Encore une fausse joie, répartit le menuisier.

—Je l'affirme, la dépêche est à la gare, et tout le monde peut la lire.

—Et à quelles conditions ? demanda Gaston, pâle comme un cadavre.

—La France paiera cinq milliards et cède l'Alsace et la Lorraine.

—Malédiction !... cria M. de Vaunaye en se couvrant la figure de ses mains.

—Tiens, qu'est-ce qu'il vous prend donc, camarade ? ajouta Bruck en lançant un regard haineux à son compagnon d'atelier. Frantz Raab serait-il par hasard un ennemi de l'Allemagne et un ami des Français ?

—Quand cela serait, répliqua maître Berthoud, qu'as-tu à y voir, chacun n'est-il plus maître de ses sympathies comme de ses sentiments ? Tu disais donc ?

—Que nous sommes vainqueurs sur toute la ligne, et la plus grande nation du monde.

En disant ces mots, Bruck ne perdait pas de vue Frantz Raab. Celui-ci, malgré son énergie peu commune, ne pouvait parvenir à maîtriser son émotion ; un tremblement nerveux agitait tout son être ; une larme qu'il refoulait sans cesse venait de couler malgré tout sur sa joue.

Bruck avait tout vu ; mais en homme habile il ne fit aucune remarque.

—Oui, répéta-t-il avec une joie débordante, l'Allemagne est victorieuse et les vrais patriotes illumineront ce soir. Combien mettrez-vous de lampions à vos fenêtres, patron ?

—Autant qu'il me plaira, Bruck ; je n'ai pas de compte à te rendre, il me semble.

—Aujourd'hui, tout est en l'air à Offenbourg, les ateliers ferment, les tavernes se remplissent ; on rit, on boit, on chante, c'est jour de fête pour la patrie allemande ; on oublie presque qu'un prisonnier de guerre s'est enfui ces jours derniers de notre cité ; mais comme il est activement recherché, il sera bientôt pris.

—Un prisonnier de guerre ? interrogea maître Berthoud.

—Certainement, repartit Bruck, un Français, évadé de Francfort, Gaston de Vaunaye, happé dans le train se dirigeant sur Bâle, malgré son accoutrement de brocanteur juif. Depuis huit jours on ne parle que de sa fugue. Toutes les frontières sont surveillées, ce n'est plus qu'une affaire de temps. Celui-là, son compte sera vite réglé, quoiqu'il y ait un armistice entre les belligérants.

En lançant cette tirade, Bruck n'avait pas quitté du regard Frantz Raab. Redevenu maître de lui-même, celui-ci n'avait pas sourcillé, et, tout entier à la saignante blessure que son cœur de patriote avait reçue en apprenant la fatale nouvelle, il avait paru ne faire aucune attention à la révélation de Bruck.

Il n'en avait pas été de même pour dame Catherine. Aux dernières paroles de l'ouvrier, une angoisse s'était peinte sur ses traits ; elle avait joint les mains et levé les yeux vers le ciel, en signe de détresse, et s'était refugiée dans la pièce du fond à demi-morte de frayeur.

Ce mouvement extraordinaire n'avait point échappé à Bruck ; sa faconde ne fit que s'en accroître.

—Nous donnez-vous congé cet après-midi, patron ? reprit Bruck ; si tout le monde se réjouit, votre atelier ne peut faire exception.

—Volontiers.

—J'invite Frantz à venir avec moi ; nous viderons quelques pintes de bière mousseuse et nous trinquerons au succès des armées allemandes.

—Je vous remercie, Bruck, répondit Gaston ; je hante peu les tavernes, et je vais employer le repos que maître Berthoud nous accorde pour écrire à ma famille.

—Je m'en doutais, pensa le compagnon Bruck. Attends un peu, camarade, avant que le coq chante à l'aurore de demain, j'en vais savoir plus long que tu ne penses sur ton compte.

—Dans ce cas, reprit-il, bonne chance ; je vais célébrer notre triomphe avec d'autres ; la compagnie sera nombreuse.

Bruck sortit.

—Maître Berthoud, dit M. de Vaunaye, je n'ai plus une heure à perdre : l'éveil est donné ; Bruck se doute de quelque chose ; avant que ce doute devienne une certitude, je tiens à m'éloigner.

—Pourquoi cette crainte ?

—Parce que mon refus d'accompagner au cabaret votre employé l'a froissé ; parce qu'il peut soupçonner que je suis Français, et même que je suis le prisonnier de guerre recherché.

—C'est vrai, dit dame Catherine ; je l'ai bien vu au ton qu'il a pris vis-a-vis de nous.

—Mieux vaut donc que je vous débarrasse de ma présence ; je ne me pardonnerais pas d'avoir mis votre maison en suspicion.

—Bah ! que voulez-vous qu'il m'arrive ? Dans un an, je compte revenir en Suisse, et y vivre de mes modestes économies ; au pis aller, je pourrais le faire dès aujourd'hui ; il n'y a donc point péril en la demeure. Songeons à vous-même : où voulez-vous aller ? Toutes les routes sont gardées et les frontières également ; vous n'aurez pas fait trois lieues que vous serez entre les mains de la soldatesque et peut-être fusillé sur place.

—Peu importe ; j'aurai du moins préservé votre demeure.

—Mais elle ne court aucun danger ; tout le monde ignore qui vous êtes.

—Bruck s'en doute, et il peut me dénoncer.

—Jamais ; il y cinq ans que ce garçon travaille dans mon atelier et je le crois incapable d'une lâcheté.

—Qui sait ? murmura dame Catherine.

—J'en réponds, répartit maître Berthoud ; à mon avis, le mieux est donc d'attendre une occasion favorable pour gagner Bâle ; puisque l'armistice est signé, ce moment ne saurait tarder.

—Je reste, alors, dit M. de Vaunaye, mais la mort dans l'âme, tant je crains que votre bienveillante hospitalité ne vous cause du préjudice.

Le maître-menuisier prit les mains de Gaston dans les siennes, les pressa amicalement et murmura à voix basse :

—Vive la France !... et à la grâce de Dieu !

XXVII

Ainsi que l'avait annoncé Bruck, en quittant l'atelier, la petite ville d'Offenbourg avait été joyeuse et agitée pendant la soirée et la nuit ; les brasseries s'étaient tout à coup remplies de consommateurs ; pour quelques-uns qui partaient, il en arrivait d'autres ; la conversation roulait, naturellement, sur les hauts faits de l'armée allemande, et comme rien n'altère plus que le discours, des flots de bière à peine tombée dans les chopes, disparaissaient dans ces gosiers altérés avec un entrain remarquable.

Les chants en chœur donnaient bien un moment de répit aux buveurs ; mais le morceau terminé, la beuverie recommençait avec une ardeur nouvelle, et, les têtes surexcitées, comme les esprits, commençaient à divaguer d'une façon insolite.

Bruck avait très copieusement fêté la victoire ; bon nombre de brasseries avaient reçu sa visite, et dans chacune d'elles, les libations n'avaient fait qu'augmenter. Vers huit heures du soir, le compagnon menuisier se trouvait dans une hôtellerie près de la gare, et malgré les fumées de l'alcool, commençant à épaissir ses idées, il pérorait encore au milieu de soldats de la *landwehr* qui étaient de garde au poste voisin.

—Oui, répétait Bruck, nos troupes ont fait merveille, et je propose de boire à leurs succès.

—Buvons ! crièrent ensemble les soldats.

—Encore une tournée en l'honneur du *Kaiser Wilhem*.

—Hoch ! hoch ! cria plus fort le clan des buveurs.

—Bruck, mon ami, poursuivit l'un d'eux, l'heure est venue pour toi de ne plus boire, sinon tu vas rouler sous la table.

—Je suis solide sur mes jambes.

—Mais ta tête s'alourdit.

—Et tes idées s'embrouillent, ajouta un troisième.

—Mes idées ? répéta en balbutiant le compagnon menuisier, je les ai plus nettes que les vôtres, Messieurs les militaires ; et je ne me laisse pas rouler par un prisonnier de guerre, comme vous l'avez été, il y a huit jours, au poste de la gare.

—Ohé ! Bruck, tu te fâches ?

—Non pas, répliqua l'ouvrier de maître Berthoud, de plus en plus gris, on ne se fâche pas un jour de fête : seulement, il ne faut pas me chicaner sur mes idées, elles valent les vôtres, elles sont meilleures même, puisque, malgré votre police aux abois de vos rondes militaires, depuis une semaine, vous n'avez pu retrouver le prisonnier, tandis que, enfin... suffit.

—Achève donc, dit vivement un sous-officier d'infanterie, qui avait écouté attentivement la conversation en fumant sa longue pipe d'ébène.

—Je n'ai rien à dire, repartit Bruck.

—Parce que tu ne sais rien, ivrogne, ajouta brutalement le sous-officier.

—Assurément, clamèrent les soldats en riant ; il voit double, ce pauvre Bruck ; il a rêvé de l'évasion du Français, et il se figure l'avoir retrouvé. Va te coucher, tu n'as plus ta raison.

—Je veux boire, grommela Bruck, en frappant du poing sur la table ; j'irai me coucher quand il me plaira, c'est mon affaire ; quant à vous, puisque vous parlez de la sorte, vous ne saurez rien.

—Bruck a raison, repartit le sous-officier qui voyait s'évanouir la chance de savoir le fin mot de la révélation entrevue ; qu'on lui donne à boire et laissez-le tranquille ; c'est moi qui paie.

—Voilà du patriotisme, prononça, non sans difficulté, le compagnon menuisier, et j'aime les patriotes, moi.

Les verres furent remplis et vidés, Bruck ne tenait plus debout.

—Allons, camarade, dit le sous-officier en le prenant sous le bras, partons ; je vais te faire goûter d'une liqueur que les nôtres ont

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

pris à ces damnés Français ; tu me diras si tu la trouves à ta convenance.

—Partons, répéta Bruck.

Une fois dehors de la brasserie, le sous-officier revint aussitôt au sujet qu'il désirait connaître :

—Tu sais, Bruck, ils ne croient pas un mot de ta confidence.

—De ma confidence ?...

—Au sujet du Français évadé de la gare, et que tu as retrouvé.

—Est-ce que j'ai dit l'avoir retrouvé ?

—Sans doute.

—Je ne m'en souviens plus.

—Allons donc, tu veux revenir sur ta déclaration.

—Je n'ai pas dit, toutefois, que le patron l'avait embauché comme ouvrier, car je ne suis pas un mouchard, moi, et je ne veux pas dénoncer un ennemi désarmé.

—Tu n'as rien dit de tout cela, repartit le sous-officier suffisamment renseigné ; maintenant, et si tu veux m'en croire, ne parle de cela à personne. A propos, ajouta-t-il, je te quitte ; j'ai la garde du poste à relever tout à l'heure ; entre dans ce café, je t'y rejoindrai dans un instant.

Bruck se dirigea, en titubant, vers l'établissement et le sous-officier rentra au poste.

A peine entré, il se présenta chez l'officier de service.

—Mon capitaine, dit-il, en faisant le salut militaire, je demande à vous faire une révélation importante.

—Parle.

—Je sais où s'est réfugié le prisonnier de guerre français évadé que nous cherchons depuis huit jours.

—Tu sais où est M. de Vaunaye ?

—Oui, commandant.

—Comment le sais-tu ?

—Depuis son évasion, je me suis mis en tête de le retrouver, et c'est fait.

—Tu ne réponds pas à ma question.

—Permettez-moi de garder le silence jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur le personnage.

—Où est-il ?

—A quelques minutes de nous, dans un faubourg de la ville.

—C'est impossible.

—Il habite chez un menuisier, et se rit de vos menaces.

—Chez un sujet allemand ?

—Non, un Suisse établi depuis de longues années dans ce pays. Les Suisses, vous ne l'ignorez pas, sont tous amis des Français.

—Je le sais. Maintenant qu'allons-nous faire ?

—Voulez-vous me permettre d'exprimer mon opinion.

—J'écoute.

—Vous et moi seulement, à l'heure actuelle, connaissons le secret ; et si, tous deux, nous arrivons à mettre la main sur le prisonnier français, nous en aurons toute la gloire...

—C'est évident.

—Et tout le profit.

L'officier redressa la tête.

—Bien pensé, ajouta-t-il, en caressant de sa main sa longue barbe blonde.

—Moi, je deviens officier, peut-être ; vous officier supérieur, certainement.

—Puisses-tu dire vrai !

—Il n'est que minuit ; nous avons quatre heures franches pour nous préparer, c'est plus qu'il nous faut. Vers trois heures, vous prendrez, sous le prétexte de faire une patrouille en ville, dix hommes de la compagnie, avec armes chargées. Après un ou deux détours, je vous conduirai à l'endroit désigné ; vous donnerez l'ordre à vos hommes de cerner la maison et de tirer sans hésitation sur quiconque essaierait d'en sortir sans autorisation ; de cette façon, nous prendrons la pie au nid.

—Il sera fait comme tu le dis. Mais si M. de Vaunaye allait fuir d'ici-là ?

—Pourquoi fuirait-il cette nuit plutôt que la nuit dernière ?

—S'il se sait épié ?

—Je vous réponds qu'il ne sait rien.

—Sergent Guben, tu es un habile homme.

—A bientôt donc, capitaine.

—A trois heures.

Le sergent salua et sortit. Pour ne rien laisser soupçonner au poste, il rentra dans la chambre et se jeta sur son lit.

Cinq heures venaient de sonner quand maître Berthoud se réveilla. Il faisait nuit noire ; sans la neige, couvrant le sol de son éclatant tapis d'hiver et jetant une lueur indécise sur les objets enveloppés par les ténèbres, il eût été impossible à un individu d'en apercevoir un autre à trois pas de distance.

Le menuisier sauta du lit en se frottant les yeux ; mais sans bruit, afin de ne pas réveiller dame Catherine, qui dormait profondément ; il s'habilla à la hâte, sans même prendre la peine d'allumer une bougie, et, machinalement, jeta un coup d'œil à la fenêtre donnant sur le jardin pour se rendre compte du temps qu'il faisait.

Malgré l'obscurité presque complète qui enveloppait notre hémisphère, le maître menuisier remarqua, sur la neige, un long corps opaque, plus obscur que l'ombre elle-même, et se tenant immobile comme une statue de marbre.

—Que fait cette homme dans mon jardin ? se demanda surpris maître Berthoud.

Muet, silencieux, l'artisan resta quelques instants à la fenêtre, plongée dans l'ombre, et regardant, par un interstice des rideaux, sans être vu, ce qui se passait au dehors ; de dix pas en dix pas, une sentinelle veillait sur la maison. Il n'y avait plus à en douter, la retraite de M. de Vaunaye était connue ; Bruck avait parlé, le misérable, et le prisonnier allait retomber entre les mains de ses geôliers.

—Malédiction !.. murmura à voix basse maître Berthoud, que va devenir ce malheureux ?

Après une minute de réflexion, le brave homme se dit qu'il fallait agir promptement, et tenter, coûte que coûte, de sauver son pensionnaire.

Ayant aux pieds d'épais chaussons fourrés qui ne faisaient aucun bruit en marchant, il monta à l'étage supérieur, dans la mansarde qui servait de chambre à coucher à Gaston ; et le secouant doucement, il le réveilla.

—Levez-vous, dit-il à voix basse, et ne faites aucun bruit.

—Qu'y a-t-il ? demanda M. de Vaunaye.

—Je crois ma maison cernée par la troupe et n'attendant que le lever du jour pour vous arrêter.

—Je n'en suis pas étonné, ajouta Gaston, Bruck ne m'inspirait aucune confiance.

—Est-ce lui ? interrogea le menuisier par acquit de conscience.

—J'en suis sûr. Maintenant, Monsieur Berthoud, continua le jeune homme, écoutez-moi. Pour m'avoir obligé, voilà votre maison suspecte et votre clientèle perdue, ici et ailleurs, tant que vous serez en Allemagne, heureux encore si votre personne n'est pas attaquée pour m'avoir donné asile, Comme j'avais prévu le cas, dès le premier jour, voici une lettre que vous n'ouvrirez qu'après mon départ. Je tiens à ce que les instructions que j'y ai consignées soient suivies de point en point par vous ; vous me le promettez ?

—Je vous le jure !

—Je vais être fusillé, probablement ; ma mort ne devra rien changer à mes dispositions testamentaires, car cette lettre que je vous confie est mon testament.

—Comment, fusillé ? repartit maître Berthoud effrayé ; mais il n'en sera rien, j'y compte bien ; à tout prix il faut fuir.

—Par quel moyen ?

—Attendez : ma cave est mitoyenne avec celle du marchand de salaisons mon voisin ; vous allez sortir par cette issue, traverser la cour encombrée de caisses et de futailles et enjamber le mur de droite, à peine haut de six pieds ; de l'autre côté il y a un jardin, au bout duquel est un sentier donnant sur la campagne ; une fois en plein champ, que Dieu vous protège.

—Soit, dit Gaston déjà habillé ; ce serait vraiment stupide de se laisser prendre au gîte par ces soudards. Conduisez-moi.

—Voulez-vous de l'argent ?

—Merci, mon ami, j'en possède assez pour gagner la France.

—Venez, alors.

Le menuisier et Gaston descendirent sans bruit les escaliers et arrivèrent à la cave. Le premier dévissa du haut et du bas une traverse en bois qui servait de cloison ou plutôt de séparation entre l'emplacement affecté à son voisin et le sien ; il conduisit M. de Vaunaye jusqu'à la porte de la cave du marchand de salaisons, l'ouvrit, et serrant la main du jeune homme avec émotion :

—Adieu, murmura-t-il.

—Non, au revoir, répondit Gaston, en donnant l'accolade au digne homme, et à bientôt, si les balles de ces Allemands me respectent.

Maître Berthoud tout tremblant, mais ne perdant pas la tête, redescendit les escaliers, revissa la planche établissant la limite de chaque possession, et reprit dans sa chambre son poste d'observation.

Les sentinelles allemandes n'avaient pas bougé.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'un coup de feu retentit à quelque distance du côté de la campagne.

—Le malheureux ! ils l'ont tué ! s'écria le menuisier.

Dans la rue, un bruit de voix s'éleva : l'officier donnait des ordres de pénétrer par toutes les issues dans la maison.

—Ouvrez, cria l'officier, la loi l'ordonne.

Maître Berthoud, à moitié habillé, ouvrit précipitamment la fenêtre de la rue, au grand effroi de dame Catherine, qui, tirée de son sommeil par cette brusque sommation, ne savait ce que tout cela voulait dire.

—Ouvrez promptement, répéta le capitaine, en apercevant le patron de la maison, où je fais enfoncer les portes.

—Le temps de descendre, répondit maître Berthoud.

Il descendit, une lumière à la main et ouvrit la porte.

L'officier et le sergent Guben entrèrent dans l'atelier.

—Un prisonnier de guerre est caché ici, dit le capitaine Lauf, tu nous en réponds sur ta tête ; vite, où est-il ?

—Un prisonnier de guerre, repartit le menuisier en stimulant un étonnement profond.

—Oui, Gaston de Vaunaye, évadé depuis huit jours, et auquel tu as donné asile.

—Je n'ai point d'ouvrier de ce nom.

—Conduis-nous, te dis-je, ajouta l'officier en armant son revolver, et malheur à toi s'il nous échappe.

—Venez, capitaine, visitez la maison, il n'y a point celui que vous cherchez ; je ne sais même ce que vous voulez dire.

Pendant que le capitaine fouillait littéralement les moindres recoins du premier étage, Guben visitait le second.

—Ah ! ah ! fit-il, en voyant un lit défait et les draps tièdes encore de la chaleur d'un corps humain, l'oiseau est déniché ; il ne saurait être loin en tous cas.

Revenant vers l'officier, il lui fit part de ce qu'il avait vu dans la mansarde.

—Le drôle nous a entendus, poursuivit le capitaine, c'est un fait ; maintenant, par où a-t-il pris son enjambée, voilà ce qu'il serait intéressant de savoir ; maître Berthoud pourrait peut-être nous renseigner à cet égard ?

—J'ignore absolument ce que vous voulez dire, répliqua le menuisier, je n'ai, je le répète, aucun prisonnier de guerre ici.

—Où est l'ouvrier que tu as embauché la semaine dernière ?

—Dans son lit, j'imagine.

—Il n'y est plus, ajouta le sergent.

—Comment l'appelles-tu ? poursuivit l'officier.

—Frantz Raab.

Au même instant, une estafette se présenta devant l'officier.

—Qu'y a-t-il ? Hann, demanda le capitaine.

—La sentinelle de second rang, placée à cent mètres, du côté ouest de la ville, vient de tuer un homme qui fuyait.

—Frantz Raab, sans doute, ajouta l'officier.

—M. de Vaunaye, poursuivit le sergent.

—Suis-nous, commanda le capitaine, en s'adressant au menuisier, tu nous renseigneras sûrement, je crois, sur l'identité du mort.

Maître Berthoud laissa dame Catherine qui venait de descendre de sa chambre toute éplorée, pour garder la maison ; les soldats restèrent eux-mêmes au poste qui leur avait été confié autour de l'immeuble, tandis que l'officier conduit par Hann et suivi par Guben et Berthoud, se dirigeait vers l'endroit d'où la détonation d'une arme à feu avait été entendue tout à l'heure.

A l'angle de deux chemins, un soldat se tenait l'arme au bras ; à quelques pas en avant, un homme gisait sur la neige dans une large tache de sang.

—Approche, dit l'officier à Berthoud ; tu reconnais ce cadavre, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le menuisier plus mort que vif ; c'est Frantz Raab, mon ouvrier.

—Vois ce que ses poches peuvent contenir et remets-le entre mes mains.

Le menuisier s'agenouilla sur la neige et, avec une délicatesse extrême, s'acquitta de l'horrible tâche qui lui était imposée.

Il fouilla et retourna les poches du pantalon, en présence du capitaine et du sergent ; celles-ci ne contenaient rien d'appréciable ; il passa la main sous le gilet de la victime et retira d'une poche intérieure un carnet à couverture d'ivoire dont le capitaine s'empara aussitôt.

—Oh ! oh ! voilà un objet bien élégant pour un compagnon menuisier, fit-il ; vois s'il n'y a pas autre chose au fond de cette cachette.

Le menuisier plongea de nouveau la main sous le gilet et la retira vivement :

—Cet homme n'est pas mort, dit-il en se tournant vers ceux qui l'entouraient ; j'ai senti son cœur battre.

Guben passa lui-même sa main sous les vêtements de Frantz Raab, la posa sur sa poitrine et l'y maintint une demi-minute.

—Maître Berthoud a raison, dit-il, le cœur bat, la chaleur du corps augmente ; le blessé revient à la vie.

—Dans ce cas, reprit le capitaine, tout est pour le mieux : au lieu d'un prisonnier mort, nous remettrons à qui de droit un prisonnier vivant ; l'important est de le transporter dans une maison voisine, et sans de trop grandes secousses, car après une telle perte de sang, le moindre choc pourrait lui être fatal. Quelle est la maison la plus proche ?

—La mienne, répondit le menuisier.

—Va pour la tienne, poursuivit l'officier ; d'ailleurs, il est incapable maintenant de fuir, et s'il survit à sa blessure, deux soldats du régiment le veilleront jour et nuit. A présent, comment le transporter ?

—Cette traverse, jetée dans le fossé de la route, pourrait nous servir, peut-être, hasarda maître Berthoud, tout heureux de la tournure que prenaient les choses.

—C'est une excellente idée, ajouta l'officier. Ce soldat va nous aider à mettre dessus le blessé ; il prendra la traverse d'un bout et toi de l'autre, Guben. Cent mètres sont vite franchis ; agissons.

Gaston fut placé sur la traverse et le cortège reprit le chemin de la ville ; cinq minutes plus tard, il arrivait chez le menuisier.

M. de Vaunaye fut remis sur son lit ; dame Catherine requise, apporta un cordial au moribond ; un chirurgien militaire mandé arriva et examina la blessure : la balle avait pénétré par la poitrine, contournés les côtes et s'était logée dans la région du dos : le blessé venait de reprendre connaissance.

—Où suis-je ? demanda-t-il.

—Peu importe, réqondit le chirurgien ; ne parlez pas, demeurez tranquille, si vous voulez guérir.

Le malade retomba dans une somnolence profonde.

—Vous pouvez vous retirer, dit le chirurgien au capitaine, je vais veiller ce malheureux.

—Vous n'ignorez pas, major, que vous êtes en face d'un prisonnier de guerre évadé.

—Je le sais ; mais, pour l'instant, je suis surtout devant un blessé que la moindre imprudence peut tuer.

—Deux plantons vont rester ici, à votre service et aussi à la garde du moribond.

—Soit !

—Croyez-vous qu'il en réchappe ?

—Je vous le dirai ce soir.

—Vous savez son nom ?

—Je l'ignore absolument.

—Dans ce carnet, trouvé dans sa poche intérieure de gilet, il y a plusieurs cartes de visite ; elles portent le nom de *Gaston de Vaunaye*.

—Gaston de Vaunaye ?

—Lisez vous-même.

—Mais c'est un de mes amis ; je l'ai connu à Paris, il y a quelques années ; il était alors officier dans un régiment français ; depuis il a donné sa démission. Comment se fait-il qu'il soit prisonnier de guerre ?

—A Francfort on pourrait vous renseigner ; quant à moi, je l'ignore, ajouta le capitaine.

—Pauvre Gaston, murmura le chirurgien ; j'étais loin de supposer qu'un jour je lui donnerais mes soins sur la terre allemande.

La matinée se passa sans incidents fâcheux dans l'état du blessé ; la petite troupe, amenée la nuit, pour entourer la maison du menuisier, regagna ses quartiers ; deux hommes, ainsi que l'avait dit le capitaine, restèrent en permanence au logis de l'artisan et furent remplacés par deux autres, tous les jours qui suivirent. Un rapport fut adressé à Francfort par l'autorité militaire, faisant ressortir que, si le prisonnier avait pu être retrouvé c'était grâce à la vigilance du capitaine Lauf et du sergent Gruben.

Dans la soirée, le blessé eut une fièvre violente. Le chirurgien, qui l'avait à peine quitté dans la journée, était revenu s'installer près de son lit, suivant pas à pas la marche du mal, et mettant tout en œuvre pour le combattre. Le délire dura jusqu'à minuit et fut suivi d'un abattement prévu ; jusqu'au lendemain, le blessé n'eut aucunement conscience de ses actes.

Vers neuf heures, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui.

—Je rêve que je suis dans la chambrette de maître Berthoud, dit-il d'une voix faible.

—Vous y êtes, effectivement, Monsieur de Vaunaye, dit le chirurgien.

—Vous connaissez mon nom ?

—Oui, et je n'en connais pas de plus dignement porté.

—Qui êtes-vous ?

—Vous le saurez bientôt ; pour l'instant, contentez-vous d'apprendre que des amis veillent sur vous, et qu'aucun mal ne peut plus vous arriver.

—Pourquoi suis-je sur ce lit ?

—Parce qu'une blessure grave vous y retient.

—Oh ! je me souviens, murmura Gaston ; oui, j'ai voulu fuir, et, à peu de distance de cette maison, j'ai été frappé en plein champ.

—Où l'on vous a ramassé et ramené ici. Maintenant, je vous en supplie, ne parlez plus ; j'ajouterai même : ne pensez plus ; laissez-vous vivre pour ne pas mourir.

Apprenant l'intérêt que le chirurgien portait à Gaston, le menuisier s'entretint longuement dans la journée avec celui-ci ; il lui confia, sous le sceau du secret, comment, sans le connaître, il avait été amené à donner du travail au jeune Français ; les révélations qui s'en étaient suivies, les soupçons de Bruck et certainement sa délation.

" Au reste, ajouta maître Berthoud, le délateur, venant ce matin pour reprendre son travail et voyant le résultat de son indiscrétion, qu'il prétend inconsciente et faite au milieu des fumées de l'ivresse, m'a demandé son compte et est parti pour une autre ville. Mon

Pour les Maux de Tête Nerveux et Chroniques les Pilules de Céleri de Dawson sont un Spécifique Infaillible. Dans toutes les pharmacies. 25c LA BOITE

humanité pour ce digne M. de Vaunaye, va sans doute me porter à moi-même un grand préjudice et me faire passer en jugement; mais je ne regrette pas ce que j'ai fait : advienne que pourra !"

Le chirurgien le rassura de son mieux et lui promit d'intercéder en sa faveur si besoin était.

Dans les jours qui suivirent, la balle fut extraite et la fièvre diminua un peu. Le blessé n'était pas encore hors de danger, mais l'état dans lequel il se trouvait n'avait rien d'alarmant; s'il en réchappait, comme il fallait l'espérer, la convalescence serait longue, et d'ici à longtemps le convalescent ne pourrait être transporté ailleurs, ni même sortir de la maison hospitalière où il avait été recueilli par deux fois différentes, si généreusement. Dès que son service lui laissait un moment de répit, le chirurgien accourait vers Gaston qui, possédant maintenant toute sa lucidité d'esprit, avait été mis au courant des événements que nous venons de raconter.

Par le chirurgien, il savait dans ses détails ce qui se passait en France : la paix était signée; une assemblée nationale venait d'être nommée et siégeait à Bordeaux; il était même question de la ramener à Versailles; bref le prisonnier de guerre n'avait plus rien à craindre pour sa vie.

Aucune complication n'était survenue, toute idée de danger disparut; un mois plus tard, c'est à-dire les premiers jours de mars, Gaston put se lever quelques instants chaque jour, et respirer l'air du dehors. L'autorité militaire ne se relâcha pas pour cela de la plus étroite surveillance à l'égard de son prisonnier; très froissée de la double escapade reprochée à M. de Vaunaye, elle lui gardait rancune et entendait bien, malgré la paix signée, lui faire subir le châtiment qu'il méritait. Je n'oserais dire que ses revendications allassent jusqu'à le fusiller; mais la paix n'étant pas faite lorsque le prisonnier avait pris la clef des champs, le Conseil de guerre ne pouvait l'absoudre; aucune loi ne l'y contraignait, nul pouvoir n'oserait le lui enjoindre.

Dame Catherine, remise de sa frayeur première, avait prodigué ses soins de toutes les heures à Gaston. Son mari lui-même avait montré un dévouement sans bornes pour le blessé.

Appelé devant l'état-major du lieu, il raconta avec une bonhomie qui impressionna ceux qui l'interrogeaient, qu'en donnant du travail à Frantz Raab, se disant sujet autrichien, il n'avait pas cru offenser son pays d'adoption. Ce qu'il se garda bien de dire, par exemple, c'est que, par la suite, la nationalité de son prétendu ouvrier lui avait été révélée, et qu'il l'eut aidé à fuir dans la circonstance que nous connaissons.

Le chirurgien ayant donné lui-même les notes les plus favorables sur la manière dont se conduisait maître Berthoud vis-à-vis du blessé, il ne fut plus question d'attaquer le menuisier comme complice, et l'affaire en resta là, quant à lui.

La deuxième quinzaine d'avril finissait lorsque Gaston fut sur pied.

Sachant, depuis longtemps, comment M. de Vaunaye avait été arrêté, à quelques pas de son château, l'excellent chirurgien par les hautes connaissances qu'il avait à Francfort, avait réussi à les intéresser en faveur de celui qu'il appelait toujours son ami, et à leur demander de s'employer auprès du Conseil de guerre pour que la peine encourue fût grandement allégée.

Gaston, profitant des loisirs que lui laissait sa convalescence et sachant les communications postales rétablies entre la France et l'Allemagne, s'était empressé d'écrire à la famille de sa fiancée; le chirurgien s'était chargé de faire partir la lettre.

" Pauvre Léonie, se disait-il souvent, qu'est-elle devenue au milieu de l'invasion ! sa famille elle-même n'a-t-elle point eu à souffrir de ce bouleversement ? Qui sait si je les retrouverai tous à mon retour ! Quand sonnera-t-elle cette heure bénie qui me ramènera en France ? Je n'en suis pas là, hélas !... je reste prisonnier de guerre pour longtemps encore : le vainqueur ne laissera pas sa vengeance inactive, il faut m'attendre à tout."

Ces pensées alarmantes marquaient leurs traces jusque sur le visage du convalescent; sa physionnomie prenait une teinte sombre et désespérée qui faisait mal à voir.

—Courage, Monsieur Gaston, lui disait maître Berthoud, les plus mauvais jours sont passés.

—Je ne puis le croire, mon ami, répondait le jeune homme, tant que le Conseil de guerre n'aura point statué sur mon sort.

—Bah ! votre excellent chirurgien se charge de plaider près de lui votre cause.

—Il peut la perdre.

—Sans doute; mais il peut aussi la gagner, et vous remettre en main l'acte de votre délivrance dûment signé

—Le ciel vous entende, car j'ai la nostalgie de mon pays; j'éprouve un impérieux besoin de revoir ceux qui me sont chers. Dès que je serai de retour chez moi, vous viendrez m'y retrouver, mon bon et digne ami, et si le site vous convient je ne veux plus me séparer de vous.

—J'accepte ; dame Catherine, qui m'est sincèrement dévouée, n'y mettra pas obstacle, loin de là.

—Une dépendance du château sera votre demeure, et je ne veux d'autre régisseur que maître Berthoud.

—Je ferai de mon mieux pour mériter cette faveur.

Un matin, le chirurgien arriva l'air préocupé.

—Eh bien, mon cher Gaston, comment vous trouvez-vous ? lui demanda-t-il.

—Bien, répondit M. de Vaunaye...

—Jai à vous informer d'une décision prise par l'autorité militaire de Francfort.

—Parlez.

—Elle exige votre transfert dans cette ville.

—Je m'étonne qu'elle n'ait pas émis plus tôt cette exigence.

—J'ai demandé un délai de quinze jours encore avant de vous mettre en route.

—Et elle vous a refusé ?

—Oui; demain matin il faut partir. Ce que j'ai obtenu, par exemple, c'est de vous accompagner jusqu'à destination,

—Merci de votre bienveillante sollicitude ; comment reconnaîtrais-je assez tout ce que vous faites pour moi !

—Ne parlez pas de cela. Voici ce qui a été décidé. Demain je viendrai vous chercher ici à six heures du matin ; je vous conduirai à la gare ; nous monterons ensemble dans le même compartiment ; deux soldats commandés se tiendront à l'autre bout, et le train de sept heures nous déposera à Francfort dans l'après-midi.

—Soit !

—Maintenant, tranquillisez-vous, le Conseil de guerre devant lequel vous passerez, dans la huitaine, ne demandera point votre tête ; je crois pouvoir vous assurer qu'il sera extrêmement indulgent pour vous...

—Grâce à vos démarches en ma faveur.

—J'ai fait ce que j'ai pu. A demain donc.

—Je serai prêt à l'heure dite.

Le lendemain, en effet, un peu après six heures, M. de Vaunaye disait adieu à maître Berthoud et à dame Catherine, qui pleurait, et gagnait la gare en compagnie du chirurgien, suivi à peu de distance par les deux soldats de garde ce matin-là près du prisonnier. A deux heures de l'après-midi, Gaston arrivait à Francfort, était aussitôt conduit en prison et passait devant le Conseil de guerre trois jours après.

Ainsi que l'avait dit le chirurgien, ses juges usèrent d'indulgence ; il fut condamné à quatre mois de forteresse seulement.

Le soir même il recevait une lettre de M. le comte d'Arnel; la famille allait bien et faisait des vœux pour son prompt retour.

L'espérance renaissait au cœur de Gaston.

XXVIII

Par une magnifique soirée de la fin d'août 1871, la famille d'Arnel quitta la table de la salle à manger avec quelques invités, descendit les marches de l'élégant perron de la principale entrée du château, et chacun s'installa sur la pelouse placée à quelques pas en avant pour respirer l'air pur du soir.

La journée avait été brûlante, un peu orageuse même ; on avait entendu au loin les sourds grondements du tonnerre; mais l'orage entrevu avait pris une autre direction et l'après-midi s'était achevé de la façon la plus calme.

La nature avait repris son air de fête dans cette partie de la Picardie; le touriste qui eût fait une excursion aux alentours n'aurait pu se douter que, huit mois auparavant, le terrible fléau de la guerre avait ravagé cette contrée charmante, et que sur ces riants coteaux, à peine dépouillés des moissons de l'année, l'envahisseur avait posé son pied brutal et jeté la désolation dans la contrée.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon ; ce n'était pas encore la nuit, mais les premières teintes crépusculaires assombrissaient déjà le ciel. L'oiseau achevait dans un andante les trilles si joyeux de son gosier mélodieux ; les bergers, suivis de leurs troupeaux, regagnaient la ferme ; le labeur du jour avait pris fin ; l'homme avait, lui aussi, besoin de repos.

—Vous disiez donc, cher oncle, poursuivit un des invités à M. d'Arnel, que vous n'avez reçu depuis longtemps des nouvelles de notre ami Gaston ?

—Deux fois seulement, depuis la cessation des hostilités; ses deux lettres étaient datées d'Offenbourg; la première nous apprenait son évasion de Francfort; la seconde, son arrestation, puis sa nouvelle évasion ; enfin, son séjour chez un brave menuisier suisse qui l'emploie à rabotter ses planches, ce dont M. de Vaunaye s'acquitte consciencieusement, paraît-il. Tant que les troupes allemandes ont séjourné dans notre département, j'ai supposé que mon futur gendre hésitait à revenir; mais nous sommes libres depuis le 22 juillet et nous ne voyons point le vaillant prisonnier de guerre apparaître ; nous ne recevons même aucune nouvelle de lui; je commence à être inquiet sur son sort, et Léonie plus encore.

La jeune fille acquiesça de la tête et poussa un profond soupir.

—Pourquoi désespérer, reprit un autre; ses lettres ont pu être interceptées.

—C'est cela ou autre chose, poursuivit le comte d'Arnel.

—Quoi, redouteriez-vous un malheur ?

—Je fais tous mes efforts pour chasser cette pensée.

Léonie, dont le regard s'était porté instinctivement vers la grille d'entrée, se leva en jetant une exclamation joyeuse.

—Le voici ! cria-t-elle.

Tous les invités se levèrent eux-mêmes en regardant dans la direction indiquée par Mlle d'Arnel.

Un break venait, en effet, de s'arrêter à la grille du château ; le groom qui le conduisait rabattit le marche-pied, et M. de Vaunaye en descendit.

Tous les invités étaient accourus à sa rencontre.

—Enfin ! s'écria le comte d'Arnel, en pressant les mains du voyageur, vous voici donc, mon excellent ami ?

—Arrivé chez moi, hier, dans la soirée, j'accours aujourd'hui vers vous, vers ma chère et bien-aimé Léonie, pour lui dire que je l'aime plus que jamais.

Gaston, prenant la main de sa fiancée, y déposa un respectueux baiser.

Tout le monde revint au château.

—Pourquoi donc avoir tant tardé à nous revenir ; l'Allemagne vous offrait-elle de si grandes séductions que vous ne puissiez plus vous en arracher ?

—En fait d'attrayantes séductions, je viens de passer quatre mois dans une forteresse.

—Vraiment ?

—Avec défense formelle de correspondre au dehors.

—Je m'explique maintenant votre silence.

—Bien involontaire, je vous le jure.

—Venez donc, vous nous raconterez votre odyssée.

La soirée s'acheva de la façon la plus intéressante ; il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu ; il s'était passé tant dévénements depuis lors.

Gaston raconta, en ce qui le concernait, les faits ignorés de ses hôtes, et surtout son séjour à la citadelle de Spandau, où il avait été transféré le jour même de sa condamnation.

Sachant que le prisonnier de guerre allait bientôt leur échapper, ses geôliers avaient redoublé de sévérité pour lui ; toute communication avec l'extérieur fut absolument interdite ; une nourriture des plus grossières lui avait été imposée sans qu'il pût, même en payant, y faire apporter quelque adoucissement. A tout instant de la journée, il lui fallait se soumettre à des appels successifs, entendre sans broncher les injures adressées à la France et à sa vaillante armée. Ces quatre mois de forteresse furent un enfer pour Gaston ; mais il avait tout supporté avec un stoïcisme antique ; après ces cent vingt jours d'épreuves, c'était le retour, les heures fortunées près de la belle fiancée, le bonheur.

Le matin de sa délivrance, M. de Vaunaye avait été remis entre les mains de l'autorité militaire, et conduit de ville en ville jusqu'à la frontière ; la veille, enfin, il était entré au château de Méricourt pour ne plus s'en éloigner de sitôt, il fallait bien l'espérer.

Les jours qui suivirent furent heureux entre tous pour Gaston et Léonie ; pendant cette longue absence, l'amour n'avait fait que prendre une force nouvelle en leurs âmes, et la douce perspective d'un prochain mariage leur causait des ravissements délicieux.

Le moment de leur union fut fixé au 30 octobre ; cinq semaines restaient donc, c'est-à-dire le temps nécessaire pour remplir les formalités exigées par la loi et lancer les invitations. Le mariage eut lieu à la date convenue ; les jeunes époux allèrent passer l'hiver aux îles d'Hyères et ne revinrent dans la Somme qu'à la fin d'avril 1872.

Quant au sac de voyage, Gaston, depuis longtemps, n'y songeait pas. Quelque mois après, se trouvant en visite à Amiens, chez un de ses amis, il entendit parler du procès des frères Matrain ; tout d'abord il n'y prêta qu'une attention distraite, mais en apprenant l'aventure, cause première du dissentiment fraternel, et quel était l'objet en litige, il se demanda si ce sac de voyage vivement disputé n'était point celui qu'il avait perdu. En homme discret et prudent il ne fit part de sa reflexion à personne ; mais il se promit de suivre l'audience le jour où ce procès serait plaidé.

Nous avons vu comment les débats s'étaient engagés et quel en avait été le résultat.

Rentré en possession de son sac de voyage et des neuf cent mille francs retrouvés, grâce à l'honnêteté de Mme Pierre Matrain, Gaston les remit le jour même à sa femme.

—Je te les donne, ma chère Léonie, dit-il, tout heureux de pouvoir t'offrir ce don si inattendu ; fais-en ce qu'il te plaira.

—Tu me laisses libre ? repartit Mme de Vaunaye.

—Absolument.

—Quoique je fasse ?

—Tu l'as dit.

—Eh bien, mon cher et aimé Gaston, voici l'idée que je te soumets, car je ne veux rien faire sans ton approbation : Ta fortune, réunie à la mienne, nous permettant de ne pas considérer le million contenu dans le sac de voyage de ton oncle comme nous étant indispensable, et la Providence le remettant entre nos mains d'une façon presque miraculeuse, veux-tu le consacrer à une bonne œuvre ?

—Volontiers.

—Les pauves gens de la contrée, qui ne peuvent plus travailler, n'ayant que la ressource de mendier, pour ne pas mourir de faim, si nous fondions un hospice pour la vieillesse ?

—Je t'approuve de toute mon âme ; mais neuf cent mille francs suffiront-ils ?

—Oui, si nous sommes assez raisonnables pour édifier une maison ordinaire, bien agencée pour le but que nous nous proposons, et non un palais. Nous avons un terrain admirablement situé près de la route d'Amiens, tu le donneras ; moi, je mettrai trois cent mille francs à la construction et l'aménagement intérieur, et placerai les six cent mille autres pour créer des rentes à nos protégés. Qu'en dis-tu ?

—Je dis que tu es un ange, murmura M. de Vaunaye, en pressant tendrement Léonie dans ses bras ; je dis que, par toi, j'ai le ciel sur la terre !

Un an plus tard, l'*Hospice Léonie* était inauguré. Chaque jour, depuis cette époque, les pensionnaires de ce pieux asile bénissent les noms de leurs bienfaiteurs ; chaque jour, des vieillards abandonnés trouvent du pain et un gîte sous son toit hospitalier.

Que de choses on peut faire avec un sac de voyage... lorsqu'il contient un million !..

FIN

Les **PILULES DE CELERI DE DAWSON** soulagent l'esprit, reglent et tonifient l'estomac et les intestins, et reconcilient avec l'existence. Dans toutes les pharmacies. 25c LA BOITE.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

VI

(Suite)

Et, de toutes ses forces, au cocher, il cria :

—Mais, marchez donc !...

Et quand il apparut sur le seuil du salon où Charles Minières, le père Auguste et Justin Bréjon, retour d'une excursion aux mines, où naturellement ils n'avaient rien pu découvrir, l'attendaient devant un brasier énorme, il n'eut point besoin de prononcer une parole pour leur faire connaître l'état de son âme.

Charles Minières jeta un coup d'œil soupçonneux vers la porte.

—Il y a du nouveau, murmura-t-il.

—Mon capitaine sait quelque chose, appuya Justin Bréjon, sur un diapason identique.

—Oui ! fit le père Auguste, dont cette fois, par aventure, l'affirmation tombait juste.

Le capitaine porta un doigt à ses lèvres, comme pour très justement faire remarquer que les murs devaient avoir des yeux et des oreilles.

Et alors, une fois assis, se penchant vers les trois têtes qui, avides de savoir, s'inclinaient vers lui :

—Elle est vivante !... J'en suis sûr !...

—Tu es content de ta promenade, fit le docteur à haute voix.

—Très content. Ce lac est excessivement curieux... Le parc qu'il renferme, la maison, un peu triste, mais ce parc, une merveille !...

Tous les trois ils se taisaient, attendant encore l'explication complète.

Alors, à voix basse, il leur expliqua ce qu'il avait vu, cet F gravé sur le tronc d'arbre, les deux jambages de l'M...

Mais, à mesure qu'il parlait, une colère montait en son cœur.

Non, vraiment, à ce fait patent, indéniable, qui d'une immense lueur l'avait soudainement illuminé, lui faisant en quelque sorte toucher du doigt la vérité, lui, qui, jusqu'alors, avait toujours gardé de si grands doutes, ils ne paraissaient pas attacher une aussi haute importance.

Ils ne s'écriaient pas, avec un long soupir d'allègement, ainsi qu'il le faisait lui-même :

—Enfin !

Le père Viaume seul avait hoché la tête en grognant :

—Bon ! ça... voilà un vrai signe.

Et Maurice de répéter les dents serrées, voulant à son tour faire pénétrer en eux la débordante conviction qui inondait son âme :

—Je vous dis qu'elle est vivante !... J'en suis sûr !... C'est elle !... vous m'entendez bien !.., oui, c'est elle qui a tracé ces lettres.

—Oh ! cette foi !... cette foi qui l'embrasait... comment la leur faire partager ?

—Enfin ! reprit-il tout haut, affectant le plus parfait des calmes, alors qu'une rage concentrée le faisait pantelant, enfin, bien que vous n'ayiez pas le moins du monde l'air de me croire sur parole, je tiens essentiellement à recommencer avec vous demain cette excursion. Je vous dis que le parc tout seul vaut la course... C'est une merveille !..

—Bien ! bien ! Nous irons !... Avec le plus grand plaisir... du moment que tu consens à recommencer cette excursion pour nous faire plaisir, et que tu veux bien nous accompagner.

Et le docteur serra la main de son ami, en lui disant du bout des lèvres :

—Je t'en supplie ! calme-toi ! Nous irons ! Demain ! nous irons avec toi ! Mais, pour l'amour de Dieu, prends sur toi et ne te laisse pas voir ainsi, tu as l'air d'un fou.

Que ceux qui ont connu la mortelle angoisse songent à l'interminable nuit que passa Maurice de Prévannes !

Que ceux qui ont vu, comprimant les bonds désordonnés de leur cœur, demeurer immobiles et inertes les aiguilles d'une pendule qui ne consentent pas assez vite à les rapprocher de la mort, que ceux-là qui ont sangloté et se sont tordus sur une couche maudite, où l'ombre de la nuit les retenait, sans leur accorder le repos, le sommeil et l'oubli, oui, que ceux-là seuls se fassent une idée du supplice qu'endura le malheureux durant ces heures traînantes et lourdes.

Avant l'aube, il était debout, il eût voulu partir.

Il gourmandait ses compagnons, les objurguant, les implorant...

Justin Bréjon, lui, se serait bien rendu à Retzow durant la nuit noire.

Mais le docteur et le père Auguste !... quels raisonnement de bibus n'employaient-ils pas pour le faire demeurer tranquille, pour le condamner à la patience.

—Mais, tu vas tout gâter, lui répétait ce bon Charles.

—Vous avez tort, mon capitaine, vous avez parfaitement tort... En admettant que vous ayiez réellement découvert un sérieux indice, vous allez tout compromettre !

Et il n'en démordait pas, le père Auguste ; têtu comme une vieille mule, oui !

Le temps s'en mêlait. Ce n'était plus le froid soleil de la veille.

De larges flocons s'échappaient d'une nuée opaque, d'un noir bleu, et se confondaient, dans leur chute tourbillonnante, en mornes taches blanches.

Des nappes de neige d'une éclatante matité recouvraient les couches durcies qui ensevelissaient déjà précédemment la terre.

La tête de Conrad apparut par l'entre-bâillement d'une porte.

—Est-ce que Leurs Excellences comptent sortir quand même ? demanda-t-il du ton le plus naturel.

—Mais certainement, répliqua très vivement le capitaine, nous tenons essentiellement à nous rendre à Retzow.

—Oh ! Excellence, ce que j'en dis, ce n'est pas pour les chevaux et non plus les hommes... Ils sont faits pour cela, habitués à tous les temps. Sur le traîneau, on mettra double attelage... Voilà tout. Son Excellence n'a qu'à donner des ordres, ils seront exécutés.

—Mais, comme hier, après déjeuner, fit le docteur.

Conrad se retirait, s'inclinant.

—C'est vrai, murmura M. de Prévannes, serrant convulsivement la main de son ami, je suis ridicule !

—Mais non ! Maurice ! Mais non !... C'est bien naturel, va !... Seulement, tu dois nous croire, parce qu'il nous est possible d'être plus raisonnables que toi !

Un traîneau, plus vaste que ceux de la veille, entraînait les quatre voyageurs vers le lac de Retzow.

Seulement, malgré les six vigoureuses bêtes qui le traînaient, on était condamné à se maintenir à une certaine lenteur, la neige continuant à tomber et s'épaississant de plus en plus.

Enfin, on arrivait au lac, deux guides armaient les avirons et le bateau s'éloignait du bord, gagnant l'île, qui n'apparaissait maintenant au loin que comme une grosse tache blanche.

Jusqu'au sang, M. de Prévannes dévorait ses ongles, tant lui semblait cruel le temps qui le séparait encore de la vérité.

Enfin, il traversa la maison double, permettant à peine à ses compagnons de s'y arrêter.

—Mais venez !... Mais venez donc !... ne cessait-il de répéter, les entraînant vers le fond du parc.

Et sous la persistante ondée blanche, dans la neige jusqu'aux genoux, il gagnait l'entrée du labyrinthe, contournant la pièce d'eau gelée.

—Là ! C'est là ! dit-il d'une voix qu'étranglait l'émotion, montrant au docteur la place où il s'était assis la veille, le banc qui était maintenant couvert d'une épaisse couche blanche.

—Là ! Là ! répétait-il, sur l'arbre qui est contre le banc.

—Mais... il n'y a pas d'arbre, fit le père Auguste, voyons, mon capitaine ! Rendez-vous donc compte que le banc est isolé ! Il n'y a pas d'erreur...

Charles et l'inspecteur se regardaient.

—Une hallucination ! se disait le docteur.

—Un coup de folie ! pensait le père Viaume.

Justin Bréjon ne disait ni ne pensait rien, par cette raison que le visage affreusement contracté de son capitaine lui poignait le cœur.

—Mais enfin ! commença M. de Prévannes.

Et l'on sentait une féroce fureur gronder dans le cœur de Maurice, fureur contenue encore à grand'peine !

—Maurice, lui dit doucement le docteur, tout ému, lui aussi, de l'atroce souffrance que subissait son ami, fais-toi une raison, je t'en conjure ! Tu nous annonces un arbre à une place de... Un arbre marqué d'un F et du commencement d'une autre lettre que tu as pris pour un M... Bien ! mais, rends-toi compte, je t'en supplie, qu'il n'y a pas d'arbre et par conséquent... pas de lettre.

—C'est vrai. C'est exact... fit le malheureux, se tordant les mains.

—Vous vous êtes peut-être trompé, intervint le père Auguste, c'est à une autre place, sans doute... dans ces diables de parcs, il y a des centaines de places pareilles.

—Non, persista à répéter M. de Prévannes, c'est bien ici.

Un nouveau regard s'échangea entre le policier et M. Minières.

Il était inutile de continuer à insister devant cette précision indiscutable.

—C'est bien ici, reprenait Maurice, voici d'autres arbres, des sapins... tenez... ces trois énormes, que j'ai bien remarqués, et qui me servent de point de repère... ces quatre bouleaux également.

LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Je les ai comptés... hier... Tenez ! J'ai même fait avec mon couteau... une marque...

Il s'arrêta... Cette marque, dernier indice, il la cherchait inutilement encore... Le bouleau se trouvait bien là... Un brin de bois énorme, et d'une envolée superbe, d'un seul jet... Mais sur une large place, l'écorce, sous les atteintes du temps et du froid, avait éclaté et tout un large espace manquait, laissant voir le bois et son fil...

Ce déchet de l'écorce n'avait même pas l'air d'être récent... Il paraissait remonter à une époque reculée.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le pauvre être, est-ce que je deviendrais fou ?

Depuis un long moment déjà Charles Minières et l'inspecteur se posaient cette question et y avaient déjà répondu.

Cependant, pour la forme, le père Viaume crut devoir demander à M. de Prévannes :

—Mon capitaine, il ne faut jamais se buter à une idée... Vous pouvez vous tromper... Voulez-vous que nous cherchions ailleurs ?

—Non ! non ! C'est inutile, répondit Maurice d'un ton navré, tandis que, le long de son corps, ses deux bras retombaient désespérément. Non ! c'est inutile... Je ne me trompe pas... Je suis bien certain que c'est ici !

Rien à répondre, n'est-ce pas ?

Le père Viaume avançait la lèvre inférieure et d'un coup sec rentrait son cou dans ses épaules.

—Au bateau, fit Maurice, retournons vite au bateau... Ce temps est épouvantable et c'est bien inutilement que je vous ai fait faire une course insensée. Allons vite, retournons.

Et d'un pas rapide, se courbant pour faire tête à l'ondée de neige, toujours aussi épaisse, il partit.

Charles Minières le suivait avec peine. Le père Viaume trottinait à côté de lui. Justin Bréjon, rageant et sacrant, arrivait en tempête.

—Ne le quittons pas, grand Dieu ! s'écria le docteur, j'ai peur qu'il ne se tue.

—Moi aussi, souffla l'inspecteur, la lueur de la folie flambe dans ses yeux.

La traversée du lac, le retour s'opéraient comme la veille, mais sous une rafale carabinée et une aveuglante tourmente.

Ce déluge de flocons, qui ne cessaient de tourbillonner et bornaient l'horizon à quelques mètres, fut cause d'une subite surprise.

M. de Prévannes et ses compagnons n'eurent pas plus tôt mis pied à terre qu'ils se virent entourés soudainement par une escouade de casques à pointe, armés de fusils, baïonnette au canon.

Ces casques étaient commandés par une casquette plate, l'épée nue, laquelle, de la gutturale voix que l'on sait, commanda :

—*Halt !*

Impossible de faire un mouvement, d'essayer d'une résistance quelconque, de chercher son salut dans la fuite.

—*In namen des gnesetzes.* Au nom du droit.

En même temps, l'officier touchait légèrement l'épaule de Maurice du plat de son épée.

—Voilà le bouquet ! grogna le père Auguste.

—Pincés par les têtes de pioche ! fit en sourdine Justin Bréjon.

A cet instant, d'un petit traîneau à un cheval qui bride abattue accourait, descendit un nouveau personnage, également coiffé du casque à pointe.

Les soldats portèrent les armes, l'officier salua militairement.

Et le nouveau personnage s'avança, disant en français, avec un odieux accent germanique :

—Ché zouis le kreizdirector te Rozen. Et au nom de l'emberreur ! che arrête !

—Vous avez une raison, un m... mandat d'amener, demanda posément Maurice, qui, à l'approche du danger, avait recouvré tout son sang-froid.

—Che n'ai rien à fus tire... bur l'insdant. Foilà !

Il était petit, barbu, moustachu, portait un lorgnon à verres fumés et semblait tout gonflé de son importance.

En même temps le kreizdirector donnait des ordres.

Le cocher du grand traîneau était remplacé, M. de Prévannes et ses compagnons y prenaient place, puis l'escorte à pied entourait le véhicule, dont l'attelage se mit au pas.

Le fonctionnaire adressa à mi-voix un mot à l'officier et celui-ci, brutalement, en allemand, put répondre, M. de Prévannes avait employé cette langue :

—Et silence ! le premier qui dit un mot, je le mets à pied...

—Mais enfin, protesta M. de Prévannes, on n'arrête pas ainsi des gens paisibles sans motif et sans cause... nous avons des passeports.

Se retournant, le kreizdirector sourit d'un air malin, et, cette fois, daigna répondre :

—Che les gonnais fos bassebordes !

Il n'y avait plus qu'à s'incliner.

La nuit tombait promptement.

Fort heureusement, la neige cessait, mais un froid vif se faisait à nouveau sentir.

On atteignait ainsi un petit village, et, devant une maison carrée, au commandement de *Halt*, l'escorte, les traîneaux s'arrêtèrent.

—*Absteigne* (descendez), cria l'officier, qui, de méchante humeur, n'avait cessé, durant tout le trajet, de gourmander ses hommes.

Et Maurice et ses trois compagnons furent poussés dans l'intérieur de la maison.

Une grande salle, une table, un poêle chauffant dru, une lampe à pétrole.

M. de Prévannes remarqua trois ou quatre bancs rangés les uns devant les autres.

Sur les murs un planisphère céleste, un autre terrestre.

C'était une salle d'école.

Le sous-préfet s'assit devant la table invitant l'officier à prendre place auprès de lui.

Les soldats groupèrent leurs quatre prisonniers sur un rang et l'interrogatoire commença.

—Fus tides que fus affez tei basse-bordes !

—Oui ! répliqua M. de Prévannes, ouvrant sa pelisse et sortant son portefeuille.

—Tenez !

Le passeport fut sorti et présenté.

Pour la facilité du récit qui va suivre, nous supprimerons l'assommante prononciation, autrement dit le hachement de paille du sous-préfet, que la satisfaction ressentie par sa haute mission faisait craquer dans sa peau.

—Oui, ajouta-t-il avec un petit sifflement ironique, voyons le passeport.

Et le dépliant avec une importance théâtrale, tapant sur le papier. il se mit lentement à lire :

—Maurice Durand, c'est étonnant comme il y a des Français qui s'appellent " Durand ", vous êtes ingénieur... ingénieur militaire ?... non... ingénieur civil... c'est très bien... Vous êtes chargé d'une mission scientifique... par une Compagnie.

—Oui, monsieur.

—Vous parlez très bien allemand, pour un ingénieur... Et votre ami parle-t-il l'allemand ?

Charles Minières répondit d'un signe de tête négatif.

—Bien. Vous avez aussi un passeport ?

—Oui, monsieur.

—Donnez-le moi, je vous prie.

Le docteur tendit la pièce.

Le kreizdirector n'eut pas plus tôt jeté les yeux dessus qu'il partit d'un long éclat de rire.

—C'est étonnant, s'écria-t-il, il s'appelle aussi Durand... Le second qui se nomme Durand !

Et il traduisit sa fine plaisanterie tudesque pour que l'escorte, l'officier, personne n'en perdit une goutte.

Et les soldats, l'officier, tout le monde se tordit, se gondolant, jusqu'à M. le kreizdirector lui-même.

Et bien longue eût pu être l'hilarité de toute la bande, si l'officier n'avait tapé du pied, reprenant subitement son flegme, et braillant du fond de la gorge :

—*Roufgepasste !* Garde à vous !

Les crosses claquèrent sur le sol, en même temps que les talons de bottes, et le peloton retomba dans sa muette impassibilité.

—Alors, reprenait le sous-préfet, vous vous appelez Durand, vous aussi... Et également, vous êtes ingénieur... civil... C'est très bien !... vous êtes parents peut-être ?

—Nous sommes cousins, répliqua M. Minières.

Par-dessus ses lunettes bleues, le director lança un regard oblique :

—C'est drôle... Tout ce qu'il y a de plus drôle !... Vous n'avez pas entre vous le moindre air de famille...

—Croyez vous qu'il se paie notre fiole ! murmura Justin Bréjon, qui, au régiment, avait pris des notions d'argot parisien...

Un soldat le bourra d'un coup crosse et Justin se tut.

—Je ne demande pas le passeport des deux autres, continuait le sous-préfet. Ils s'appellent peut-être aussi Durand... Vous êtes sans doute une famille ?

—Inutile de répondre, tous les quatre ils voyaient parfaitement qu'ils étaient pris et bien pris et que M. le kreizdirector s'amusait beaucoup et voulait prolonger longuement cette excellente plaisanterie.

Il finit par y mettre un terme, cependant.

—Eh bien ! dit-il, arrondissant sa bouche barbue, en un très gracieux sourire, vous allez voir comme tout va s'arranger, et facilement, et promptement.

S'adressant à Maurice :

—Je ne vous demande qu'une simple petite formalité et immédiatement je vous mets en liberté, vous et vos compagnons.

Et en allemand, espaçant ses mots, il dit à M. de Prévannes :

—Vous allez me répéter ceci :

" Monsieur le kreizdirector, je vous donne ma parole d'honneur

Meres, les médecins vous diront que presque la moitié des maladies des enfants sont causées par les VERS et que les **CREMES CHOCOLAT DE DAWSON** sont le meilleur remède contre les **Vers.** Se vend partout. 25c LA BOITE

que je me nomme effectivement Maurice Durand... ainsi que mon cousin Charles... Que nous sommes tous deux ingénieurs... et que moi je ne suis pas un officier."

---Oh ! la vieille canaille, fit à mi-voix Justin, la vieille potence !

Ce qui lui valut dans les côtes un second coup de crosse, plus violent encore que le premier, lequel lui arracha un volontaire "ahie" de douleur.

Mais en même temps, regardant bien en face le soldat qui l'avait frappé :

---Toi, fit-il, hochant nerveusement la tête, si nous *aurions* chacun notre lingot, et si nous *serions* tous les deux, bouche à bouche, ---le lecteur est prié de traduire,---tu ne ferais pas tant le malin, va !

---La paix, Justin, commanda Maurice.

Puis, répondant au fonctionnaire :

---Monsieur, je ne puis faire ce que vous me demandez.

---J'en suis bien sûr ! ricana le kreizdirector.

Le menaçant alors d'un mouvement de tête :

---Vous reconnaissez alors que vous êtes officier français ?

---Oui, monsieur.

---Que vous êtes un espion !... déguisé, vous disant ingénieur ?

Le rouge de la honte monta au front de Maurice et l'indignation lui coupa la parole.

---Vous en avez menti, cria-t-il d'une voix vibrante, et vous le savez bien !

Le kreizdirector ne bondit nullement sous l'insulte et se contenta de hausser les épaules.

---A qui ferez-vous croire, dit-il, qu'un officier français voyage dans le duché de Posen, sous un faux nom, avec un faux passeport, accompagné d'une suite de trois personnes, munies également de faux papiers, et que ce n'est pas pour espionner qu'il se promène en Allemagne ?

---Cela est, cependant.

---Personne ne voudra l'admettre... Vous feriez bien mieux de le reconnaître.

---Je vous répète que c'est absolument faux.

---Un officier allemand, pris dans les mêmes conditions, l'admettrait sans difficulté.

---C'est possible, répliqua sèchement M. de Prévannes, mais c'est que les Allemands et les Français ne comprennent pas l'honneur de la même façon.

Cette fois, le sous-préfet se fâcha tout rouge.

---Nous ne sommes pas ici pour discuter, fit-il. Vous êtes pris et bien pris... Vous comparaîtrez devant un conseil de guerre qui vous jugera et vous condamnera, j'en suis certain.

---C'est possible... C'est même probable... Mais il condamnera un innocent.

Le fonctionnaire reprenant son interrogatoire.

---Votre véritable nom ?

---Maurice de Prévannes.

---Votre grade ?

---Capitaine au 12e dragons, en garnison à Nancy.

Le visage du sous-préfet exprimait maintenant une joie sans mélange.

---Et quel est le motif qui vous a amené dans le grand-duché de Posen ?

---Des motif d'ordre personnel, des motifs absolument particuliers.

De plus en plus narquois, le kreisdirector demanda :

—Voulez-vous avoir l'obligeance de me les faire connaître ?

---Cela m'est matériellement impossible.

---Cela va de mieux en mieux.

—Mais vous ne voyagez pas avec ce que vous avez sur le corps. Vous possédez des bagages ?

---Oui.

---Où se trouvent-ils ?

---Chez le comte de Malthen.

---A Lekno ?

---Oui, au château de Lekno.

---C'est bien ! On s'assurera que c'est la vérité.

Désignant alors M. Minières :

---Et celui-là ? Est-il officier ?

---Non... médecin-docteur.. c'est un ami à moi, un ami d'enfance.

Le sous-préfet ne prenait même pas la peine d'interroger les deux autres, les jugeant des seigneurs de moindre importance, de simples comparses.

---C'est bien ! dit-il, se levant. Je vous maintiens en état d'arrestation... Je vais vous laisser ici avec vos compagnons. On vous fera du feu... Vous vous ferez servir à dîner... A une condition, c'est que vous me jurerez sur l'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper. Autrement, je vous enfermerai en prison, sans feu, vos compagnons et vous... Les nuits sont très froides. Voyez si vous voulez leur imposer ces privations et ces souffrances.

---Je vous jure sur l'honneur que je ne tenterai pas de m'évader.

Il avait levé la main.

Le kreisdirector pouvait être bien tranquille, dormir sur ses deux oreilles. Il était bien certain de retrouver son prisonnier le lendemain matin à la même place.

Dans la salle de l'école, où se passait cette scène, des soldats apportaient des bottes de paille.

D'autres arrivaient avec un chaudron contenant une soupe au lard, des pommes de terre, des choux, de quoi se sustenter amplement.

Puis le sous-préfet se retirait et les prisonniers demeuraient seuls.

Maurice, maintenant, s'excusait auprès de son ami Minières, du père Auguste.

---Bah ! fit ce dernier, ils ne nous avaleront pas tout crus.. Ils ont beau avoir la dent dure, ils ne viendraient pas à bout de ma vieille carcasse... Ne vous mettez donc pas en peine de nous, mon capitaine ; il ne nous arrivera pas grand'chose. Mais... c'est vous... vous qui n'allez pas y couper ; vous ne vous en tirerez pas, j'en suis sûr, à moins de plusieurs mois de forteresse.

Charles serrait les mains de son ami.

Pendant que Justin arrangeait les bottes de paille et que M. de Prévannes y mettait la main lui-même, le père Auguste s'approcha du docteur et lui adressa un imperceptiple signe, lui montrant ainsi qu'il avait à lui dire quelque chose en particulier :

—Voulez-vous que je vous confesse une chose, fit-il tout bas à l'oreille de M. Minières, eh bien ! je suis satisfait de ce qui se passe.

---Hein ! vous dîtes ?.. répliqua le docteur tout saisi.

---Je m'entends... Eh bien ! oui ! Je ne suis pas fâché de cette tuile.

—Comment ça ?

—Eh bien ! parce qu'elle va faire diversion !... qu'elle va occuper ce malheureux jeune homme... Parce qu'autrement... je crois, je suis tout simplement persuadé qu'avant huit jours, en présence de l'insuccès de nos recherches, il se serait fait sauter la tête... Voilà mon opinion !...

Après le frugal mais substantiel souper, les prisonniers bourraient le poêle de combustible et s'étendaient sur leurs bottes de paille...

Le docteur surtout n'en pouvait plus, il tombait littéralement de fatigue.

Mais il était bien difficile de fermer l'œil avec le train que faisait l'escorte.

—Je ne sais pas ce qu'ils ont, fit Charles Minières, mais je crois qu'ils entonnent à tire-larigot de la bière et de l'eau-de-vie et qu'ils sont en train de se pocharder.

Les casques à pointe, en effet, criaient, tapaient, chantaient, faisaient ripaille, ainsi qu'un sabbat du septième enfer.

Puis les chants et les heurts devinrent moins bruyants, et au bout de deux ou trois heures, ils s'étaient tout à fait éteints.

La porte s'ouvrit alors, et la face glabre de Conrad apparut sur le seuil.

Le valet de chambre paraissait effaré.

—Vite ! vite ! Ils sont ivres-morts !... J'ai eu assez de peine. Partez... Il y a un traîneau attelé, des fourrures, et il vous conduira jusqu'à la frontière de Pologne.

—Partez, monsieur Viaume, dit Maurice au vieil inspecteur. Il est parfaitement inutile de vous faire faire plusieurs mois de forteresse... Cela ne nous servirait de rien.

—Vos bagages sont dans un traîneau de suite, fit encore Conrad, mais dépêchez-vous, messieurs... dépêchez-vous... Je vous en supplie !

—Toi, Charles, reprit M. de Prévannes, tu vas également partir.

—Mais...

—Pas de mais... Inutile aussi de te faire coffrer. Je ne te le demande pas. Je l'exige... et Justin va t'accompagner.

—Moi ! s'écria le brave garçon, furieux. Jamais de la vie !

—Je le veux et je te l'ordonne !

—Jamais de la vie que je vous réponds, mon capitaine... Justin Bréjon reste avec vous... Et inutile d'en plus parler... Autrement je me mets à crier : "Au feu !" et je parviendrai bien à replacer sur pied les têtes de pioche, quand ça devrait être à coup de bottes !...

—Alors, reste, puisque tu le veux. Mais vous... partez...

Le père Viaume serrait les mains du capitaine. Le docteur embrassait à diverses reprises son ami.

—Ah ! comme M. le comte sera furieux quand il va apprendre tout cela ! s'écriait Conrad. Monsieur de Prévannes, vous devriez partir.

—Je croyais, fit Maurice avec hauteur, vous avoir dit que j'avais engagé ma parole d'honneur.

Quelques instant plus tard, il ne restait plus dans la salle d'école que le capitaine de Prévannes et son ordonnance Justin Bréjon.

Le lendemain, Maurice et Justin étaient conduits en traîneau jusqu'à Rogasen, où par le chemin de fer, ils étaient dirigés sur Posen.

Là, ils passaient devant une commission militaire et étaient condamnés pour espionnage patent à six mois de forteresse...

Et sans conteste, sans espérance, la malheureuse Fabienne, réintégrée à Retzow, demeurait dans les mains du comte de Malthen.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

ZORKA

I

—Maman !... J'ai faim !...

Traînante et pleurarde, la pauvre petite voix qui réclamait ainsi la pâtée.

—Ben oui ! fit la mère qui tenait la p'tiote par la main, tiens-toi tranquille... Tout à l'heure !

Un froid humide, une petite pluie fine, pénétrante, giclait depuis la veille, rendant le pavé gras, glissant.

Noyés dans la brume, les becs de gaz clignotaient au milieu de cette buée opaque et l'on peinait sur les étroits trottoirs, on glissait sur cette crotte très sale.

Les rayons d'une boutique éclairèrent la tête de l'enfant.

Jolie, cette petite, un peu pâlotte, n'ayant pas toujours son saoûl, sûr ; mais propre, bien soignée, tout comme la mère, une malheureuse qui marchait d'un pas lent, sous l'ondée.

La pauvrette trébuchait parfois, ses petits pieds n'étaient pas bien solides encore, alors, de l'autre main, elle se raccrochait au tablier de sa mère, puis reprenait son aplomb et sa marche pour recommencer à osciller quelques pas plus loin.

Et quand elle se rattrapait aux loques maternelles, d'un ton très doux, habituel, la maman, sur un diapason dolent, un son de voix trahissant de constantes douleurs :

—Tiens-toi un peu, donc, Marthe !

Gentilly n'est pas bien joli le jour, mais dans le noir, il est plus minable encore.

Les trottoirs sont étroits, les rues mal tenues, les maisons sales. On dirait que là, déjà, l'on sent le voisinage de ce misérable Bicêtre, le grand cloaque, le terminus des dégradations humaines et de toutes les misères.

La mère et l'enfant, sous cette bruine sans arrêt, remontaient la grande rue de Gentilly.

Il pouvait être sept heures du soir, un bien triste soir du commencement de l'hiver.

—Maman !... J'ai faim !...

La mère tira, impatientée, la petite d'un coup sec, répétant son " Ben oui ! Ben oui ! " d'une voix légèrement gutturale.

Elle ajouta même :

—Tout à l'heure ! espérant calmer l'enfant par cette promesse.

Puis, nerveusement, elle l'enleva, la mit à bras, et l'embrassant longuement, tandis que deux grosses larmes roulaient à cette même place où il en avait déjà coulé tant d'autres, elle murmura, après une seconde caresse, plus ardente encore que la première :

—Pauvre tiote !... C'est-y pas malheureux !...

—Maman ! J'ai faim !...

Oh ! souffrir, soi ! ça n'est rien encore !... Mais voir pâtir et languir la chair de sa chair, le sang de son sang,.. Voir ces lèvres adorées s'ouvrir béantes, en une plainte atroce, ces pauvres petites dents, si blanches, si belles, ces petites perles qui font votre orgueil et votre joie, et ne rien avoir à leur donner...

Oh ! oui, torture atroce !... Oh ! mères qui voyez les douleurs des vôtres, de ces chers petits êtres qui vous ont tant fait souffrir, qui vous ont arraché les entrailles, pour, un peu plus tard vous les tordre ainsi encore !... oh ! combien cruelles vos angoisses et vos larmes !...

—Maman...

—Ne dis pas ça ! tiens ! fit Sophie Lacoste, la serrant à nouveau avec fureur contre sa poitrine, ne dis pas ça !... Tiens !... si tu savais !...

—Je sais que j'ai bien faim, répéta la petite.

Il y a des juges, on a lu ça dans tous les journaux, qui ont eu fréquemment le courage de condamner une femme, un homme qui avaient arraché un pain de la devanture d'un boulanger.

Moi, juré, et vous aussi, n'est-ce pas, nous enverrons à la Nouvelle, et sans le moindre scrupule, celui qui prend l'argent qui ne lui appartient pas.

Mais un père, une mère qui *volent* pour donner à manger à leurs petits !... Oh ! ceux-là !... je ne sais pas, c'est peut-être une idée fausse .. mais je voudrais voir décorer ces héros de la misère, ceux-là qui ont eu le sublime courage de voler pour apaiser les cris de leur aimé !...

Quand j'ai soutenu cette thèse devant des gens qui, d'ailleurs, venaient généralement de fort bien dîner, ils m'ont affirmé que je disais des stupidités et que la loi ne pouvait admettre ces subtilités. Eh bien ! c'est vraiment grand dommage parce que la loi devrait bien s'occuper un peu plus de ceux qui crèvent la faim.

Toujours portant la petite, Sophie Lacoste essuya à diverses reprises ses yeux humides, d'un revers de main, et elle s'arrêta devant la boutique largement éclairée d'un boulanger

Elle passait la porte, lorsque la petite Marthe, se trémoussant, se fâchant, se mit à crier de sa voix plaintive :

—Maman... M. Berteuil, le boulanger, c'est là !

Elle le savait bien, la pauvre Sophie !... Mais le cœur venait de lui manquer au moment où elle passait devant ce seuil dont la seule vue lui causait tant d'angoisses. Oui, elle le savait bien, mais elle n'osait pas...

Dix pas plus loin, elle fit demi-tour, revint encore, repassa... et enfin, posant les doigts sur le bec de cane, se décida à entrer.

—Fermez la porte, gronda une voix rude, celle de la patronne, une grosse réjouie aux cheveux bruns pommadés et lissés et dont la santé semblait vouloir crevasser les pommettes rouges.

Derrière son comptoir elle trônait, très fière de son importance, faisant marcher une factrice et deux garçons qui, les bras nus, en tricot de coton, enfilaient de longues flûtes en des paniers d'osier.

Dans le magasin, plusieurs pratiques attendant leur tour.

Et la patronne, d'une voix sèche, pointue, répétait.

—Annoncez ! Un pain de quatre livres... première... six livres coupées... un rond, deux miches... Un pain fendu et deux flûtes. Trois boulots, deux polkas... huit sous à vous rendre, madame... Deux gruaux et une couronne... Mais dépêchez-vous donc !... Vous voyez bien qu'on attend...

La boutique se vidait, et Sophie Lacoste demeurait toujours là avec la petite Marthe, dont les yeux grandissants dévoraient les croûtes dorées et les mies blanches, et dont la bouche et les narines s'ouvraient pour respirer cette bonne odeur des farines et des pâtes dont son pauvre estomac réclamait une portion par d'affreux tiraillements.

—Qu'est-ce que vous voulez... m'ame Lacoste ?...

Ma foi, tant pis, on ne risque rien sans rien, après tout, et Sophie murmura d'une voix hésitante.

—Dame, oui,... tout de même... un pain de six livres...

La couperose de la boulangère tourna subitement au pruneau.

—Et de l'argent ?... Avez-vous de l'argent ?... Je ne puis pas vous faire plus longtemps crédit !... Vous devez bien me comprendre... C'est absolument impossible. M. Berteuil m'a déjà grondée avant-hier... Vous devez dix francs !.., Dix francs que je ne reverrai jamais...

Et si nous étions obligés de faire crédit à tous ceux qui ont faim !... Eh oui ! ça serait du joli, nous serions propres ! on pourrait mettre la clef sous la porte.

Un tressautement souleva les épaules de la mère !...

—Alors ! dit-elle entre ses dents, alors !... faut mourir ! faut crever !... Et la Tiote !... Elle crie déjà !... Alors !... à l'eau ! quoi !

—Mais, ma pauvre femme, répéta la boulangère s'agitant sur son siège !... je ne suis pas millionnaire, moi !... Je gagne ma vie ! Adressez-vous au bureau de bienfaisance !...

Marthe, comprenant bien que le pain était refusé, se mettait à fondre en larmes...

—J'ai faim ! maman. J'ai faim !...

Et la boulangère de s'agiter plus encore.

—Moi ! je préviendrai Berteuil que si ces scènes-là ça continuent, je ne tiendrai plus le comptoir !... Ça me tourne les sangs.

Cependant, elle prit un croissant de la veille qui traînait dans un coin, au milieu des miettes, et le tendant à la petite :

—Tais-toi, et mange, fit-elle.

—Merci, madame, balbutia la mère dont les sanglots contenus hachaient les paroles, merci.

La petite Marthe répétait " merci " en écho.

Oh ! bien banale, l'histoire de Sophie Lacoste.

Cinq ans auparavant, elle avait fait la connaissance de Jérôme Lacoste, un maçon de la Creuse, venu à Paris avec une bande de pays.

Sophie Brulart était orpheline, ravaudeuse, puis bonne à tout faire chez un marchand de vins... où Jérôme venait prendre ses repas.

La mère Brulart, une Alsacienne, très vieille, très cassée, faisait encore des ménages... Mais elle comprenait bien, elle-même, qu'elle n'irait plus longtemps.

Jérôme et Sophie s'étaient convenus et vite bâclé le mariage.

Jérôme ne se soûlait jamais... Une goutte, avec les copains, jamais plus... Un zanzibar, pour ne pas se faire remarquer et se conduire comme tout le monde, et c'était tout.

Jamais, avec ça, un mot plus haut que l'autre. Et quand la petite Marthe était venue au monde, une grande joie !...

Et le gentil ménage !... Avec le constant travail et de l'ordre, les jolis meubles en noyer ! Du linge blanc, de la faïence à coqs... Le bien-être...

Agence **PILULES DE CELERI DE DAWSON** aux Etats-Unis, W. B. McDONALD, 2799 N. Robey St., CHICAGO, Ill.

Ils n'en demandaient pas plus, et beaucoup, très justement, enviaient leur sort.

Et puis, le malheur.., En se forçant sur un cric, Jérôme avait senti, comme quelque chose qui, en lui, se déchirait... Un effort... Une lésion interne... Et depuis... Trois jours, quatre, par semaine, il demeurait là, inerte, sans travailler, parfois même d'un dimanche à l'autre.

Alors, ç'avait été la débâcle !...

Promptement filés, les quelques sous d'économie... le linge, l'armoire à glace... le bon matelas... l'inexorable loi de la nature... la faim de chaque jour, que nul ne peut enfreindre.

Seule, la blanche barcelonnette de la petite Marthe avait été épargnée.

Et il y avait bien des jours déjà que Sophie ne portait plus à la main gauche ce simple jonc d'or qui a procuré tant de joies, de déceptions, tant de désespoirs et de chagrins à celles qui l'ont rivé au doigt.

Maintenant, qu'allait-elle faire ?

Tendre les mains sous l'ondée, à travers les rues et les places ?...

Jérôme ne travaillait plus depuis dix grands jours... oh ! oui ! si elle avait été seule !... oh ! c'eût été vite réglé ! Elle aurait bien trouvé du travail, elle se serait placée ! Mais Jérôme ! Ce pauvre être ! Il réclamait des soins ! Et Marthe, donc !

Eh bien ! oui ! Elle mendierait ! ça serait dur ! oui ! mais elle le ferait pour son enfant et pour son homme ?

Qui oserait la blâmer ?

Que ceux qui ont connu la faim osent affirmer que de longs lambeaux de leur dignité ne sont point demeurés accrochés aux inexarables buissons de la route !

Désespérée, elle se retirait lentement, la tête basse, cherchant en elle une résignation et une force qu'elle ne pouvait y découvrir, lorsque la porte poussée par une main nerveuse, s'ouvrit en grand, livrant passage à une grande femme maigre, sèche, portant au bras un cabas en tapisserie.

La bouche de la boulangère s'arrondit en cul de poule.

—Bonjour, madame Florillon. Comment vous portez-vous, madame Florillon ?... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

La nouvelle venue était vêtue d'une robe de soie noire, reteinte, qui tire-bouchonnait autour de son long corps osseux.

Un grand nez, une mâchoire prognathe, des lèvres minces et des bandeaux plus poivre que sel.

—Ce qu'il me faut, glapit-elle d'une voix de crécelle, en agitant de grands bras et imprimant au cabas une véritable gigue, ce qu'il me faut !... Vous me le demandez, ma chère madame Berteuil ! Eh bien ! mes gruaux !... Les gruaux pour mes bijoux !...

—Comment ! On ne vous les a pas portés ?...

—Non !... Et il me les faudra pour demain matin, sans faute, car ce soir il est trop tard.

—Arsène, fit la boulangère à la factrice, vous ferez bien de ne pas recommencer, si vous ne tenez pas à passer la porte... je ne puis pas tout faire.

Mme Florillon, avec ses grands bras, son cabas et ses trémoussements, barrait tout le passage.

C'est seulement durant la sèche réponse de Mme Berteuil que ses yeux tombèrent sur Sophie Lacoste et sur la petite Marthe.

—Oh ! s'écria-t-elle, la belle enfant !... Comme elle est forte !

Un tel éloge trouve toujours tout droit le chemin du cœur de la mère.

Et Mme Florillon de répéter encore :

—Comme elle est forte !... Quel âge a-t-elle ?

—Quatre ans, madame.

—On lui en donnerait au moins six... Veux-tu m'embrasser, mon bijou... je te donnerai un gâteau.

—Payez-lui plutôt un morceau de pain, madame Florillon, fit la boulangère. Elle ne mange pas tout son saoûl.

Les traits de Mme Florillon se contractèrent.

—Oh ! mon Dieu ! Est-ce possible ? Votre adresse... ma brave femme !... J'irai vous voir... En attendant, prenez ceci.

Et elle glissait un écu de cinq francs dans les doigts de Sophie Lacoste.

—Toujours charitable ! Toujours la même ! Mais vous n'en avez pas trop pour vous, ma pauvre madame Florillon !

—Que voulez-vous ! je suis comme ça !... Je ne dormirais pas tranquille.

Vivement sur un calepin, elle inscrivait l'adresse, tout en se faisant raconter la misérable histoire du maçon et de sa femme.

Puis, prenant la petite Marthe, elle la souleva, l'embrassa, l'admirant, la câlinant, et termina par :

—Allez vite porter ce que je vous ai donné à votre homme ! Et nourrissez-moi bien ce chérubin-là.

Et saluant de la main la boulangère :

—Surtout, mes gruaux pour mes bijoux demain matin, sans faute, il les leur faut pour leur café au lait.

Mme Berteuil eut un "hum" partant du fond du gosier, indiquant qu'elle avait un mot encore à dire.

Sophie Lacoste, tout émue, venait de sortir en comblant de bénédictions Mme Florillon.

La boutique était déserte.

Alors, à mi-voix, comme à regret, la boulangère demanda timidement :

—Puis-je envoyer demain toucher ma petite note ?

—Pas avant la fin de la semaine, répondit avec assurance la grande dame maigre.

—C'est que, je vous demande bien pardon, madame Florillon... c'est que...

Et alors la litanie habituelle : Très grand besoin d'argent... Une lourde fin de mois, M. Berteuil lui faisait des scènes à cause de l'argent qui ne rentrait pas...

—La fin de la semaine sûr...

—Alors je puis compter sur vons ?

—Parfaitement.

—Vous m'excuserez, n'est-ce pas, madame Florillon ?...

—Ah ! ma pauvre chère madame... Est-ce que je ne sais pas ce que c'est que les affaires ?... Avec mon institution est-ce que je n'ai pas les mêmes peines ! Mais... les parents, pour payer... ça se fait tirer l'oreille...

—Oh ! je pense bien.

Et Mme Florillon se retirait.

Elle longeait le trottoir et s'arrêtait une centaine de mètres plus loin à un établissement de boucherie.

—Vous n'avez donc pas reçu ma commande ? demanda-t-elle avec un hautain mouvement de tête, à une petite maigrichonne qui, en tablier blanc, tirée à quatre épingles, se tenait dans une étroite cage en verre éclairée par un bec de gaz.

—Pardon, madame Florillon... je vous demande bien pardon... mais c'est que, on vous a présenté la note... on a répondu que vous étiez sortie... Et alors... comme voilà plus de dix fois... enfin... nous prendrons tout au moins un acompte.

—C'est bien ! dit la dame en noir, accompagnant ces paroles d'un geste royal, vous serez soldée à la fin de la semaine... seulement...je vous préviens bien d'une chose... c'est que... si je n'ai pas ma commande demain matin à la première heure... je ne remets pas les pieds chez vous... j'irai chez Blatteries.

—Oh ! madame Florillon... vous ne ferez pas ça... Mais Blatteries... Blatteries sera bien plus regardant encore que nous... Et c'est lui, qui vous en collera, de la réjouissance !...

—Il ne me collera rien du tout... Et il me donnera de la très belle viande, ce que j'obtiens rarement de votre établissement.

—Mais, madame Florillon.

—C'est mon dernier mot, ma commande avant sept heures.

—Oui, madame Florillon.

La même scène, avec plus ou moins de variantes, se renouvela chez la fruitière, l'épicier, le marchand de charbons...

Mme Florillon devait de très grosses factures à tous les fournisseurs de son quartier, et dans l'intérieur de Paris, il en était hélas ! de même.

—C'est fini... C'est bien fini, murmura-t-elle, après une scène assez violente avec un nourrisseur, lequel lui refusa carrément, celui-là, de lui envoyer le lendemain matin sa provision de lait. Allons ! C'est fini !... Il faudra mettre la clé sous la porte... Cet animal d'Eugène peut bien dire... Enfin ! Ces reproches ne servent à rien... Et moi aussi, j'y suis bien pour quelque chose.

Et elle conclut par ces énigmatiques paroles :

—Si les cent sous que je viens de mettre à la loterie ne me rapportent pas un gros lot... je... suis... absolument... flambée...

Pour rendre hommage à la vérité, nous croyons devoir affirmer que la grande dame sèche employa un vocable beaucoup plus énergique.

Reprenant son allure de gendarme, elle quitta la Grande-Rue pour s'engager dans la rue de l'Eglise, et arriva bientôt devant un portail au-dessus duquel se lisait en lettres d'or ultra visibles :

INSTITUTION DE JEUNES FILLES

Encadrée de ces deux manchettes :

Langues étrangères. — Arts d'agrément

Puis au-dessous, en caractères encore plus importants :

Mme Vve Florillon.

Au moyen d'un passe-partout, elle avait ouvert une porte de piéton et entrait tout droit dans un petit parloir situé sur la gauche, où une méchante petite lampe à essence, éclairant comme un malheureux ver-luisant et fumant à plaisir, empuantissait toute la pièce.

—Quelle affreuse rosse que cette Léonie ! s'écria-t-elle rageusement.

Et elle appela :

Léonie, c'était la bonne, un souillon, mal peignée et sale, qui se

montra, insolente et maussade, en demandant d'une voix de rogomme :

—Qu'est-ce qu'il y a encore ?

—Il y a, répliqua patiemment Mme Florillon, que la lampe file, fume, et que ça infecte.

—Eh bien ! Il n'y a qu'à la baisser et ouvrir la fenêtre... V'là-t-il pas une affaire !...

—Est-il venu quelqu'un ?

—Parbleu !...

Et la servante indiqua des liasses de factures sur une petite table.

—Des factures et du papier timbré !... Ça pleut ! ici, en averse !...

—Vous êtes une insolente !

—Ça oui !... Mais commencez par me payer les dix mois de gages que vous me devez, et alors vous prendrez le droit de me flanquer à la porte.

—En attendant... Sortez...

" Voilà ce que c'est que de ne pas payer ses domestiques, fit l'institutrice. Oh !

—Eugène ! Eugène !

Elle s'arrêta... et se tapant la poitrine :

—Quand je répéterai : " Eugène ! Eugène ! " Ça ne servira de rien... Parce que je pourrais ajouter : Clémentine ! Clémentine !

Au même moment, un coup de sonnette violent, strident, fit tressaillir Mme Florillon.

—Qui diable peut sonner comme ça ? Ça ne peut être que ce polisson.

Et elle alla elle-même ouvrir, certaine que Léonie ne se dérangerait nullement pour lui éviter cette peine.

En ouvrant la poterne, elle se trouva nez à nez avec un grand garçon dégingandé, qui ne pouvait renier son origine, car il ressemblait trait pour trait, à Clémentine Florillon sa mère.

Il était vêtu d'un complet âgé, dont le drap élimé montrait la corde, et coiffé d'un chapeau mou d'un rouge passé.

Les chaussures qu'Eugène portait aux pieds démontraient surabondamment que si leur propriétaire ne nageait pas dans l'opulence, il trottait au moins depuis le matin dans la crotte.

—Te voilà vaurien ! bandit ! gredin ! misérable !...

—Oui ! maman !... Tout cela et bien d'autre chose encore... Mais laissez-moi vous embrasser.

—Jamais de la vie !...

—Allons !... Tu en meurs d'envie !... Qu'est-ce que tu deviendrais si tu n'avais pas un bécot à donner à ton pauvre Ugène ! Ton petit Ugène chéri !...

La mère Florillon, pour cette fois, ne se laissait pas attendrir.

Et au fruit de ses entrailles, étendant la main, puis repoussant ses effusions, elle avait positivement l'air de dire : *Vade retro !*

Celui-ci ne semblait nullement épouvanté par la froideur de ce maternel accueil.

Il avait pris une chaise, s'y asseyait à califourchon, roulait une cigarette avec la prestesse que ne peut donner qu'une grande habitude, puis frottant une allumette sur le fond de son pantalon il allumait et avalant une énorme bouffée de fumée de tabac :

—M'man ! dit-il tout tranquillement, donne-moi vingt francs.

Les longs bras de Clémentine Florillon s'affalèrent le long de ses côtes.

Et elle tenta bien un effort pour émettre un son quelconque, mais, étranglée par la colère et l'émotion, elle demeura absolument aphone.

Seconde bouffée suivie de la même demande.

—M'man... Vingt balles !... Vingt p'tites baballes... Si tu voulais m'en accorder cinquante, ça vaudrait bien mieux... Mais... Ton petit Ugène est bon prince !... Il sait que tu es gênée... Et il se contenterait de vingt malheureux francs !...

L'institutrice brandit ses deux bras osseux, comme pour essayer d'écraser son fruit sous le poids le plus violent des anathèmes mais celui-ci partit d'un éclat d'irrespectueux rire, en disant :

—Vrai ! M'man... T'es rudement drôle comme ça tout de même ! C'est bien dommage qu'il n'y ait pas de photographe dans la maison !...

—La guillotine t'attend !... Vilain gueux !...

—Mais non ! maman !... Et vous en seriez bien fâchée. Voyons ! Laissons tout cela ! Voulez-vous me donner vingt francs, oui ou non ?

—Jamais de la vie !... D'ailleurs, je n'ai plus rien !... Tu m'as tout pris.

—Je vous apporte un moyen de vous refaire, m'man !... Jai un tuyau !...

—Tu en avais aussi un samedi dernier... Et... Tu sais ce qui s'est passé !...

Quelques mots d'explication ne sont-ils pas nécessaires ?

Mme Florillon, institutrice et directrice de la maison d'éducation de Gentilly, s'était trouvé veuve de bonne heure avec un enfant unique, nommé Eugène qu'elle avait outrageusement gâté.

Ce n'était pas une méchante femme, à proprement parler... Une faible, se laissant aller au courant des événements, et n'ayant ni dignité, ni principes.

Eugène était arrivé à vingt-cinq ans en faisant le désespoir de sa mère, rôle qu'il avait du reste consciencieusement rempli depuis qu'il possédait l'âge de raison.

Commis en nouveautés, courtier marron, il avait fini par déclarer un beau matin à l'auteur de ses jours que le métier de book-maker était le seul qui pût lui convenir. Homme de cheval, homme de courses, sportsman... Tel était son avenir.

Et il s'était mis tout simplement à disposer des minces capitaux que sa mère avait eu la faiblesse de lui confier, pour ponter et parier à tort et à travers, et à risquer de fortes sommes.

Le malheur avait voulu qu'une brillante réussite couronnât, dès le début, ses laborieux efforts.

Il gagnait, gagnait, à tous les coups et empochait de très gros bénéfices.

La maman Florillon nageait en plein ciel.

Eugène menait une vie de patachon, roulait carrosse et commettait les cent dix-neuf coups.

Ce n'était pas tout... Eugène avait inoculé à sa chère maman la fatale passion du jeu.

La mère Florillon s'était mise à ponter sur les favoris et son jeu lui rapportait également, en commençant, une fort jolie réussite.

Hélas ! Le revers de la médaille se montrait promptement, à la maman et à son fils... Et alors, la déveine noire, persistante, sans temps d'arrêt, et justifiée par deux enragés et aveugles joueurs qui s'obstinaient à courir après leur argent.

Et enfin, Mme Florillon avait tout risqué, tout perdu et avait fini par dégringoler jusqu'à cet état lamentable dont nous venons de tracer un léger raccourci.

Les fournisseurs perdaient patience. Elle devait partout et était à la veille, ayant épuisé tous les atermoiements et toutes les lenteurs de procédure, d'être saisie et vendue.

Et c'était à ce dernier moment, en cette crise suprême, que son Eugène venait encore lui demander vingt francs ! Alors que le samedi précédent il avait râclé le fond de la bourse de sa mère, possédant, affirmait-il, comme toujours, un exquis *tuyau* qui devait lui rapporter une véritable fortune !

Le cheval au tuyau était arrivé bon dernier, et l'institution vendue, le fils et la mère se trouveraient sans la moinde ressource, sur le simple pavé... C'est-à-dire dans la plus noire des misères.

—Alors, tu me refuses, maman ?

La veuve Florillon se serait bien laissé tenter, car elle était devenue tout au moins aussi joueuse que son fils... Mais elle ne possédait plus vingt francs. Tout au plus restait-il quelques pièces de très menue monnaie dans le fond de sa bourse.

—Alors ! soupira Florillon fils, rien à gratter !... C'est triste, parce que le tuyau d'aujourd'hui est sûr... C'est pas un tuyau d'occasion comme celui de samedi... Celui-ci, c'est un tuyau tout neuf.

—Mais, entêté mulet ! Puisque je te dis que je n'ai plus le sou !

—Rien à mettre au plan ?

—Tu as tout pris. Tu...

Un coup de sonnette, bien léger, coupa la parole à Mme Florillon.

Eugène se levait dans l'intention d'aller ouvrir, mais l'institutrice y fut elle-même en disant à son fils :

—Entre là, et ne bouge pas. Tu as bien compris ?

—Mais, maman.

—Je n'ai pas le temps de te fournir des explications. Entre là et tiens-toi tranquille.

Pour plus de sûreté, elle poussa un verrou à la porte par laquelle sortait son enfant chéri, et ceci fait, elle courut à la petite entrée.

Et un homme enveloppé d'un ample macfarlane, son collet relevé, un chapeau de feutre rabattu, se faufila par l'entre-bâillement, en disant d'une voix blanche et éteinte :

—Bonjour, madame.

—Donnez-vous la peine d'entrer.

L'arrivant, une fois dans le petit parloir, baissa son collet, releva son chapeau et laissa voir l'impassible et rasé visage de Conrad, le valet de chambre, ou pour dire plus vrai l'âme damnée du comte de Maithen.

Que venait faire cette canaille chez l'institutrice ?

Promptement nous allons le savoir.

Conrad avait jeté autour de lui un inquisitif regard circulaire, puis il avait demandé à la veuve :

—Eh bien !

Celle-ci répondait aussitôt, avec un léger hochement de tête :

—Dame ! Je ne sais pas trop encore. Mais je pourrais tout de même bien avoir votre affaire.

—Une affaire sûre ? Sans ennuis possibles !

—Absolument.

—Ah ! Voyons cela ?

Mme Florillon ne se pressa pas de fournir le renseignement demandé.

Agence BAUME RHUMAL aux Etats-Unis : G. Mortimer & Co, 24 Central Wharf, Boston, Mass.

Elle se livrait à de secrets calculs, guignant son interlocuteur par le coin de l'œil.

—Je suis toute disposée à vous fournir les renseignements que vous me demandez, mais, avant tout, je voudrais bien voir la couleur de votre argent. Parce que, voilà longtemps que vous me faite trimer, que je cours pour trouver ce que vous désirez, à droite et à gauche. Et pas de braise...

—Je vous ai dit que ma maîtresse ne marchanderait pas. Que la fantaisie qu'elle veut satisfaire serait princièrement payée...

C'est donc à laisser ou à prendre, songez-y bien et je ne reviendrai pas là-dessus, de plus, toutes ces paroles sont inutiles... M. Conrad, à l'occasion singeait merveilleusement son maître. Nous savons parfaitement à quoi nous en tenir. Vous avez besoin d'argent. Votre situation est à bout de ressources. Inondée de papier timbrés. Vos fournisseurs se refusent à vous continuer leur crédit. Osez dire que je suis dans l'erreur.

—Mais, balbutia la veuve, qui a pu vous dire ?

—Peu importe. Je sais ce qui est, et suis au courant. Voilà tout... maintenant, reprenons. Vous voyez bien que je suis au courant. Inutile, donc, de jouer au plus fin avec moi. Quelle somme vous faut-il pour vous sortir de peine ?

—Mais, trois ou quatre mille francs...

Le cœur de Mme Florillon tressautait d'espérance.

—Eh bien ! faites-moi connaître le renseignement que vous avez à me fournir, et je verrai s'il y a lieu de vous les avancer sur la commission que vous auriez à toucher, dans le cas où aboutirait l'affaire qui nous intéresse.

Très rouge était devenue la veuve.

Elle agitait ses grands bras et ses longues jambes, et s'était mise à souffler comme un phoque.

Etaient-ce les dernières révoltes de sa conscience ? Le remords ? L'appât du lucre ?

—Voilà, finit-elle par répondre, tout près d'ici, dans le quartier. Une petite fille de quatre ans. Une enfant superbe ! On lui en donnerait bien six. Des ouvriers réduits à la dernière misère. La mère sanglotait, tout à l'heure encore, ne pouvant plus donner de pain à son enfant...

—Et puis... ces gens-là peuvent sortir de peine...

—Impossible. Le mari, santé perdue, ne pourra jamais se remettre au travail. Et ils n'ont rien ! Plus rien ! La boulangère leur refusait tout à l'heure crédit devant moi. Et alors... j'ai payé pour elle, lui ai donné cent sous, pris son adresse. Et pas plus tard que demain, je verrai la mère.

M. Conrad se consultait.

Sans doute ces renseignements lui semblèrent satisfaisants, car il sortit un portefeuille de sa jaquette, et dépliant trois billets de mille francs, les étala sur la table, à sa portée, en disant du bout de ses dents à l'institutrice :

—Signez-moi ça.

La veuve s'était mise à trembler de joie. Elle bredouillait, ne trouvait ni papier, ni encre, puis après les avoir en mains :

—Comment faut-il libeller ce reçu ?

—Ecrivez.

Et il dicta :

" Reçu la somme de trois mille francs de M. Edouard Barclay, homme de confiance de Mme la marquise de la Tournelle, sur une commission de dix mille francs."

—Signez... Mettez la date. Et c'est tout.

Mme Florillon ne tenait plus en place, les papiers bleus qu'elle venait de s'approprier lui grillaient littéralement les doigts.

M. Conrad s'étant levé se disposait à prendre congé.

—M. Barclay, dit-elle encore, arrêtant Conrad sur le seuil, avez-vous cent francs d'or sur vous, car, à cette heure, il me sera impossible de trouver de la monnaie, et je suis très pressée...

Bon prince, M. Conrad dit Barclay.

Il sortit de son gousset cinq louis d'or, et avec un royal geste, les déposa sur la table en disant :

—En français, nous appelons ça une carotte. Mais n'importe. Nous verrons si nous aurons à retenir cette misère sur le total de la commission.

Demain, à cinq heures du soir. Tâchez d'amener la mère et l'enfant... Parce que je suis pressé... Et que je n'ai pas de temps à perdre... Allons à cinq heures. Et concluons vite, si vous désirez palper les sept mille francs qui vous resteront dus... Au revoir, madame Florillon.

La veuve n'eut pas la force de reconduire Conrad.

Lui parti, la porte close, elle se laissa aller sur une chaise, portant les deux grands battoirs qui lui servaient de mains à son cœur pour en comprimer les douloureuses palpitations.

Un grincement.

C'était Eugène qui, ayant entendu retomber la porte d'entrée s'aventurait en douceur.

—Oh ! m'man, s'écria-t-il, je ne sais pas ce que vous avez pu dégoiser avec ce bel inconnu ; mais ce doit être un prince ou un grand seigneur quelconque, plus ou moins déguisé, à moins que ce ne soit le Père Eternel lui-même.

—Tais-toi ! Bandit !

La mère avait soigneusement caché les trois billets de mille francs. Mais les cinq louis demeuraient étalés, en évidence, sur la table.

—Mes vingt francs ! M'man. Vous ne pouvez plus me dire que vous n'avez plus le sou. Mes vingt francs pour ponter sur Polignac. Il est à trente-huit contre un, Polignac. Et l'on prétend que ce n'est pas fini et qu'il tombera à quatre-vingt. Et il gagnera. C'est sûr ! Il y a un coup.

—Tiens, fit la mère, incapable de se maîtriser devant l'appât du gain énorme que son fruit faisait miroiter devant ses yeux, en voilà quarante. Joue vingt francs pour moi. Mais si tu m'as encore trompée, tu pourras faire une croix sur la porte.

Ugène ne se le fit pas répéter par deux fois. Il empocha prestement les deux louis, et s'élança dans la rue, en disant à sa mère :

—A demain soir, m'man ! je vous couvrirai d'or, cette fois ! Vous verrez !

—Allons ! va ! garnement ! Et sois sage !

Et la veuve verrouilla et rebarra sa porte, en murmurant :

—Ça ne fait du mal à personne ! C'est pour le bonheur de cette petite. Et puis, enfin, je n'avais pas le choix des moyens !

Et elle s'en fut se coucher, mais difficilement elle parvint à trouver le sommeil. Enfin, elle s'endormit, serrant les trois billets de mille sur son cœur, en disant :

—Ce que je vais me payer demain, dès l'aube, la joie suprême de flanquer à la porte cette gueuse de Léonie ! Non ! Ça n'est rien que de le dire !

Alors, elle eut des rêves fous ! Elle rêva qu'elle était déguisée en jockey, et qu'elle montait Polignac à Auteuil, dans un prix à réclamer, où elle arrivait bonne première !

Le lendemain, Léonie, payée, était jetée à la rue, malgré " l'attachement qu'elle portait à madame ", les fournisseurs étaient payés ou recevaient de forts acomptes, Mme Florillon, au moyen d'un commissionnaire, priait Sophie Lacoste de se rendre chez elle, et Sophie aussitôt d'accourir, portant sur ses bras la petite Marthe.

L'enfant ne pleurait plus la faim, elle avait même de belles couleurs rosées.

On était au commencement de cette saison intermédiaire qui présente des hauts et des bas et sépare l'hiver du printemps. A la bruine de la veille avait succédé un frais sec qu'accompagnait un prochain retour du renouveau et des beaux jours.

Hélas ! Le pauvre visage de Sophie Lacoste n'était pas plus riant que la veille et la veuve Florillon s'en aperçut bien dès son entrée.

—Eh bien ! madame Lacoste, fit-elle, en tendant les bras à Marthe et en la prenant sur ses genoux, eh bien ! madame Lacoste, ça va-t-il comme vous voulez !

—Hélas non ! ma chère dame. Nous avons soupé hier au soir grâce à vous, et cela m'a donné une fière joie. Mais c'est mon pauvre homme qui ne va pas. Il a lamenté tout le temps... il est dur au mal... je vous jure. Ça va toujours de pire en pire !

—Avez-vous un médecin ?

—Et avec quoi le paierions-nous ? Et les médicaments ? ma chère dame, alors que nous n'avons pas de quoi manger !

—Mais pourquoi ne vous placez-vons pas. Vous êtes robuste, solide. Vous avez une bonne santé.

—Eh ! ma chère dame ! mon pauvre homme ne peut pas rester tout seul ! Et la petite donc !

Et Sophie Lacoste, reprenant la fillette, lui plaqua sur les joues deux baisers sonores, deux de ces bons baisers de mamans dans lesquels elles font passer toute leur âme.

—Hum ! grommela Mme Florillon, j'ai peur que ça ne marche pas tout seul.

—Eh bien ! ma pauvre femme, qu'est-ce que vous comptez faire ? Parce que moi je suis une créature pratique et je connais la vie ! Rester dans l'état où vous êtes, c'est matériellement impossible !

Sophie Lacoste eut un mouvement d'épaules semblant dire :

—Il en sera ce que le bon Dieu voudra.

—Ben oui ! Mais enfin... pour vous, pour votre enfant... vous ne pouvez pas aller à l'aumône.

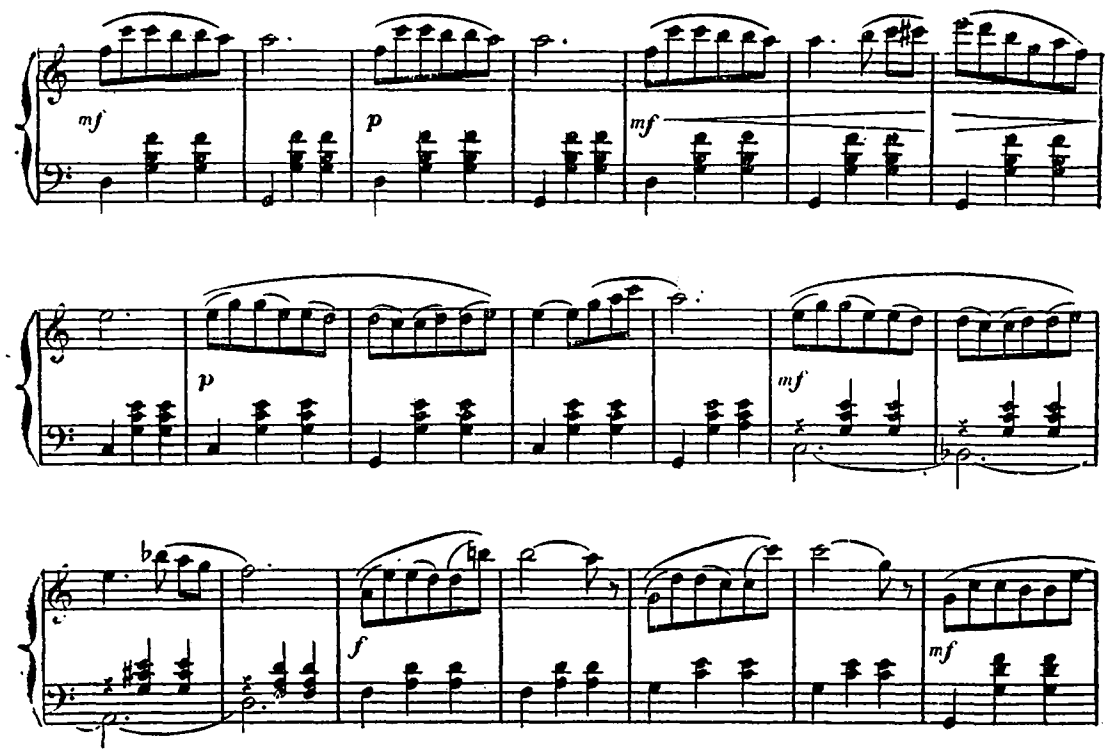
La pauvre femme se prit à pleurer.

—Sans vous, ma chère dame du bon Dieu, dit elle, j'aurais bien tendu la main hier au soir.

—Et vous croyez que vous éleverez votre fille avec la charité des passants ? Allons ! ça n'est pas raisonnable !

—Eh ! que voulez-vous que je fasse ? Je me prive de tout, je ne mange pas à ma faim pour pouvoir seulement donner un peu de houillon tous les deux jours à mon pauvre homme ! Ah ! la vie est dure ! allez ! Il y a des jours où, cette petite-là, j'aimerais mieux la voir morte ! Et moi aussi !

(A suivre.)


mf
p
mf
p
mf
f
mf
f
f
1a
2a
rall.
rall.

Tempo 1er
p
sf
mf
p
sf
p
sf
mf
mf
D.C.

PAPILLON DE NUIT

Polka pour le piano

Par HENRI WAÏSS

PIANO

FIN

TRIO

marcato

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(*Suite*)

Au contraire, un fait positif indiquait de la façon la plus absolue que, s'il y avait une terre au nord, elle ne pouvait être proche. Convaincu, avant son départ, que la mer polaire était uniformément peu profonde, Nansen, on le sait déjà, ne s'était pas muni de lignes de sonde d'une grande longueur. Or, depuis l'entrée du *Fram* dans la banquise, il n'avait pu, avec les moyens dont il disposait, trouver le fond. Il se décida donc, à la fin de l'hiver, à sacrifier un des câbles d'acier du navire pour en faire une sonde de la dimension nécessaire. L'espace ne manquait pas sur la glace pour établir une corderie. Le câble fut décordé — par 30 à 40 degrés de froid, la manipulation en était des moins agréables — et une ligne souple et mince de 4 à 5,000 mètres fut obtenue. Dès lors, Nansen put faire effectuer des sondages, et il ne cessa pas de trouver des profondeurs supérieures à 3,300 mètres et atteignant jusqu'à 3,900. Il était difficile de s'attendre désormais à rencontrer une terre.

On s'imagine volontiers que la glace polaire est susceptible d'augmenter presque indéfiniment d'épaisseur, par le seul effet de la congélation successive des couches d'eau. On aura donc peine à croire que l'épaisseur extrême atteinte par la seule congélation, et mesurée par Nansen, fût de 3 m. 17. Fait plus curieux encore, c'est à la date du 10 août, en plein été, que ce maximum fut constaté : en effet, pendant que la vieille glace fond à la surface, l'eau douce provenant des neiges coule par toutes les fissures, s'étale, par l'effet de sa moindre densité, sur l'eau salée, se congèle et forme sous l'ancienne une couche de glace nouvelle.

Si les banquises atteignent cependant une épaisseur souvent beaucoup plus considérable, il faut l'attribuer aux effets des pressions qui tassent les glaces. Quand plusieurs couches sont superposées, la gelée vient qui fait du tout une masse compacte, dans laquelle il est impossible de retrouver la trace des formations différentes. C'est ce qui s'était produit sous le *Fram*.

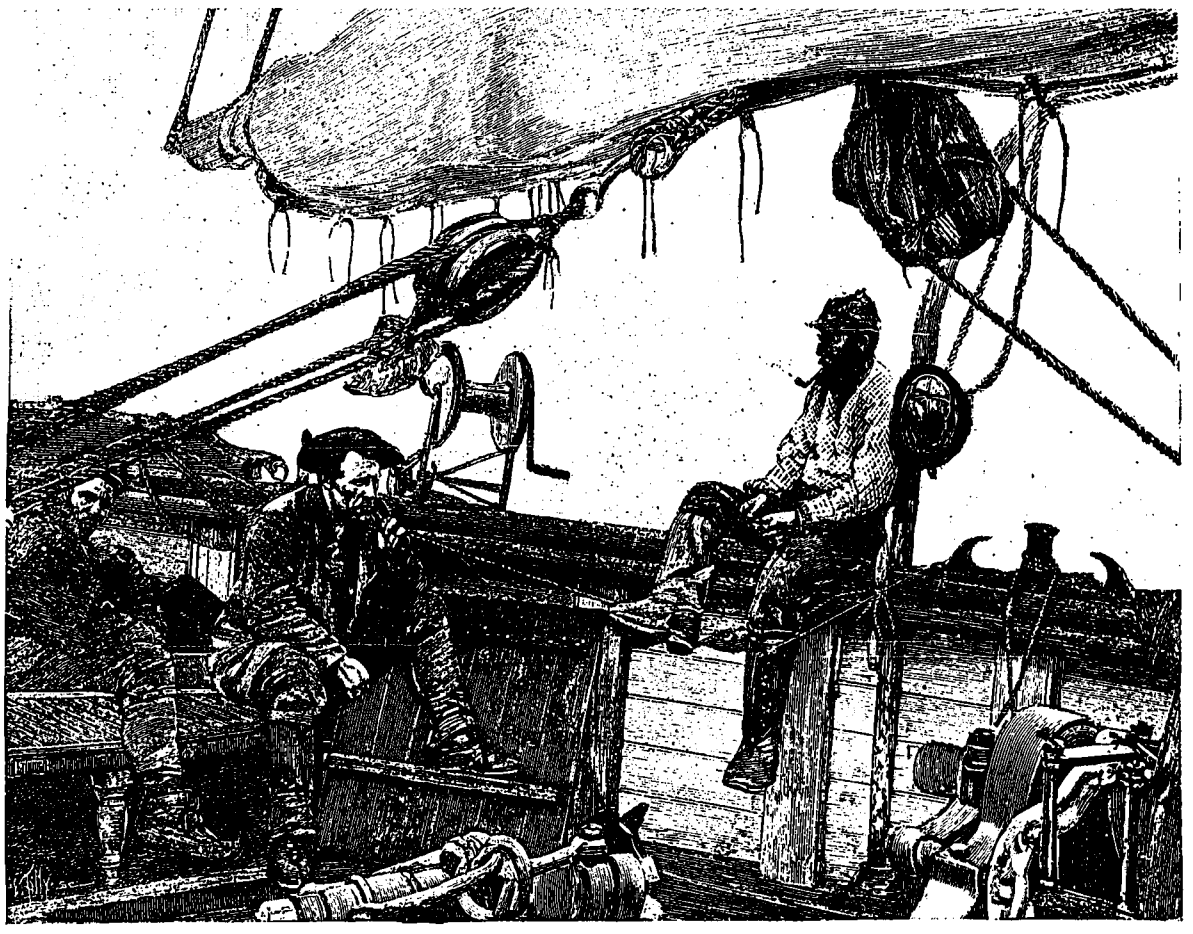
...Mais ce qui passionnait Nansen plus que toutes les autres recherches, c'était l'étude microscopique d'un monde nouveau, celui des plantes et des animalcules qu'il découvrait dans tous les bassins d'eau douce formés sur la banquise par la fonte des neiges.

" Du matin au soir et du soir au matin, je m'absorbe dans mes contemplations microscopiques, et je ne vois rien autour de moi. Je vis avec ces êtres minuscules, dans leur univers à part, où ils naissent et meurent, génération après génération, où ils se poursuivent sans relache dans leur lutte pour la vie, et où leurs amours sont faites des mêmes sensations, des mêmes souffrances et des mêmes joies que les amours de tous les êtres vivants, depuis eux, les infiniment rudimentaires, jusqu'à l'homme. Se préserver, se propager, c'est l'histoire universelle... Leurs luttes ne sont pas moindres que les nôtres, et, quant à l'amour, voyez avec quelle passion ils se cherchent ! Avec toutes les cellules de notre cerveau, nous ne ressentons pas plus fortement qu'eux..."

LA BANQUISE PENDANT L'ÉTÉ

De longues et fréquentes excursions étaient entreprises par le Dr Blessing, à la recherche d'algues, et par le Dr Nansen qui, si occupé qu'il fût par ses travaux scientifiques du moment, songeait sans cesse à l'avenir. L'avenir, c'était le voyage en traîneau qu'il projetait pour l'année suivante. Suivre les transformations de la surface de la glace, au cours du printemps et de l'été, était donc du plus haut intérêt pour lui qui, le prochain printemps, comptait se lancer sur cette glace à la conquête du Pôle.

Pendant le mois d'avril, la banquise fut exceptionnellement praticable aux traîneaux et aux hommes munis de raquettes. En mai, de nombreuses ruptures furent produites par le vent, et donnèrent naissance à autant de chenaux ou de crevasses, à la surface desquels, la température s'élevant progressivement, la glaces ne se reformait que de plus en plus lentement, de moins en moins complètement. En juin, la surface devint très mauvaise. Partout de l'eau, surtout au sud et à l'ouest. Si un accident était par malheur survenu au navire à ce moment, la retaite eût été presque impossible. Mais qui pensait à l'éventualité d'une retraite ?... " Aucun de nos hommes, dit Nansen, avec admiration, ne s'alarme de s'enfoncer toujours davantage dans le nord et dans l'inconnu. Que nous chassions au sud, ou trop à l'ouest, c'est alors qu'ils sont tristes ; mais si nous marchons droit au nord, ils rayonnent : *le plus loin, le mieux*. Aucun d'eux n'ignore pourtant que c'est une question de vie ou de mort, si, comme presque tout le monde l'a prédit, le *Fram* est brisé ou coulé, — comme le fut la *Jeannette*, — sans qu'il nous soit possible de sauver des provisions suffisantes pour continuer la dérive sur la banquise. Il nous faudrait alors nous diriger vers le sud, et il n'y aurait que peu de doute sur notre sort. La *Jeannette* se perdit par 77° N., et l'on sait ce qui advint de l'équipage. Dans notre cas, la terre la plus proche est à une distance incomparablement plus grande que dans le sien. Nous sommes à plus de 70 milles du cap Tcheliouskine, pour ne rien dire de notre éloignement de toute terre habitée... Mais le *Fram* ne sera pas broyé et personne ici ne croit à la possibilité d'un tel événement. Nous sommes comme le rameur dans un kayak ; il sait bien qu'un faux coup de pagaie suffirait à le faire chavirer et à l'envoyer dans l'éternité : pourtant il va son chemin en toute sécurité, car il sait qu'il ne donnera pas de faux coup de pagaie..."



SUR LE PONT DU "FRAM" (OCTOBRE 1890).

Au commencement de juillet, une pression assez forte se produisit, comme pour rappeler à Nansen que ce fut au cœur de l'été, en juin, que la *Jeannette* fut broyée. En même temps, la surface de la glace empira encore : on enfonçait jusqu'à mi-corps dans la neige à moitié fondue ; *ski* et raquettes mêmes ne parvenaient pas à soutenir ceux qui s'y aventuraient. Ce n'est qu'avec la fonte complète de la neige, survenue à la fin du mois, que la banquise, débarrassée, redevint propre à la circulation.

Dans toutes les dépressions de la glace se formèrent alors de grandes mares d'eau douce, presque des étangs. Le *Fram* en était entouré. Il y en avait un, à tribord, assez grand pour permettre des parties de bateaux, à l'aviron ou à la voile. Ce fut le divertissement des soirées — ces soirées de l'été polaire qui n'aboutissent à aucune nuit. A bord de l'embarcation qui avait été mise à l'eau, l'état-major était complet : le capitaine, second, quartier-maître, — mais pas de simples matelots. Debout au bord du petit lac, les " compagnons du *Fram*", et Nansen tout le premier, s'amu-

saient à bombarder de boules de neige leurs camarades, marins d'eau douce au beau milieu de l'océan. Et le clapotis des petites vagues était un son joyeux pour les oreilles de ces hommes, à qui il rappelait les fjords bleus et les lacs de Norvège, aux flots ridés en été par des vents légers. Un matin, la consternation fut générale : l'étang était à sec ; une fissure s'était déclarée au fond de son lit de glace, et l'eau douce avait fui jusqu'à la dernière goutte.

Outre ces bassins remplis par la fonte de la neige, les cassures de la banquise s'ouvraient dans tous les sens en crevasses plus ou moins profondes. Ces chenaux n'étaient pas assez larges pour livrer passage au *Fram*, et d'autre part ils n'étaient pas assez étendus pour le mener à plus de quelques encâblures plus au nord. Ce fut néanmoins, pendant quelques semaines, une espérance commune à tous les membres de l'expédition, sauf Sverdrup et Nansen, qu'avant l'automne la mer serait libre et le *Fram* à flot. "Quant à moi, dit Nansen, je désire seulement, à l'inverse de tous les voyageurs qui m'ont précédé, que la glace reste suffisamment cohérente et qu'elle se hâte de dériver vers le nord. Tout dépend en ce monde du parti auquel on s'est résolu. Celui qui part avec l'intention de faire voile en mer libre jusqu'au Pôle, se lamente d'être bloqué dans les glaces ; mais cet autre, qui s'est préparé pour l'emprisonnement dans la banquise, ne murmurera pas même s'il trouve l'eau flottable : il est toujours préférable d'avoir le minimum d'exigences et de désirs ; qui demande le moins obtient souvent le plus.

"Crevasses et chenaux sont produits, comme les pressions et les entassements, par les vents variables et par les marées, qui poussent la glace d'abord dans une direction, puis dans la direction contraire, occasionnant soit des ruptures, soit des amoncellements. Ainsi, la surface de la mer polaire doit être considérée comme une masse continue de banquises en perpétuel mouvement, parfois soudées, parfois séparées (et les crevasses en résultent), parfois écrasées les unes contre les autres (et c'est ainsi que naissent les pressions)."

LES CHIENS DU "FRAM"

Avant que Nansen eût décidé de se servir d'eux pour pousser une pointe vers le Pôle, les chiens, regardés seulement comme les auxiliaires d'une retraite improbable, étaient pourtant déjà, de sa part, l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Du jour où il vit en eux les indispensables instruments de la réalisation de son nouveau plan, il s'intéressa à eux plus particulièrement encore. Sur eux étaient fondées toutes ses espérances. Il ne les perdait plus de vue.

La meute de Trontheim avait été réduite à vingt-six têtes par divers incidents : les ours avaient tué deux chiens, et plusieurs avaient succombé dans les batailles sauvages qu'ils s'étaient livrés entre eux durant l'hivernage. Mais huit petits, de la première portée de la bonne chienne Kvik, avaient été élevés.

"*5 mai 1894.*—... Le domaine de nos élèves, jusqu'à ce jour confinés

L'OBSERVATION DU BAROMETRE.

sur le pont du *Fram*, vient de s'élargir considérablement. Cet après-midi nous les avons lâchés sur la glace, et Kvik s'est empressée d'entreprendre avec eux de longues expéditions pour les familiariser avec les alentours. Elle leur a fait visiter successivement les appareils météorologiques, le piège à ours et divers entassements de glace. Ils étaient d'abord très prudents, regardaient timidement autour d'eux, ne s'aventuraient que pas à pas loin du navire ; mais bientôt ils s'enhardirent et commencèrent à courir en tous sens à travers le monde nouveau qu'ils venaient de découvrir."

Il y a une note attendrie dans tous les passages de son journal que Nansen consacre aux chiens, ses amis, ses futurs compagnons de fatigues et de dangers. Quelques-uns des jeunes furent pris d'attaques épileptiformes et succombèrent à un mal mystérieux. Nansen en eut un vrai chagrin... "Le plus grand et le plus fort de tout le lot vient d'être emporté. Je l'appelais Lion. Il était confiant et affectueux. Hier encore, il bondissait et jouait autour de moi, il se frottait contre mes jambes : et maintenant il est mort...

"*11 juin.*—Nos chiens ne paraissent pas aimer l'été : la glace est trop humide... Jusqu'à présent ils avaient eu leur chenil sur le pont : nous venons de leur en aménager un, avec des caisses, sur la banquise... Ils mangent, ils cherchent des rebuts, ils bondissent de tous côtés, et, le reste des vingt quatre heures, ils passent le temps à dormir, à haleter et à panteler dans l'excessive chaleur — qui est de 2 degrés de froid. De temps à autre ils se livrent à un concert de hurlements qui certainement doit s'entendre en Sibérie, ou bien ils se battent jusqu'à ce que le poil vole dans toutes les directions."

A l'approche de l'hiver, de nouveaux chenils furent construits, chaudes huttes de neige accotées à bâbord au flanc du navire.

Le 31 juillet, Kvik avait mis bas une nouvelle portée. Huit petits chiens grandirent de nouveau à bord... "Leur domaine est vaste, écrit Nansen au mois de septembre : tout l'avant couvert d'une tente. Ils courent parmi les copeaux, les traîneaux à main, le treuil à vapeur, le tourillon du moulin, et l'on peut entendre leurs jappements et leurs glapissements. Ils jouent un peu, se battent un peu, et, sous le gaillard d'avant, ils ont leur lit dans les copeaux : un bon coin, où Kvik est étendue comme une lionne dans toute sa majesté. Autour d'elle, ils se roulent les uns sur les autres, ils dorment, ils bâillent, ils se tirent mutuellement la queue : on s'attarderait des heures devant ce tableau d'intérieur paisible, près du Pôle." Hélas ! le voisinage du moulin à vent était dangereux : les ailes se remirent à tourner quand l'hiver fut revenu, et un des jeunes ostiaks, nés sur la banquise d'exil, se laissa happer et broyer par l'engrenage. Ce fut un drame au milieu de l'existence si peu accidentée que continuait à mener l'équipage du *Fram*.

MENUS INCIDENTS DE LA VIE ESTIVALE

La visite de volatiles nombreux et variés avait été le grand événement de l'été. La mouette de Ross est l'oiseau rare — au sens propre du mot — des régions polaires. Le 3 août, Nansen eut la joie de le rencontrer et d'en tuer trois spécimens en un seul jour... "Ce rare et mystérieux habitant du Nord inconnu, qu'on n'aperçoit que par hasard, et de qui nul ne sait d'où il vient ni où il va... depuis que j'étais parvenu dans ces parages, je l'avais guetté sans relâche, quand mes yeux erraient sur la solitude des espaces glacés. Et voici qu'il m'est apparu quand je l'attendais le moins..."

Moins enthousiastes des mouettes rares, des plantes et des êtres microscopiques, les compagnons de Fridjof Nansen avaient d'autres plaisirs, — auxquels le chef de l'expédition ne manquait pas d'ailleurs de prendre part : longues parties de cartes sur le pont, concours de tir, et surtout célébration des fêtes et des anniversaires, — ces occasions de se réjouir d'autant plus fréquentes qu'on n'avait garde de laisser passer sans commémoration des anniversaires nouveaux, tel que celui du départ du *Fram*, du passage du cap Tcheliouskine, de l'entrée dans la banquise, etc.

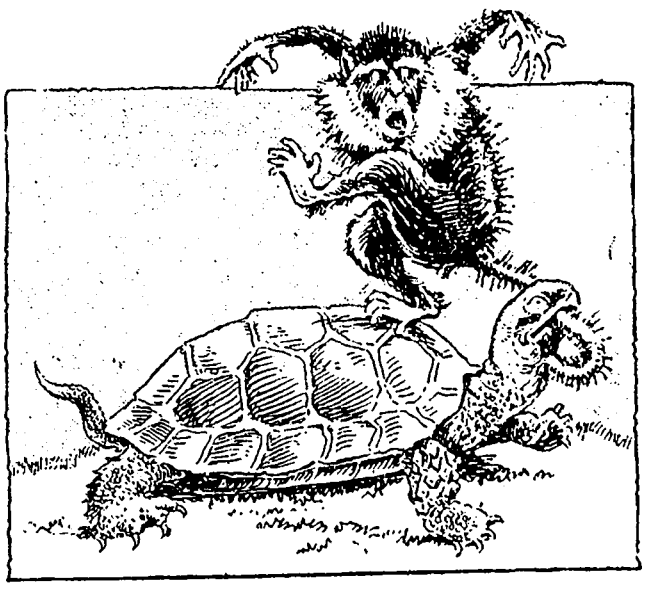
La fête nationale norvégienne du 17 mai (anniversaire de la Constitution) donna lieu à des manifestations comme n'en avait assurément jamais vues le 81e de latitude : réveil au son de l'orgue ; déjeuner de saumon fumé, langue de bœuf, etc. ; nœuds de rubans arborés par chacun, et même par le vieux Suggen, le doyen de la meute, qui en avait un à la queue ; à 11 heures procession, toutes bannières éployées, Nansen en tête, brandissant le drapeau norvégien "pur", c'est-à-dire sans la marque de l'union avec la Suède. (Les 50 degrés de froid de l'hiver n'avaient pas refroidi les convictions politiques de l'équipage du *Fram*)... Cette procession était le clou de la fête : la grande flamme du *Fram* était fixée à une hampe qui tenait Sverdrup ; Johansen et son accordéon dans un traîneau que conduisait Mogstad, représentaient le char de la musique ; Jacobsen et Henriksen portaient des fusils et des harpons, Amundsen et Nordahl des bannières rouges ; le docteur Blessing suivait, avec un drapeau de manifestant réclamant un jour de travail normal, — drapeau qui consistait en un jersey de laine avec les lettres N F. brodées sur la poitrine : au bout d'un long bâton, c'était d'un très bel effet ; Jued avait les casseroles sur le dos, et les météorologistes fermaient la marche avec un grand écusson de fer blanc, traversé par une bande rouge sur laquelle on distinguait ces lettres : Al. St, signifiant en norvégien : Suffrage universel. Ce cortège imposant fit deux fois le tour du navire ; les chiens eux-mêmes marchaient gravement, comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose. Quand chacun fut remonté à bord, un salut formidable (six coups de fusil successifs) retentit et eut pour principal effet d'effrayer les chiens, dont une demi-douzaine s'enfuirent derrière les hummock et les amoncellements de glaces et s'y tinrent cachés pendant plusieurs heures... Mais déjà toute la compagnie était attablée pour le festin : poisson haché avec du homard au kari, du beurre fondu et des pommes de terre ; — intermède musical ; — côtelettes de porc avec des petits pois, des pommes de terre, des mangues et de la sauce Worcester ; — second intermède musical ; — crême renversée ; — de plus en plus de musique ; — café, groseilles, figues, sucreries, abricots, gâteaux au miel, etc., etc. Ce fut en un mot un 17 mai très réussi.

(*A suivre*)

HISTOIRE DE QUEUES

I

Jacko.—Tiens, une nouvelle plante ! Je serais curieux de savoir si c'est bon à manger ?



II

La tortue. — Tu va savoir ça tout de suite, mon vilain de crapaud.

LA POULE AUX COCOS D'OR

FABLE DE LA FONTAINE CORRIGÉE PAR UN ANGLAIS

Un paysan, très bôcoup fort avare
Avait dans son basse-cour
Un poule qui chaque jour
Pondait un coco tout en or. Ce était rare !
Aoh ! ce était un poule épatant !
Le paysan, qu'elle était bête,
Il se dit un matin en grattant loui son tête :
" Ce était embêtant
" D'attendre que le jour tout entière il s'écoule
" Pour avoir seulement un petit coco d'or !
" Si je touais la poule ?
" Dans son ventre il avait pour sûr un gros trésor."
Aussitôt il prenait son couteau de cuisine
Et crac !... il guillotine
Le pauvre petit poule !... Il cherchait dans le cou,
Rien !... dans le estomac, rien ! dedans le poitrine,
Rien encore !... il faisait un nez comic beaucoup.
Et il ouvrait le intestin.
Mais ce était pas difficile
De deviner ce qu'il trouvait là, c'est certain.
Ce était pas de l'or, mais... du petit crottin !

Moralité de mossié La Fontaine.

Quand un poule il pondait tous les jours un richesse,
Il fallait laisser loui mourir de son vieillesse !

Moralité de moa, bôcoup plious jaolie.

Quand vous aurez de bons akchieunes, des bons obligachieunes... des bons valeurs very sioures... touchez les couponnes... régulier... mais vendez pas les bons titres... sans ça, après, vous ferez un nez comme le paysan bête de mossié La Fontaine.

OCTAVE PRADEL.

Chronique Théatrale

THÉATRE ROYAL

Le succès de " Black Crook " a été complet, la semaine dernière, et les bravos obtenus à New-York par la nouvelle compagnie, ont eu, à Montréal, de nombreux échos.

Il est bien difficile de réunir plus complète collection d'attractions en tous genres que dans " Black Crook " et tout concourre à en faire la plus charmante, la plus intéressante et la plus captivante attraction de la saison. " The Yellow Kid of Hogan's Alley " est un burlesque désopilant ou les plus hauts effets comiques sont atteints par les artistes chargés de l'interprétation.

Allez admirer au Royal les costumes et les décors rutilants, les effets mécaniques et électriques nouveaux, le chant, la danse et la musique de ces deux pièces inénarrables.

PARC SOHMER

La semaine a été brillante au Parc Sohmer, malgré la maussaderie de la température qui met une évidente mauvaise volonté à nous accorder du beau temps.

Les attractions continuent à arriver, toutes marquées au coin du meilleur goût et les mieux faites pour captiver les suffrages du public. Cette semaine n'est pas inférieure aux précédentes sous aucun rapport et le parfait abri qu'on trouve au Parc fait que le public ne soucie que médiocrement de la pluie, assuré qu'il est de trouver là, quelque soit le temps, la satisfaction de ses plaisirs favoris ; excellente musique, attractions captivantes.

PALACE THEATRE

La coquette petite salle de la rue St-Laurent est toujours fréquentée par la bonne société Montréalaise. Si le soir elle regorge de monde, dans l'après-midi elle est également prise d'assaut par les enfants et leurs mamans, jamais lassés du charmant spectable des photographies animées de Lumière. C'est qu'aussi le programme est changé chaque semaine, et l'on ne revoit plus les mêmes tableaux de la semaine précédente sauf pour ceux redemandés par le public, tels que les Joueurs de cartes, — Le voyageur mystifié, — La démolition du mur, qui sont les grands favoris.

Pour la semaine du 7 au 13 nous avons au programme : Chasseurs à cheval et Spahis, — Mauvaises herbes, — La Badoise, — Les Chutes du Niagara, — La Pêche aux Crevettes à Trouville, — Voyageur mystifié, — Démolition du mur, — Danses de Nègres à Londres, — Les Joueurs de Cartes arrosés, — Défilé des Turcos Algériens.

PALLADIO.

LES SEULES

Oscar.—As-tu jamais vu de femmes qui pouvaient s'accorder pour payer leur passage dans les petits chars ?

Bernadette.—Oui.

Oscar. — Et lesquelles ?

Bernadette. — La femme et la fille du conducteur.

TÊTE DURE

Albertine.—Il est riche, mais il n'a aucune idée dans la tête.

Bernadette.—Et bien, pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

Albertine.—Parce qu'il m'est impossible de lui faire entrer l'idée du mariage dans la tête.

VRAI SOUVENIR

Elle.—Et vous voulez un souvenir qui me rappelle constamment à vous ?

Lui (tendrement).—Oui, ma chère, c'est mon plus ardent désir.

Elle.—S'il ne s'agit que de cela, croyez-vous que moi-même je suffirai à cela ? *(Il y aura bientôt un mariage de plus)*

LA RÉPONSE DU BERGER

Le juge (qui est outrageusement chauve).—Prisonnier, si la moitié de ce que vient de dire le témoin contre vous est vrai, vous devez avoir la conscience aussi noire que vos cheveux.

Le prisonnier.—Si la conscience d'un homme est règlée par ses cheveux, Votre Honneur ne doit pas en avoir épais.

PAS DE RESSEMBLANCE

Mme Languedacier.—Sais tu, Paul, que tout le monde est d'accord que le bébé me ressemble en tout.

Mr Languedacier.—Ah bien, je trouve moi qu'il n'y pas le moindre point de ressemblance. Bébé est âgé de six mois et il n'a pas encore dit un mot.

DEVINETTE

—Le vois-tu ton mari ? Toujours au cabaret !
—Où donc, maman ?

Avant de vous mettre au lit

prenez les Pilules d'Ayer, et vous dormirez mieux, vous vous éveillerez dans de meilleures dispositions pour votre travail de la journée. Les Pilules Cathartiques d'Ayer n'ont pas d'égal comme remède agréable et efficace contre la constipation, l'état bilieux, le mal de tête et toutes les affections du foie. Elles sont recouvertes d'une couche de sucre, et préparées si parfaitement, qu'elles guérissent sans les ennuis qu'on éprouve en prenant un tas de pilules qui existent dans le commerce. Demandez à votre droguiste les Pilules d'Ayer. Quand d'autres pilules ne vous apporteront aucun soulagement, celles d'Ayer sont

Les Pilules qui vous guériront.

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 97

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL
"Le Monde"
LE MEILLEUR
Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons
Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne		*Edition Hebdomadaire*	
Un an	$2 00	Un an.....	50 cents
8 mois.....	1 00	Six mois.....	25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est
Un Medium d'Annonce hors ligne
BUREAUX ET ATELIERS:
NO 75 RUE ST-JACQUES

PAS DE DOUTE

Lui.—Quel malhonnête que ce Grossel, ne m'a-t-il pas appelé âne colossal !
Elle.—On ne peut nier que vous êtes gros.

Une Recette par Semaine

Pour donner un beau vernis noir brillant aux objets en fer ou en acier polis, on les couvre d'une couche aussi mince que possible d'huile obtenue par la cuison d'une partie de soufre et de dix parties d'essence de térébenthine. Cette huile a une couleur brunâtre. Lorsqu'on peint les objets, on les chauffe au-dessus d'une lampe à esprit-de-vin ou à gaz, jusqu'à ce qu'ils deviennent d'un noir foncé et brillant.

B. DE S.

Chalumeau, habitué fervent des caboulots lyriques de Montmartre, ne pardonne pas à M. Bérenger de chercher noise à ces établissements.

—Tout ça, dit-il, c'est par jalousie... parce qu'on ne chante plus ses chansons !

***

Mme X..., à qui une de ses amies reprochait d'avoir répandu un secret qu'elle lui avait confié :

—J'ai pensé que si vous aviez vraiment voulu qu'il fût bien gardé, vous auriez commencé par le garder vous-même !

BRANCHE DE SALUT

Une dernière branche de salut pour les malades atteints de consomption : l'emploi persévérant du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français.

Celebre
Sel de Coleman
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT. 6

TRIO DE PROVERBES

Plus font deux amis que ne font quatre ennemis.

×

Du bâton qu'on tient on est souvent battu.

×

Que le coq chante ou non, le jour viendra.

SANCHO PANÇA

Relevé chez un confrère très hebdomadaire de la région, cette annonce parfaitement authentique :

"Bonne occasion, un ANE avec ses harnais et sa voiture, à vendre, le tout presque neuf."

***

A l'état civil de la commune de X...:

Décès du 20 avril

Marius-Lucien Tricard, 15 mois, *célibataire.*

Célibataire ! Parbleu !!!

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Avez-vous de la chance? Si oui, prenez des scriptums de la Société Artistique Canadienne. Si non, prenez-en également, car il est bien certain que votre persévérance sera récompensée à un tirage ou à l'autre. D'autres ont fait comme vous qui en ont été récompensés.

Il vous restera toujours, en attendant la semaine où votre billet sortira, inévitablement, le sentiment d'avoir contribué, dans la mesure de vos forces, à la diffusion d'idées généreuses, à la prospérité d'une institution qui a fait sa marque dans notre population canadienne-française et qui a prouvé, à maintes reprises, que les bases sur lesquelles elle avait été érigée étaient solides et bien disposées.

N'oubliez-pas de prendre des billets à la Société Artistique Canadienne et de contribuer, par ce fait, à l'existence de l'œuvre nationale du Conservatoire de Musique.

Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

—Ainsi, il y a cinquante ans que le père Baluchard est dans le commerce ?

—Oui, et pourtant on ne peut pas dire qu'il a blanchi dans le métier.

—Que fait-il donc ?

—Il est charbonnier.

***

Un agent de police arrête un désespéré au moment où il enjambe le parapet du pont de pierre pour se jeter dans la Loire.

—Alors, on n'a même pas le droit de se noyer ? proteste le malheureux.

—Si, répond l'agent, mais à domicile... pas sur la voie publique.

Nous l'envoyons
... GRATUITEMENT ...
.. A TOUS LES HOMMES ..

Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent.

C'est pour ne pas être confondus avec cette classe de guérisseurs que nous enverrons absolument gratuitement par la malle, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'augmenter même, et faire de vous un homme nouveau.

Les étonnantes puissances curatives du Céleri de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne vous enverrions par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement.

WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated),
153 Bullard Block. KALAMAZOO, MICH.

Pensée profonde :

—L'homme est un être pensant.

—Parfait. Et la femme ?

—Un être dépensant.

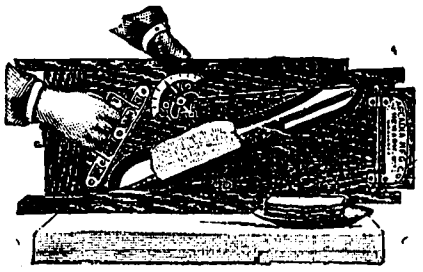
Mesdames, pardon !

***

Un comble en passant :

Celui de la couardise : Charger son fusil en prenant de la poudre d'escampette.

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain
... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES !
DIX Cents



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de . . . . . .
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 Rue St-Laurent.

Vieilles guerres.

Le général X... avait eu une jambe emportée par un boulet.

Pendant qu'on le pansait, son domestique fondait en larmes :

—Veux-tu bien te taire, imbécile ! lui dit le général ; tu as toutes les chances de la journée, tu n'auras plus qu'une botte à cirer.

Aux Femmes Votre docteur a-t-il failli de vous guérir ? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** privément tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-poste. Les femmes qui ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. DUBOIS, 578 Rue St. Paul, Montréal. **Malades**

Un jeune homme, plutôt mal vêtu, aborde un passant, rue des Halles, et lui demande un secours.

—Vous feriez mieux de travailler, dit le passant, que de mendier.

Alors le quémandeur, fièrement :

—Monsieur, ce ne sont pas des conseils que je vous demande... c'est de l'argent !

Dr BERNIER
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

The Promotive of Arts Association
(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1674 RUE NOTRE-DAME. - - - - MONTREAL

Liste des prix a chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de.....	$1000 00
Un Prix de la valeur de.....	400 00
Un Prix de la valeur de.....	150 00
Deux Prix de la valeur de $50 chacun.	100 00
Cinq Prix de la valeur de $20 chacun..	100 00
Huit Prix de la valeur de $10 chacun..	80 00
Trente Prix de la valeur de $5 chacun.	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de $2 chacun.....	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de $1 chacun.....	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de $1 chacun... ...	$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de $400, de la valeur de $1 chacun...	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de $1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de $400, de la valeur de $1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.
Valeurs rachetées sans escompte.

La valeur de la main-d'œuvre.—Un statisticien anglais a calculé que la fonte de fer brute, qui coûte 25 francs la tonne, vaut :

100 francs la tonne quand elle est transformée en machines grossières ;

1,125 francs en machines plus travaillées ;

15,000 francs en boucles de ceintures et autres ;

34,650 francs en chaîne de col ou de gilet ;

147,400 francs en boutons de chemise !

Le fer en barre coûte également 25 francs la tonne à l'état brut. Travaillé, il vaut 900 francs en lames de couteaux ; 1,775 francs en aiguilles ; 23,925 francs en lames de canifs, et 125,000 francs en ressorts de montres !

***

La bicyclette au collège.

Le professeur.—Qui est ce qui va à bicyclette, ici ?

L'élève.—Moi, m'sieu !

Le professeur.—Et combien faites-vous à l'heure ?

L'élève.—Environ 17 kilomètres.

Le professeur.—Très bien. Combien faudrait-il de temps pour aller jusqu'à la lune, qui est distante de 384,000 kilomètres ?

L'élève.—J'sais pas, m'sieu... Ça dépendrait de l'état des routes.

TROP

Elle.—Et maintenant que nous sommes fiancés, je ne vous demande qu'une chose.

Lui.—Quoi, mon adorée ?

Elle.—C'est d'embrasser maman quand elle rentrera.

Lui (furieux).—Brisons tout engagement, alors.

Les enfants d'à présent :

—Sois sage, bébé ; tu sais que dimanche tu vas mettre ta première culotte.

—Tu vas m'acheter aussi un vélo, p'tit papa ?

—Un vélo ? Comment ça ?

—Ben ! t'en as ben acheté un à m'man quand elle a mis sa première culotte !

—?...

***

Devant un de nos meilleurs poivrots, on parlait de tous les calculs que dut faire Galilée pour arriver à démontrer la rotation de la terre.

—Un imbécile, ce Galilée ! murmura le bon ivrogne. Tant de calculs pour savoir que la terre tourne ? Une bonne bouteille, et j'en suis convaincu, moi !

NOS JOLIES FEMMES

Leur Devoir du Moment

UN CONSEIL DE Mlle URSULE LANGLOIS

La beauté ne s'achète pas mais elle se perd souvent et ne peut être reconquise que par des soins et beaucoup d'attention. Combien de jolies femmes aujourd'hui perdent ce don précieux de la beauté. Elles souffrent d'affections particulières à leur sexe, qui opèrent sur tout leur être de grands ravages. Leurs joues perdent leurs couleurs ; leur maintien, leurs galanteries, et leurs tailles voient disparaître leurs gracieux contours. C'est un dépérissement général. Elles ressentent des douleurs par tous les membres.

Mais il ne faut pas désespérer. Redevenez

Mlle URSULE LANGLOIS
267 Rue Pine, Manchester, N. H.

belles, Mesdames ou conservez votre beauté actuelle en faisant usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles vous rendront fortes et chasseront les douleurs pendant vos maladies de chaque mois. Ne retardez pas à reconquérir vos charmes d'autrefois. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont prescrites et recommandées par les médecins les plus éminents. Suivez l'exemple de Mlle U. Langlois, qui dit : "Depuis des années, j'ai souffert de cette maladie, particulière aux femmes, le beau mal, ma maladie étant des plus désagréable et douloureuse, j'étais d'une faiblesse extrême, et bien découragée, lorsqu'on me conseilla l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je suis heureuse de pouvoir certifier qu'elles m'ont complètement guérie ; je suis à présent forte, je mange avec beaucoup d'appetit, je repose bien la nuit, mes couleurs sont revenues, je suis bien heureuse de me voir comme je le suis aujourd'hui, tout mon bonheur est dû aux Pilules Rouges du Dr Coderre, car ce sont elles seules qui m'ont guérie. "Toutes les femmes et les jeunes filles malades devraient en faire l'usage, elles seraient toutes guéries."

Mlle Langlois est une jeune fille intelligente, bien connue de la population canadienne de Manchester, elle n'hésite pas à certifier qu'elle a été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Après un témoignage comme celui-ci, venant d'une jeune fille aussi avantageusement connue, aucune jeune fille malade ne devrait hésiter à se servir de ce grand remède, Spécifique pour leurs maladies. Ne retardez pas, votre maladie s'agrave tous les jours.

Si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement, écrivez-nous, notre medecin spécialiste pour les maladies des femmes, donnera à votre maladie, toute l'attention dont il est capable, il vous donnera un traitement a suivre chez vous, absolument pour rien, c'est là, une chance dans votre vie, ne la manquez pas. Toute correspondance est strictement confidentielle.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont vendues en boite seulement, jamais autrement, 50 cts la boite ou 6 boites pour $2.50, expédiées par la malle sur réception du montant. Adressez comme suit :

Cie Chimique Franco-Americaine,
Département Médical,
Boite Postale 2306. MONTRÉAL, Que.

Les fins d'histoires :

—Chose est tombé d'une échelle de dix mètres et il ne s'est pas fait le moindre mal...

—C'est impossible à croire.

—Attendez !... C'est du premier échelon qu'il est tombé.

***

La jeune Henriette, qui est depuis peu en pension, écrivait l'autre jour à à sa marraine :

"Dimanche, en venant me voir, apporte-moi deux livres : un de lectures récréatives et l'autre de chocolat praliné."

***

A la caserne. Ecole des élèves officiers.

—Pour lors, supposez que vous êtes adjudant et que vous voyez de la lumière à la cantine après minuit. Qu'est-ce que vous faites ?

—J'y cours demander une fine, sargent.

PAS AVANT

Mr Biberon.—Eh bien... mademoi...selle, quand consentez-vous à ... notre mariage ?

Mlle Boisleau.—Quandvous aurez été rendre visite au numéro 1425 rue St-Denis, Dr Sylvestre, ou à Mr J. H. Chasles, 513 Avenue Laval. Pas avant.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS | **SIROP DU DR CODERRE**

POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.
oct. 18—04

Ça ne se ressemble pas, et cependant c'est la même chose.

—Quoi donc ?

—Les roses et les bottes.

—Pourquoi ?

—Toutes deux se fanent sur leur tige.

TEABERRY FOR THE TEETH
PLEASANT AND HARMLESS TO USE 25c.
ZOPESA CHEMICAL CO. TORONTO

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, ... Gérants

PRIX Matinée :

10c

.. et ..

20c

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

Semaine commençant le lundi,

7 JUIN

Après-midi et soir

UN GRAND SPECTACLE

La Cie Burlesque

Black Crook

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

PALACE THEATRE

76 RUE ST-LAURENT

Le Cinématographe "Lumière"

DE LYON, FRANCE

La grande merveille du siècle . . . . . .
La seule invention sérieuse et sans rivale . .
La fureur du jour, à Paris, Londres et N.-York

Séances tous les Jours

de 2 à 11 heures p.m.

ENTRÉE, - 10 cts

Venez Voir et Jugez.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire *franco* à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTRÉAL

Le ménage Chalumeau, très étroitement logé, réclame en vain depuis longtemps des réparations. Le propriétaire ne veut rien entendre.

—Je crois, bobonne, dit Chalumeau, que nous serons obligés de faire coller à nos frais du papier neuf sur l'ancien.

—C'est ça ! pour rapetisser encore les pièces !...

***

En correctionnelle.

M. le président (*à l'un des prévenus*). —Vous n'avez sans doute pas de domicile... Répondez. Où demeurez-vous ?

—Nulle part, mon président.

—Et vous ?

—Moi, je demeure... le numéro d'en face.

***

Quelqu'un venait de prêter de l'argent à un Gascon.

—Faites-moi votre reconnaissance, lui dit le prêteur.

—O mon ami, ma reconnaissance sera éternelle.

***

Quillembois entre chez un papetier de la rue X...

—Il me faudrait cent cartes de visite conformes à ce modèle.

—Vous aurez cela demain matin, Monsieur.

—Je suis un peu pressé... Vous n'en auriez pas de toutes faites ?...

M. de X. appelle son domestique, et lui montrant une étagère couverte de poussière :

—Jean, vois-tu cela ?

—Oui, monsieur, c'est de la poussière. Nous sommes tous poussière, nous retournerons tous en poussière.

Et il se retire, absorbé dans une profonde méditation philosophique, sans rien... essuyer du tout.

***

—Quelle différence y a-t il entre les gens qui servent bien leur pays et les gigots de mouton ?...

—!!!...

—Les gens qui servent bien leur pays n'ont pas besoin d'aïeux, et les gigots de mouton ont besoin d'ail EUX !

***

Une annonce de tripier aux Halles :

BALANDARD FILS

Continue les tripes de son père.

***

Un misanthrope de la plus belle eau faisait hier cette remarque :

—Le monde ne vaut pas grand'chose, mais, au fond, il se rend justice. En voulez-vous la preuve ? Allez dans un café, dans un restaurant, dans un théâtre, enfin dans un lieu où beaucoup de personnes sont rassemblées. Dites à haute et intelligible voix : "En voilà, un mufle !" tous les gens qui sont là se retournent.

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUIMET

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des . . .

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff. **75c**

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

Le comble du patriotisme grec :

Ne porter que des chaussettes *fil et laine.*

***

Bon mot d'Harpagon :

Sire Harpagon confondu par le prône
De son pasteur, dit : "Je veux m'amender ;
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône.
Et de ce pas, je vais... la demander."

VISITEZ LE ... Departement de Meubles

... AU ...

... MAGASIN ... "DEPARTEMENTAL" DUPUIS

Vous trouverez le meilleur assortiment de

Meubles de salon, de salle à manger, de chambre à coucher, etc., Tables de centre, Tables de fantaisie, Tables à cartes, etc., Chaises de fantaisie, Chaises de bureau, Chaises assorties, etc. Meubles de toutes sortes faits sur commande par des ébénistes et des bourreurs de première classe.

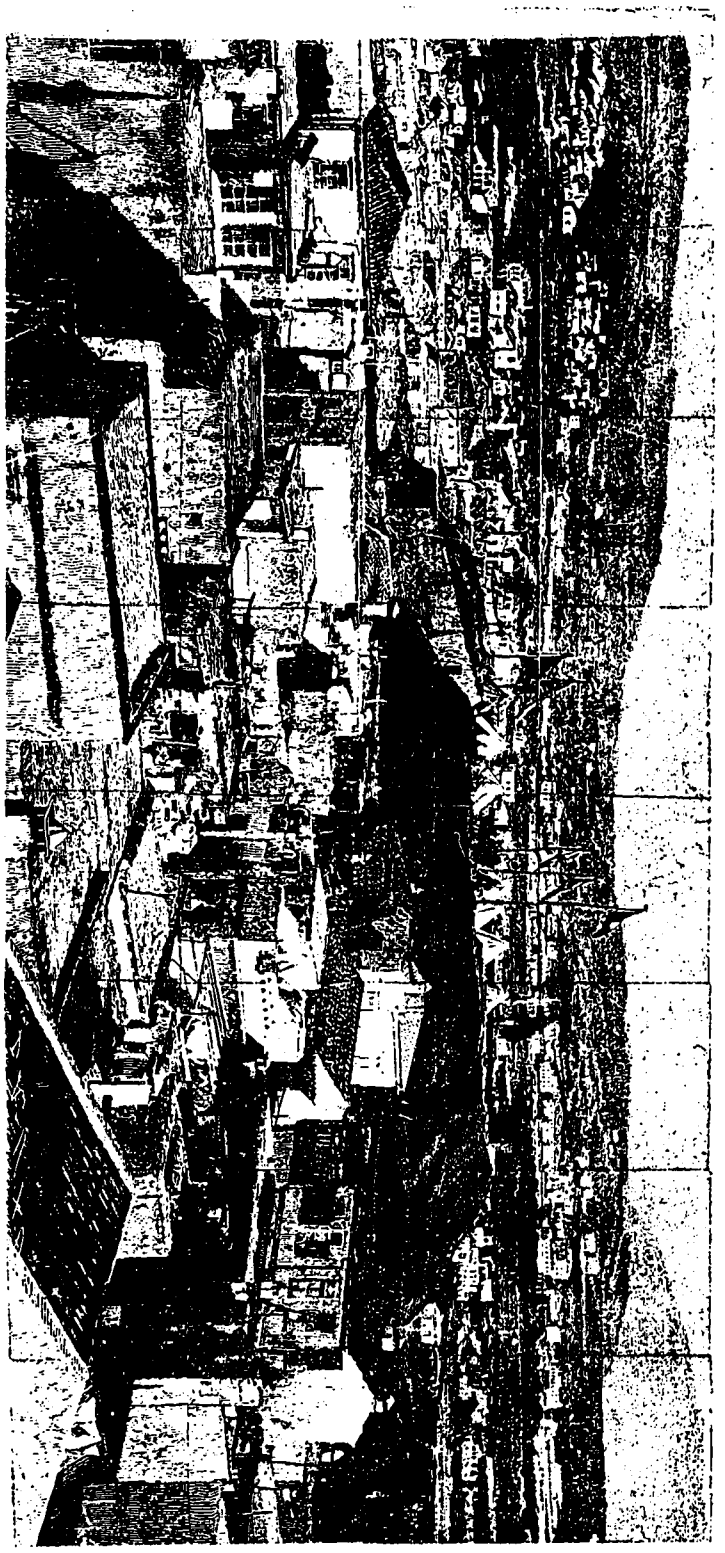
L'établissement de cet important département n'ayant augmenté ni nos dépenses de loyer ni nos frais d'administration, nous vendons les MEUBLES 25 pour cent meilleur marché que partout ailleurs.

CE DEPARTEMENT EST AU 4me ETAGE—PRENEZ L'ASCENSEUR

DUPUIS FRERES

Coin des rues Ste-Catherine et St-André

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 80



Ont trouvé la solution juste : Mesdames Roméo E Bourret, P Pichette, Jos Valade ; Mlles Albertine Beauchesne, Marie de Lamothe, Antoinette L Desaulniers, Blanche Fleury, Eugénie Jacquemains, Maude Jobin, Valentine Leblanc, Rose Leloux, M Maréchal, Bella Mimber, Rosanna Villemaire, Violette ; Mde Art Roy ; Germain Demeul, E Deukmedjian, L Dufresne, J Dussault, P O Richard, Henri Roy, Roméo Watier (Montréal, Qué), Mlle Albertine Blanchet (Arthabaskaville, Qué), Mlle Ida Lavoie (Bic, Qué), Ulric St Jean (Contrecœur, Qué), Nazaire Marchand, J F Michaud (Edmunston, N B), Joseph A Bessette (Farnham, Qué), Mde Nap Bélanger, Mlle Annas Perras (Hull, Ont), Dominique Leclaire jr (Lachine, Qué), Iris (L'Assomption, Qué), Raymond N Belleau (Villa Montigny, Qué), Ph Bernier (Lévis, Qué), Mlle Amanda Gagné (Montmagny, Qué), Georges Langlois 11 ans (Nicolet, Qué), Mlle Alphonsine Valiquette, Albert Lapointe, C O S, H St Denis (Ottawa, Ont), Mde Louis Laperrière, Mlle Eugénie Brunet, H Laroche (Québec, Qué), Mde Henri Couture (Sherbrooke, Qué), Endor Gray (Sherbrooke Est, Qué), Eugène Désormeau (St Agathe des Monts Qué), Jos Lapierre, E St Jacques (St Antoine Richelieu, Qué), Mlle Eugénie L Gaudet (St Cécile de Milton, Qué), O Poirier, Mlle L Poirier (St Cunegonde, Qué), Mlle Rose Anna Deschêne, Alfred Racicot (St Henri, Qué), Mlle Alice Goulet (St Hilaire Village, Qué), Alex Brosseau (St Hubert, Qué), Mlles M E H Boite 333, Nellie J Grenier (St Hyacinthe, Qué), Mlle Lucy Howie (St Jean Qué), Elzéar Montreuil (St Jean Baptiste (Qué), Mlle Alice E Godmer (St Jérôme, Qué), Alphonse Christin (St Jovite, Qué), Mlle Héloïse Boutin (St Odilon, Qué), Mlles Euphémie Filion, Rebecca Lachance, J Adolphe Morin, Adjutor Morency (St Roch de Québec), W Deschamps, J Marceau (Québec), Edmond Bassières, Oscar Pelletier, B Sauvageau (St Sauveur de Québec), Mlle Olive Beaudoin (St Tite, Qué), Mlle Marie Beausoleil (Terrebonne, Qué), Willie Bundock, Zoel Lacroix (Trois Rivières, Qué), Mlle Fabiola Goyer (Valleyfield, Qué), Mlle O M Lamoureux (Waterloo), Charles Bélanger, P G O Légaré (Augusta, Me), Pierre Dubé (Biddeford, Me), Hypolite Thibault (Bridgeport, Conn), Mlle Emma Girard, Elzéar Desrosiers, Léon Fortier (Brunswick, Me), A L Desvoyault, Geo C Gamelin, P Sauvageau (Central Falls, R I), Thomas Dionne (Chicopee Mass), Mde Henry Moreau (Duluth, Minn), Mlles Corinne Chartrand, Corinne Côté, Emma Harpin, Marie Pelletier, Adélard Montminy, J O Renaud, Jos D Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Mlles Zénaïde Aubin, Emma Dumas, Frida Labelle, Joseph Goulet, Louis H Prévost, J Mag Roy (Holyoke, Mass), Thomas Hébert, Alfred Joudion (Lawrence, Mass), Mlles Ludivine April, Justine Garneau, Odelie McClure, Philomène Parent, Marie St Hilaire, Lionel Savary 8 ans (Lewiston, Me), Mesdames J S Aubin, Amedée Cartier, Jos Couture, Josephine McLish, Olivine Mercier, Omer St Hilaire ; Mlles Corinne Lamothe, Marie Lambert, Léontine Patenaude, H Pinault, Euphémie Turgeon, André Bélanger, James Bérard, G H Boucher, Elzear Chassé, Jos Chouinard, Jos Desrosiers, Arthur Dionne, Eugène Doré, J T Fontaine, J N Godbout, Arthur Lavallée, Alphonse Milot, Philippe Pagé, Arthur Simard (Lowell, Mass), Nap St Pierre (Middlesex Village, Lowell, Mass), Mde Sarah Gagner, Mlles Délia Boivin, Josephine Lacerte, Romuald Jacques, Edmond Thérien (Manchester, N H), Mde A Morissette, Edmond Gamache (Nashua, N H), Mde Cora Blanchette, Mlle Joséphine Lebel (New Bedford, Mass), Mde Arthur Barka, Mde M Mateu, Mlle Marina Lange, Alex Derbès, Joseph Derbès, François G Leclus (New Orléans, La), Mlle Sara Robillard (Lowell, Mass), Endore Jutras (Salmon Falls, N H), Mlle R E Richard, Eugène Tétrault (Southbridge, Mass), J G Roberge, Joseph Routhier (Somersworth, N H), J Arthur Rainville, Eugène Ph Rainville (Stanstead, N H), Mlle Julie Légaré, Elzéar Lemieux (Westbrook Me), Mlles Aurise Désaulniers, Marie Leclerc, P E Loyer (Woonsocket, R I), Mde N J E. Tan place incomme Julien Desnoyers, Henry Hickey (Waitsfield, Vt).

Mesdames Urbain Morency, Joseph Wolfe, Mesdemoiselles Clara Morency, A Rhéaume (Montréal), Félix Lajoie (Coaticook, Que), Jos F LeBel (Edmunston, N B), Mlle Délima Cordeau (Farnham, Qué), M Albert Demers (Memramcook, N B), Jos Campeau (Mile End, Qué), Mlle Albertine Cusson, Oscar Boily (Ottawa, Ont), Mlle Alexina Provost (Pointe aux Trembles, Qué), Feodor M Meunier (Ste Anne de Sabrevois, Qué), Eloi Dupéré (St Georges de Lévis, Qué), C Biron (Manchester, N H), Philippe Dagenais (Southbridge, Mass), H Wehrmann (Nouvelle Orléans, La), Mde Eugène Poitevin (Montréal).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mr L Dufresne, 43 Cadieux (Montréal), Mlle Corinne Côté, 17 Holden (Fall River, Mass), Mde Mateu, 2120 Hôpital (Nouvelle Orléans, La), Mlle H Pinault, 7 Fort Hill ave, Arthur Lavallée, 510 Merrimack (Lowell, Mass).

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les Plus Forts Bicycles

DANS LE MONDE.

Les Bicycles "Columbia" de 1897, sont faits en tubes d'acier à 5 % de nickel. Nous controlons l'entière production de ces tubes et les employons exclusivement sur les

Columbia Bicycles $100 pour tout le monde

LE "STANDARD" DU MONDE.

LES "HARTFORDS" $75 et $65

LES SECONDS SEULEMENT DU "COLUMBIA."

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la malle pour un timbre de 2 cents.

MODELE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA" lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bati, donnant un amusement et instruction illimités aux jeunes et aux vieux. Envoye par la malle contre cinq timbres de 2 centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent a Montreal.

2

CES BONNES AMIES

Mlle Antique (mélancoliquement).—Je souhaiterais mourir jeune !

Mme Fincferme.—C'est une folie que ce souhait, ma chère Antique, nul ne peut changer le passé.

LA

Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au

Nº 1597 RUE NOTRE-DAME

PROCHAIN TIRAGE

16 JUIN '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION DU 2 JUIN	Le Numéro	68,357 a gagné le prix de		$1,000.
	do	55,671	do	400.
	do	18,432	do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moëlle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluours Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette **Merveilleuse Préparation**, qui est une **Véritable Nourriture du Système Nerveux**, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de $1.00 le flacon ou 3 flacons pour $2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, où l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 82

INSTRUCTIONS A SUIVRE

les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce quelles forment, par exemple : VILLA PRES EISSEN.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 17 juin, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épingleste pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes

Parfums et Articles de Toilette, un choix ...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

23 | 8

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT $1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

Q u'est-ce que le soleil ? — Le grand chef du rayon du printemps.

UN SOLITAIRE

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROSSEAU, L. D. S.

No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes,
De Natation et
Bains Privés.

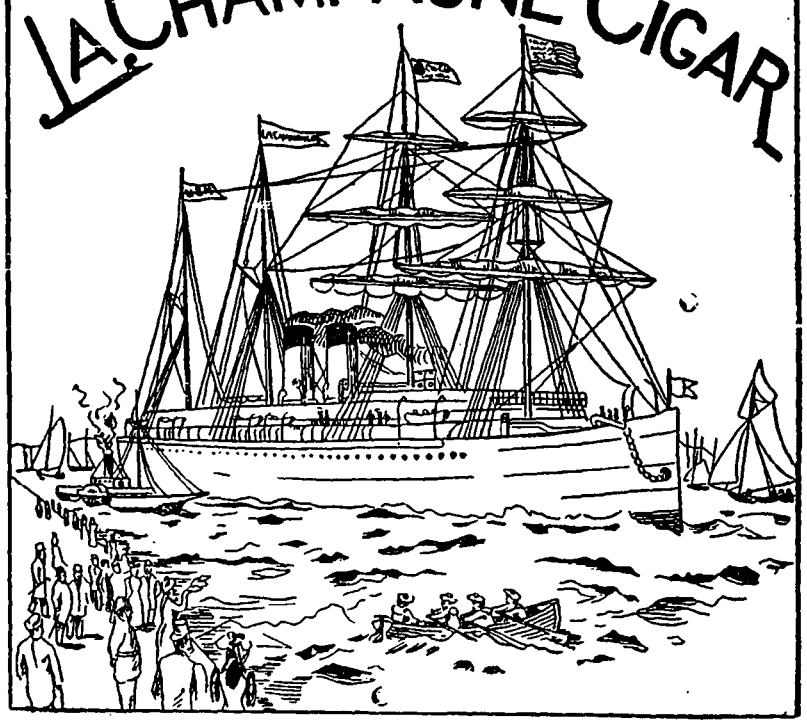
—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames : le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c,.